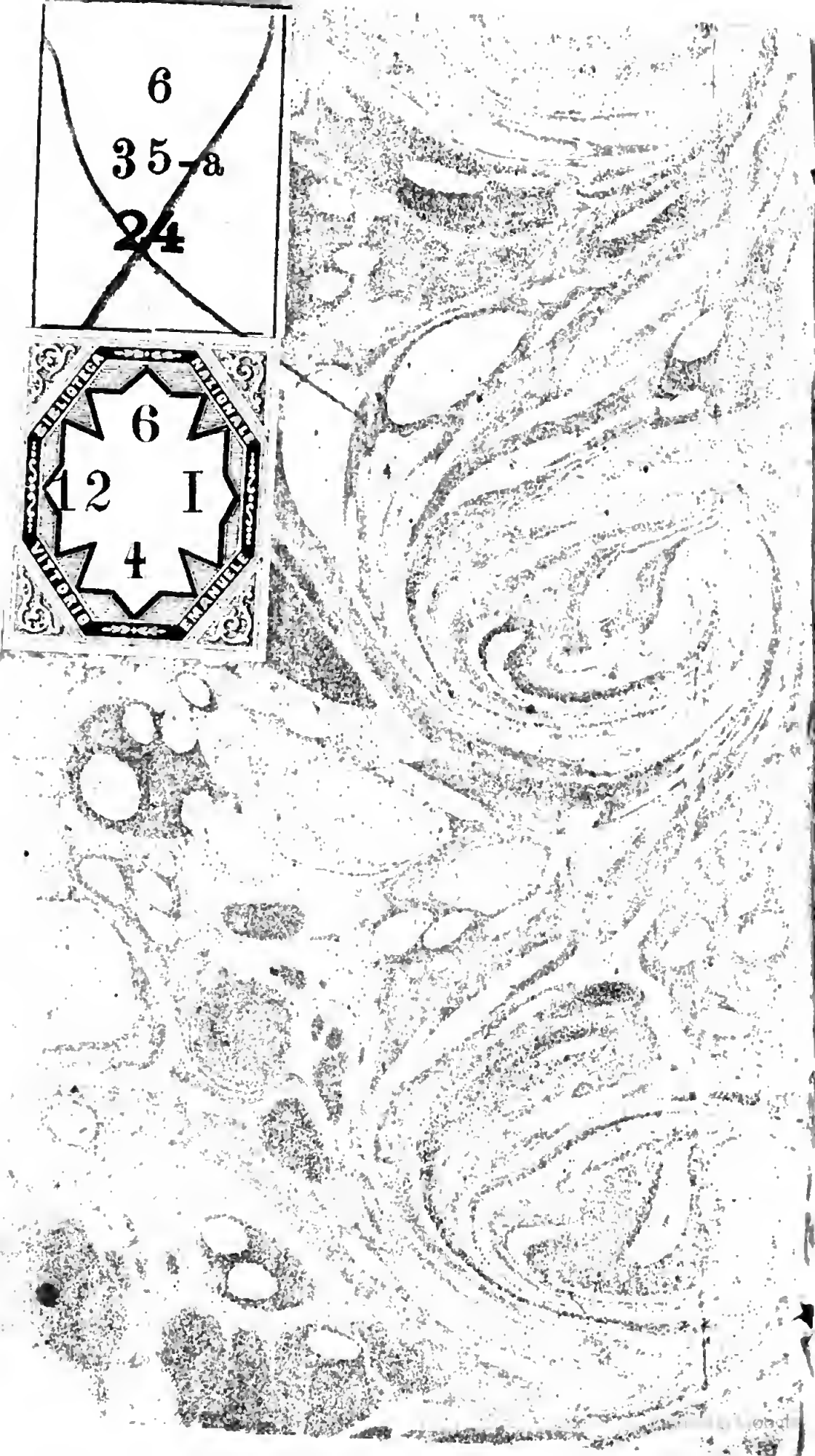

6
35 a
24
BIBLIOTECA NAZIONALE
6
12 I
4
VITTORIO EMANUELE

11.

L'ESPION CHINOIS.

TOME SECOND,

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

L'ESPION CHINOIS,

OU

L'ENVOYÉ SECRET

DE LA COUR DE PÉKIN,

POUR EXAMINER L'ÉTAT PRÉSENT DE L'EUROPE.

TRADUIT DU CHINOIS.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

D.PROB.ROM.S.J.

A COLOGNE.

M. DCC. LXXIV.

L'ESPION CHINOIS.

BIBLIOTECA N.47 ROMA VITTORIO EMANUELE

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

LA Cour de Turin eſt ſi petite, qu'il faut un microſcope pour la voir; c'eſt une miniature. J'eus d'abord envie de l'acheter pour l'envoyer à Pékin, afin qu'elle ſervît d'ornement au cabinet de notre ſublime Empereur. Ce n'eſt qu'une eſquiſſe de magnificence; une copie de grandeur, dont on voit l'original à Verſailles. Tout y eſt petit; il n'y a rien de grand que le Roi; ce n'eſt pas de ſa

taille dont je veux parler, qui eſt médiocre ; mais de ſon ame qui eſt élevée.

La Royauté, dans cette famille, eſt toute neuve. Elle n'eſt point du crû du Pays; car cette Couronne lui vient d'outre-mer : ainſi ce ſeroit un grand haſard qu'elle lui allât bien, puiſqu'elle n'a pas été taillée pour ſon front. Ce n'eſt proprement qu'une commiſſion de Roi. Le Pape donne des Bulles aux Evêques, & l'Europe a donné un brevet de Roi à Victor-Amédée.

Les Ducs de Savoie étoient faits pour poſſéder des Royaumes titulaires ; car ils avoient pris le nom de Rois de Jéruſalem, long-temps avant que d'y joindre celui de l'Iſle déſerte, qui fait aujourd'hui leur titre principal. Ils ont ainſi réuni une monarchie idéale à une puiſſance chimérique. Mais il n'y a rien à perdre à ces marchés-là ; au contraire, on y gagne toujours, quand ce ne ſeroit que le nom de Roi.

Un Prince chrétien, qui quitte le nom d'Alteſſe, pour prendre celui de Majeſté, fait toujours une bonne affaire ; car chez les peuples d'Europe, le reſpect & la confiance ſuivent les titres.

On dit que lorſque les Papes n'avoient encore que la qualité d'Evêques, on les battoit, on les traînoit en priſon, & quelquefois même on les faiſoit mourir : mais dès qu'ils ſe furent arrogé le titre de Saints, on n'oſa plus toucher à leur perſonne. Les Juifs, ces gens qui ne croyent qu'à leur argent, crurent à un aventurier, nommé Théodore, dès qu'une poignée de montagnards, rebelles & pauvres, l'eurent reconnu pour leur Roi. Ce nom leur en impoſa ſi fort, qu'ils lui confierent des ſommes aſſez conſidérables.

Dieu créa le monde d'un peu de boue, & les Ducs de Savoie ont formé leur puiſſance du limon de leur politique.

Les Princes de cette Souveraineté n'étoient d'abord que de ſimples particuliers ; ces particuliers ſe ſont fait Gentilshommes ; ces Gentilshommes devinrent Ducs, & ces Ducs formerent une Ville. Cette Ville prit d'abord le titre d'Etat, & enfin celui de Royaume ; ce qui mit dans l'Europe une nouvelle Puiſſance.

Pour faire ce chemin ſucceſſif, il a été néceſſaire de s'intriguer beaucoup, de percer l'obſcurité des cabinets étran-

gers, de ſavoir profiter des fautes générales, de tirer parti de l'activité des uns, & de l'engourdiſſement des autres; enfin, de ſoutenir des guerres, d'entrer dans des négociations, de contracter des mariages, de faire des alliances, de ſigner des traités, & d'y manquer bien ſouvent. C'eſt ainſi qu'on eſt parvenu à former de rien un Gouvernement, & à élever une Monarchie ſur les fondements de ſa propre inſuffiſance.

L'hiſtoire de la Maiſon de Savoie eſt le morceau le plus fini de la politique européenne. On y voit un plan méthodique d'agrandiſſement, une ambition réfléchie qui paſſe de pere en fils, & qui ſe perpétue de génération en génération, un projet d'élévation, qui, pendant une ſuite de ſiecles, ne ſe dément jamais. La fortune de cette Maiſon eſt un ſpectacle digne de l'attention du monde : c'eſt un ſyſtême ſuivi, qui conduit, par gradation inſenſible, au faîte des grandeurs humaines.

Les autres Maiſons ſouveraines oublierent quelquefois leur fortune, & ſe perdirent ſouvent elles-mêmes de vue; mais celle-ci ne s'écarta jamais du ſentier qu'elle s'étoit tracé pour arriver

à la grandeur. La nature avoit jetté les premiers fondements de cette Puiſſance.

Les Ducs de Savoie avoient les clefs de l'Italie; objet éternel de l'émulation des Potentats de l'Europe. Il falloit donc que les autres Princes leur demandaſſent la permiſſion d'avoir de l'ambition; ce qui leur donnoit à eux-mêmes le moyen d'en avoir. Ils ſe mêloient ſouvent avec les étrangers pour la défendre, & quelquefois ils ſe confondoient avec eux pour l'attaquer; mais ils ne permettoient jamais que qui que ce ſoit s'emparât d'une partie de cette Italie, ſans qu'on leur en cédât une autre. A chacun de ces démembrements, ils ſe mettoient en poſſeſſion d'un domaine; & chaque domaine leur donnoit des titres pour un nouveau.

Ces Ducs s'étant ainſi agrandis par l'épée, l'intrigue & la politique, en employant ſouvent des vertus, & quelquefois des vices, avoient enfin formé le deſſein de pouſſer plus loin leurs conquêtes. Tout concouroit à l'invaſion générale qu'ils méditoient, & la Maiſon de Savoie alloit engloutir inſenſiblement une grande partie de l'Empire

Romain, lorſqu'il arriva un événement qui gêna ſon ambition. C'eſt une hiſtoire lamentable ; & depuis, la politique de Turin en a ſouvent pleuré de regret. Je te ferai ce récit dans ma ſuivante.

LETTRE II.

Le même, au même, à Paris.

De Turin.

LEs Ducs de Savoie, dans tous les ſiecles, en ouvrant les portes de l'Italie aux étrangers, ne leur en permettoient le paſſage que pour y exciter des révolutions favorables à leurs intérêts. Après s'en être ſervis, ils leur faiſoient répaſſer les Alpes, & refermoient les portes après eux ; car ils ne vouloient pas, à côté de leur Etat, des hôtes trop puiſſants, qui pouvoient les incommoder un jour. Tout ce qu'ils leur permettoient après les conquêtes, c'étoit d'y envoyer des Vice-Rois ; mais il y a quelques années qu'il prit fantaiſie à la Couronne d'Eſpagne d'y envoyer des Rois. Naples en reçut un de ſa main. Paſſe pour

celui-là ; il étoit éloigné, & on pouvoit s'agrandir ſans ſa permiſſion ; mais elle lui en plaça un autre derniérement dans le centre de l'Italie, & ſur ſes propres frontieres. Emmanuel, qui regne aujourd'hui, ſe battit d'abord comme un lion pour parer le coup : on lui vit faire des prodiges de valeur.

Il étoit d'autant plus fondé à croire qu'il empêcheroit cet établiſſement, que le Prince, deſtiné par Madrid à regner tout près de ſes Etats, étoit un jeune homme qui aimoit beaucoup la muſique, & qui, le jour d'une bataille déciſive, chantoit très-joliment une chanſon. Peut-être que, ſans les mines du Mexique, Emmanuel eût réuſſi ; mais on ne ſe bat plus en Europe contre l'or : ce métail eſt aujourd'hui à l'épreuve du gros canon. D'ailleurs, il étoit queſtion de l'entêtement d'une femme ; & en fait de prévention, ce ſexe l'a toujours emporté ſur l'autre. Cette femme auroit vendu les Indes, l'Afrique & l'Amérique, pour acheter à ſon fils une petite Principauté en Italie, qui ne lui rendoit preſque rien.

Après tout, la Cour de Turin ne pouvoit parer le coup. Le procédé de

cette guerre étoit irrégulier : on ne va pas s'imaginer qu'une Puiſſance dépenſera cent millions pour acheter un Etat qui n'en vaut pas deux. C'eſt contre les regles de la politique, dont la maxime eſt l'intérêt. Cependant cet événement enferma ce Prince dans ſa Capitale comme dans une eſpece de priſon. Emmanuel y eſt aujourd'hui ſi à l'étroit, que ſa politique ne peut pas s'y remuer.

Depuis cette époque, le Piémont s'eſt comme retréci de la moitié. Les Empires éprouvent des révolutions comme les hommes. Il y avoit ſix cents ans que ce cabinet travailloit à devenir une grande Puiſſance, & le voilà réduit dans les limites ordinaires d'un petit Etat.

Il reſte au Prince regnant les révolutions de l'Europe, les bévues des Cours, les fautes des cabinets, les fauſſes démarches ; car tout cela peut devenir des moyens à un Souverain habile, qui ſait profiter de tout.

Le même Emmanuel, qui occupe aujourd'hui le trône, gouverne ſes Etats comme Dieu gouverne le monde ; je veux dire avec un ordre & une ſageſſe

admirable. Grand homme d'Etat, grand Capitaine, Prince éclairé, Roi auſſi magnanime que profond politique, il démêle les reſſorts les plus cachés des cabinets, & lit d'avance dans les événements de l'Europe.

La plupart des Monarques, comme les hommes ordinaires, ſont déplacés: on voit en Europe des Princes qui, ſans génie & ſans capacité, dominent ſur des peuples immenſes, tandis que d'autres, avec des qualités capables de gouverner l'univers entier, ne regnent que ſur une poignée de mortels.

Il y a une circonſtance dans la vie de ce Prince, qui n'a gueres d'exemple chez les Monarques Européens. Par un événement ſingulier, le Roi ſon pere devint ſon ſujet, & dans peu, ſon priſonnier. Il fut arrêté par ſon ordre, & mourut captif. Ceux qui veulent l'excuſer, diſent que, dans la poſition où étoient les choſes, il ne pouvoit faire autrement: ils alleguent la néceſſité d'Etat. Ces raiſons ne pourroient être reçues à la Chine, où toutes les loix politiques cedent au pouvoir paternel. Quoi qu'il en ſoit, cet Etat eſt auſſi puiſſant qu'un petit Etat peut l'être. Le Roi

de Sardaigne peut entretenir une armée de quarante mille hommes : il y a mieux, il peut la payer. Les autres Souverains ne ſauroient lever des troupes ſans établir des impôts qui écraſent les autres ſujets : celui-ci peut faire la guerre, ſans abymer ſon peuple. Ses finances ſont en bon ordre, & les arts & les métiers y ſont perfectionnés. Le Piémont met la France à contribution par ſes ſoies, & retire toutes les années de cette Monarchie une rétribution de pluſieurs millions ; en un mot, la Couronne jouit de tous ſes avantages, & eſt en poſſeſſion de toutes ſes forces ; & c'eſt peut-être le ſeul Gouvernement, dans le monde Chrétien, dont toutes les parties ſoyent en vigueur.

Je n'ai pu découvrir pourquoi ce Prince permet aux ſujets de la Province dont ſa Maiſon porte le nom, de s'expatrier. Il part tous les ans des colonies conſidérables, qui vont vivre & mourir ailleurs. Les boues de Paris donnent à vivre à trente mille Savoyards. Une ſi vilaine ſubſiſtance pourroit, je crois, ſe trouver dans leurs montagnes : on m'a donné là-deſſus pluſieurs raiſons ; mais elle ſont ſi foibles, qu'elles

ne valent pas la peine que je t'en parle.

Ce Souverain forme des ports de mer, & établit une eſpece de Marine; j'aimerois mieux qu'il n'en établît point. Lorſqu'un Etat n'eſt pas entiérement peuplé, & qu'il n'a pas au-dedans de lui-même les premieres matieres d'un grand commerce, la navigation lui devient à charge; elle ôte des bras aux profeſſions utiles, pour en faire valoir une qui n'eſt pas encore néceſſaire.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, on ne voit point les femmes; cachées ſous le voile de la modeſtie, elles ſe rendent inviſibles aux hommes, lors même qu'elles leur permettent de les regarder. Leur habillement, qui eſt taillé ſur le modele de la chaſteté, les dérobe aux yeux de tous les mortels.

En Europe, les habits des femmes ſont tranſparents : la nature, chez elles, n'a rien de caché pour l'autre ſexe ; l'œil ſe promene dans tous les appartements de la volupté. Ce qui eſt une nudité à Pékin, ne l'eſt point ici. A Paris, les femmes ſont découvertes depuis le front juſques au-deſſous du ſein, depuis la main juſques au-deſſus du coude, depuis le pied juſques à mi-jambe ; il ne s'en faut que de trois pieds & demi d'étoffe, qu'elles ne ſoyent toutes nues. Les deſirs n'ont preſque point de chemin à faire pour être ſatisfaits ; on a joui ici de plus de la moitié d'une femme, avant que de la poſſéder.

Une jeune perſonne, en ſe mariant, peut bien apporter à ſon mari la chaſteté du corps ; mais ce doit être certainement la ſeule ; car elle s'eſt proſtituée d'avance aux regards des hommes de toute une Ville. Un froid glaçant ſuit preſque tous les mariages en Europe ; c'eſt qu'il n'ajoute preſque rien à la ſatisfaction des ſens.

A la Chine, où la modeſtie de l'habillement empêche la jouiſſance des regards, on en a un grand nombre à ſatisfaire. Après le mariage, on poſſede

pour le cœur, on poſſede pour le corps, on poſſede pour tout ce que les yeux n'ont pas encore poſſédé.

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

IL y a dans cette Ville un établiſſement impie, qui tend à débaucher les conſciences; ſon objet eſt de faire penſer différemment qu'on ne croit : on l'appelle le College des Miſſions étrangeres. Cette inſtitution ſacrilege, qui rapporte tout au culte du Chriſt, a en vue de déraciner du cœur les ſaints principes des autres religions.

Les ſupérieurs de cette Maiſon ne furent pas plutôt qu'il y avoit des Chinois à Paris, qu'ils réſolurent de les convertir à la foi : c'eſt le nom qu'on donne ici à l'apoſtaſie. Ils députerent vers nous un de leurs collegues. Cet homme, qui s'exprimoit avec beaucoup de douceur, me conſeilla fort ſérieuſement d'abandonner ma croyance, pour

embraſſer la ſienne, en m'aſſurant que je gagnerois le Ciel à ce marché. Il alloit enfiler un long préambule là-deſſus, lorſque l'arrêtant ſur le temps : Monſieur le Miſſionnaire, lui dis-je, avant que vous vous donniez la peine d'établir vos principes, j'ai moi-même une propoſition à vous faire, qui eſt d'abandonner votre religion pour embraſſer celle de Confucius : car ſi vous vous croyez fondé à me porter à l'apoſtaſie, j'ai le même droit de chercher à vous faire apoſtaſier. Toutes choſes égales d'ailleurs, j'ai une raiſon de plus; je veux dire que ma religion eſt plus ancienne que la vôtre. Cette propoſition terraſſa mon homme ; il comprit, à ce raiſonnement, que tous ceux qu'il pourroit me faire, ſeroient inutiles, & il ſe retira.

La raiſon humaine n'a rien imaginé de plus abſurde, que de vouloir ramener les autres à notre opinion ſur la maniere d'adorer Dieu. Outre l'atrocité de la choſe, le projet par lui-même eſt impraticable. Prêcher l'unité de la religion, c'eſt comme ſi l'on vouloit obliger les hommes à jouir du même ciel. Il n'eſt pas douteux que les reli-

gions tiennent au phyſique, & que les climats ſont indépendants les uns des autres. Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la forme de l'univers, pour être convaincu que les croyances ne ſauroient être les mêmes chez les différents peuples. Les religions doivent s'accorder avec les ſyſtêmes civils de chaque Etat. Le culte chrétien ne convient pas mieux au Japon, que celui du Japon au ſyſtême françois. Il s'enſuit de-là que les Miſſionnaires ſont des pertubateurs du repos public, puniſſables ſelon les loix établies dans tout l'univers. Les Turcs, en permettant aux Chrétiens de s'établir dans leur Empire, leur ont défendu de parler de la religion.

J'ai toujours été contre cette maxime, qui permet aux Européens d'imbiber nos peuples d'un dogme qui eſt étranger au climat de Pékin. Un Chinois, devenu Chrétien, eſt un monſtre civil: il oublie qu'il a un pere, pour ſe ſouvenir qu'il y a un Pape; ce qui renverſe toutes les idées de notre Gouvernement, qui eſt fondé ſur le pouvoir paternel.

L'apoſtaſie n'a jamais été d'aucune

utilité ſur la terre ; de tout temps elle l'a remplie d'ames baſſes & noires. Un homme qui change de croyance, perd, avec ſon dogme, les vertus qui étoient liées à l'ancienne religion, & ne garde que les vices qui ſont attachés à la nouvelle. La terre y perd, & le Ciel n'y gagne point. Il faudroit, pour l'ordre de l'univers, que les Princes, par une convention générale, s'accordaſſent entr'eux à condamner à mort ceux de leurs ſujets qui changent leur culte. Je ne dis pas qu'on doive forcer les hommes à adorer la Divinité d'une certaine maniere plutôt que d'une autre ; ce ſeroit une tyrannie : mais il faudroit les obliger de l'adorer toujours de la même maniere qu'ils l'ont adoré une fois. Ce ne ſeroit point un réglement moral, mais une loi civile, qui feroit peut-être plus de bien à l'univers, que les meilleures inſtitutions ne lui en ont fait juſques ici.

LETTRE V.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

AU milieu des révolutions qui agitoient l'Europe, Rome chrétienne s'agrandiſſoit toujours. Il n'y eut jamais de Gouvernement chez les hommes qui ſubſiſtât plus long-temps, & dont la durée fût moins interrompue. C'eſt que les Papes dominoient le monde par la perſuaſion, au-lieu que les conquérants l'avoient ſubjugué par les armes, qui elles-mêmes éprouvent des viciſſitudes.

Les annales de ce nouvel Empire méritent une attention particuliere. Juſques ici, il n'y en a point eu d'exactes. Tous ceux qui ont écrit ſon hiſtoire, l'ont défigurée. Les Auteurs, qui ſont de la religion des Papes, les louent juſques à l'excès; ceux qui ſont d'une croyance différente, les blâment ſans meſure.

Il eſt impoſſible qu'un homme, qui

eſt de cette communion, ou qui n'en eſt pas, puiſſe écrire ſur cette matiere ſans partialité. Il faudroit n'être ni Européen, ni Chrétien, pour ſe garantir de la prévention.

L'Egliſe romaine, dans ſon origine, forma une eſpece de gouvernement ariſtocratique. Les Evêques & les Abbés (car il n'y avoit point encore ce que l'on a appellé depuis des Cardinaux) formoient ſon Sénat; le reſte du Clergé étoit peuple. Le chef n'avoit gueres alors d'influence. Le pouvoir des Papes, dans ce temps-là, reſſembloit aſſez à l'autorité qu'ont aujourd'hui les Doges de Veniſe, qui ne ſont que l'ombre de la puiſſance, dont ils repréſentent le corps.

Les Evêques s'oppoſoient ſouvent aux volontés des Papes, qu'ils regardoient comme leurs confreres. Ils faiſoient valoir contre lui cette autorité ſeule, qu'ils tenoient de lui.

Mais comme tout dégénere en deſpotiſme chez les Européens, les Papes s'emparerent inſenſiblement de la puiſſance politique & civile; & la République de l'Egliſe devint un Gouvernement monarchique abſolu.

Tout changea à Rome, lorſque d'une ſociété de pauvres Mandarins qui vivoient d'aumônes, on paſſa à un grand Etat eccléſiaſtique.

Le premier plan ne put plus ſervir. Il étoit fondé ſur l'humilité & la charité chrétienne : ces vertus ne faiſoient que des fideles, & Rome vouloit des ſujets.

Cependant, comment ſortir de cet état d'anéantiſſement, où la religion du Chriſt l'avoit placée elle-même ? C'eſt une choſe de laquelle les Auteurs Européens ne parlent pas aſſez. On peut mettre cette révolution au rang des premiers événements de l'univers. On avoit vu des ſectes s'agrandir par les armes ; mais aucune juſqu'alors n'avoit acquis la domination par l'intrigue.

Ce ne fut point le haſard qui donna à Rome chrétienne l'empire de la domination. On découvre un plan méthodique dans ſa fortune.

Cette Egliſe eſt un chef-d'œuvre de politique humaine. Ce n'eſt point un ſyſtême de religion, mais la ſcience du cœur humain. Elle ſut tirer parti de ſa foibleſſe, & mettre à profit juſques à ſon inſuffiſance même. Jamais

Rome payenne n'avoit employé tant d'art pour s'élever. La politique des Céſars n'eſt rien en comparaiſon de celle des Papes. Il faut que j'eſſaye de t'en donner une idée.

Les Gouvernements les plus actifs de la terre eurent des moments de repos, pendant leſquels ils perdirent de vue leur Puiſſance : Rome chrétienne n'en eut jamais. Elle ne ceſſa un ſeul inſtant de travailler à ſon élévation.

Du ſein du néant, elle s'éleva à la grandeur ſuprême, & s'y maintint pendant dix-huit ſiecles. Dans ſes moments de criſe, elle ne ſe laiſſa point accabler ſous le poids de ſes viciſſitudes. Si on la vit tomber quelquefois, ce ne fut que pour ſe relever avec plus d'éclat. Souvent elle éprouva des revers : on l'offenſa ; on l'outragea ; on s'en prit à ſes droits, à ſon exiſtence. Cela ne l'ébranla point. Elle eſſuya, ſans s'émouvoir, toutes ſortes d'humiliations, lorſqu'elle crut qu'elles pouvoient contribuer à ſon élévation.

Les Papes n'eurent point de paſſions. On put exercer contre eux toutes ſortes de violences. Ils ſouffrirent qu'on les trainât en priſon ; qu'on les outra-

geât ; qu'on les battît. Ils permirent tout, quand il fut queſtion d'ajouter quelque nouveau degré à leur puiſſance. Ils pardonnerent toujours, & ne ſe vengerent jamais, que lorſque la vengeance put être utile à leurs intérêts. Il n'eſt pas donné aux hommes de ſe conduire avec plus d'art & de ménagement.

Le ſaint Siege (c'eſt ainſi qu'on nomme cette Cour) fit quelquefois des fautes : une des principales fut d'appeller à ſon ſecours des étrangers pour ſoutenir ſa puiſſance. Mais cette démarche, qui auroit ruiné tout autre Gouvernement, ne renverſa pas le ſien. La force de l'inſtitution générale corrigea les défauts de l'adminiſtration particuliere.

Pluſieurs Papes, impies & ſcélérats, occuperent ſon trône : il ſembloit que leur déſordre devoit l'affoiblir ; mais Rome avoit des loix fondamentales qui la ſoutenoient contre les vices paſſagers de ſes chefs. L'édifice de ſa puiſſance pouvoit être ébranlé, mais non pas renverſé.

Lorſque Rome chrétienne étoit petite, elle ſut ſi bien cacher ſa petiteſſe,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

qu'on ne s'en apperçut pas : quand elle fut grande, elle remplit l'univers de ſon nom.

Elle n'attendit point qu'elle fût dans l'élévation, pour jetter les fondements de ſa grandeur. Du centre de ſon inſuffiſance, elle établit ces deux maximes : *La primatie dans le ſpirituel, & l'autorité deſpotiſque dans le temporel.* Prompte dans ſes deſſeins, mais tardive dans l'exécution, elle n'en étoit que plus ſûre de les faire réuſſir. Cette fougue, cette ardeur qui gâtent la plupart des affaires politiques, lui étoient inconnues. Tandis que les autres Souverains ruinoient tout par la lenteur, Rome ne ſe preſſoit pas, & alloit lentement, pour arriver plus ſûrement.

Les excommunications étoient les armes ordinaires des Papes : c'étoit un droit qu'ils s'étoient acquis de bannir les hommes de la ſociété. Ils les rendoient par-là ſi difformes, que les enfants fuyoient leur pere, les femmes abandonnoient leur mari, & les ſujets ne reconnoiſſoient plus leur Prince légitime. On n'a jamais ſu d'où les Papes avoient tiré cet odieux privilege, qui flétriſſoit ainſi la nature humaine. Ce-

lui-ci leur tenoit lieu de canon ; car il tuoit civilement les Européens. Ceux qui en étoient frappés, ne pouvoient plus retourner au nombre des vivants, ſans ſe faire abſoudre ; & cette abſolution menoit toujours à quelque fin. Les Monarques redoutoient plus ces excommunications, qu'ils ne craignoient les plus grandes armées de leurs ennemis. Il n'y eut aucune Maiſon ſouveraine qui ne fût frappée de cet anathême. Rome commençoit toujours par négocier, & finiſſoit par excommunier. Les Rois, qui avoient des intérêts politiques avec elle, & qui faiſoient valoir leurs droits par les armes, ne manquoient jamais d'être excommuniés ; ce qui leur ôtoit juſques aux moyens de la défenſe naturelle. Quand quelque Prince rentroit en poſſeſſion d'un domaine que l'Egliſe avoit autrefois uſurpé, on le faiſoit déclarer hérétique ; ce qui excitoit contre lui l'indignation générale, & le préparoit de loin à devenir foible.

L'abſolution des péchés, commis par les Souverains, étoit une autre ſource d'agrandiſſement. Il falloit ſouvent, pour l'obtenir, qu'ils ſe dépouillaſſent, en ſa

faveur, de leurs droits, & quelquefois même de leurs domaines.

Les interdits, lancés contre les royaumes, furent un quatrieme reſſort que ſa politique fit ſouvent jouer efficacement. Si quelquefois les Monarques les mépriſoient, le plus ſouvent ils en furent effrayés. Ils plierent, & firent ſouvent, pour les éviter, ce que la force ouverte n'avoit pu leur faire faire. Il eſt vrai qu'à la fin ces armes s'uſerent; mais avant que d'en être réduites-là, elles ſoumirent à Rome beaucoup de Cours qui y ont demeuré attachées depuis.

La rémiſſion des crimes, dont ils ſe réſervoient à eux ſeuls le droit, fut encore employée pour augmenter ſa grandeur. Quand quelque grande uſurpation pouvoit convenir à ſes intérêts, elle la favoriſoit. Un Pape promit à un Roi l'abſolution de tous ſes péchés, s'il pouvoit uſurper l'Angleterre.

Rome employa la ſuperſtition, non-ſeulement à ſurprendre les peuples, mais même pour en impoſer aux Princes. Entre autres exemples, tirés de l'hiſtoire de cette Egliſe, je trouve une lettre qui peut ſervir à le prouver.

ver. Un Pape, ayant beſoin d'une armée pour ſe ſoutenir contre un Roi Lombard ſon voiſin, feignit d'être en correſpondance avec le Ciel. Il publia une lettre qu'il diſoit avoir reçue du ſéjour de la Divinité. Elle étoit datée du Paradis, & étoit écrite de la main de Saint Pierre, à un Prince, qui, ayant des troupes bien aguerries, étoit en état de tirer Rome du danger où elle ſe trouvoit. Pierre donne le titre d'Excellence à ce Prince, quoiqu'il fût un ſcélérat uſurpateur. Sans doute que les négociations du Ciel ſont comme celles de la terre, & qu'on y flatte beaucoup ceux dont on a beſoin. Quoi qu'il en ſoit, on n'a jamais vu tant de ſoumiſſion de la part d'un Saint, en écrivant à un homme.

Il lui mandoit, en propres termes, que la Mere du Chriſt lui auroit beaucoup d'obligation, s'il ſoutenoit par ſes armes les droits des Papes ; & il lui déclare enſuite, en termes formels, que s'il ne répand pas le ſang des mortels pour la cauſe des Papes, il n'y aura jamais pour lui de place dans le Ciel.

L'invention de cette lettre eſt uni-

que. L'obligation de la Mere de Dieu à un homme, la priere qu'un Saint fait pour engager à commettre des meurtres & des aſſaſſinats, le tout pour acquérir la gloire éternelle, prouvent que les Papes, dans les différents âges, employerent toutes ſortes de moyens pour arriver à leurs fins.

Rome avoit ſi bien accoutumé les peuples chrétiens à la regarder comme la ſeule Divinité ſur la terre, qu'elle ſe crut en droit de punir ſans meſure ceux qui l'offenſoient; mettant ſur le compte de la religion ce qui n'étoit que l'effet de la politique. Elle inſpira par-là tant de terreur en Europe, qu'il y eut peu de Princes Chrétiens qui, de deſſein prémédité, oſaſſent former le projet d'anéantir ſa puiſſance.

Elle excita, comme on l'a vu ailleurs, la plupart des Princes Chrétiens à ſe croiſer pour la religion; & lorſqu'elle les y eût déterminés, elle ne penſa qu'à profiter de leurs conquêtes.

Cette politique des croiſades lui ſervit beaucoup. Ces guerriers, pour la plupart, ſe défirent de leurs biens en faveur de l'Egliſe.

Sous le prétexte de religion, elle pré-

tendit que, lorſqu'un Prince Chrétien faiſoit une conquête ſur les infideles, elle lui appartenoit. Ce fut ſur ce prétendu droit qu'un Pape exigea d'un guerrier, nommé Alphonſe, qui conquit le Portugal ſur les Maures, un tribut de deux marcs d'or.

LETTRE VI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

JE ne ſais comment concilier les maximes des Princes Européens. Ils voudroient que leurs peuples fuſſent vertueux, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour encourager les vices qui les empêchent de l'être.

Le Roi de Sardaigne permet les jeux de haſard à ſes ſujets. Tu dois juger delà à quel point de raffinement ils doivent être portés dans cet état.

A Lacédémone, il étoit permis de voler; en Piémont, il eſt preſque permis de fripponner. Les ſujets en ont la per-

miſſion du Prince. Ce n'eſt point un vice à Turin ; cela paſſe au contraire pour une ſorte de vertu.

Dans les autres Etats d'Europe, il y a des Académies des Sciences ; à Turin, la premiere des Académies eſt celle du jeu : dès le bas âge, on y eſt maître-ès-arts.

Pour ſe perfectionner plus vîte, on commence plutôt. C'eſt une partie de l'éducation Piémontoiſe. L'art d'être adroit aux cartes s'apprend ici, comme on apprend ailleurs la Géométrie : elle a ſes regles & ſes principes ; elle a auſſi ſes préjugés. Un homme, qui eſt ſurpris en trompant au jeu, n'eſt pas regardé comme un mal-honnête homme, mais comme un homme mal-adroit. » C'eſt » dommage, diſoit derniérement un » Piémontois, en parlant d'un Gentil- » homme de ſa connoiſſance : c'eſt un » garçon rempli d'honneur & de pro- » bité ; mais il eſt ſi gauche quand il » fripponne au jeu, que cela fait pi- » tié. »

On vous démontre ici qu'il eſt moralement permis de voler au jeu. » Le jeu, » diſent les caſuiſtes des cartes, eſt un » commerce, dont les ruſes y ſont per-

» miſes. Un marchand a des magaſins » ſombres & obſcurs, où l'on ne voit » les étoffes qu'à demi : l'accuſe-t-on, » pour cela, de manquer de probité ? » Au contraire, cela paſſe pour habile- » té. Et pourquoi appelleroit-on d'un » autre nom, celui qui tireroit profit » des avantages du jeu ? » C'eſt la morale du pays, & il n'y a perſonne d'hérétique dans la religion du jeu. Les Piémontois ſont ſur celle-ci d'une dévotion exemplaire; cela va juſques à la bigoterie.

La plupart des maiſons de Turin ſont des brelans ouverts, où tout le monde eſt bien reçu pour ſon argent. On parle jeu dans l'antichambre du Roi, comme on s'entretient politique dans celle des autres Souverains de l'Europe. Le Monarque en diſcourt lui-même avec ſes ſujets, ainſi que d'autres matieres. » Avez- » vous bien fait vos affaires au jeu cette » année ? demandoit derniérement Em- » manuel à un de ſes vieux Généraux. » Pas ſi bien, Sire, lui répondit-il, que » les autres années. Vos jeunes Offi- » ciers ont des yeux de lynx : ils ſont » auſſi attentifs & auſſi vigilants, les » cartes à la main, qu'ils le ſont au mo-

» ment d'une action, où ils vont ac-
» quérir de la gloire ».

La dextérité au jeu eſt des deux ſexes ; & les femmes de la premiere condition ne ſe cachent pas entre elles leurs talents. Je fus témoin d'un entretien de deux femmes de qualité de cette Ville, qui ſe rendant compte de leurs proueſſes aux cartes, s'exprimoient ainſi : » Qu'avez-vous ſurpris au jeu cette an-
» née, Madame la Comteſſe ? Fort peu
» de choſe, répondit-elle ; cela ne paſſe
» pas vingt mille livres. Et vous, Ma-
» dame la Marquiſe, combien avez-
» vous volé ? C'eſt auſſi une bagatelle ;
» je ne crois pas que le tout aille à
» trente mille livres. Les hommes re-
» prit cette derniere, deviennent tous
» les jours plus difficiles au jeu : bien-
» tôt nous ne pourrons les tromper qu'en
» amour ».

Les combinaiſons des cartes & des dés ſont les premieres affaires de la ſociété ; on y penſe le jour, on y rêve la nuit : l'on ne dort point à Turin, on joue. La nature eſt épuiſée à force de veilles ; on ne lui donne pas le temps de repoſer. Tous les moments qu'on ne paſſe point ici au jeu, on les regarde comme perdus.

Le ſexe y ſacrifie tous ſes autres penchants ; il renonce même, pour lui, au plaiſir de plaire, qui fut toujours la premiere de ſes paſſions. Ailleurs le ſoin des femmes tend à ravir les cœurs ; ici elles ſont occupées à enlever des bourſes. Un cavalier, qui ne pouſſe pas ſa complaiſance juſqu'à ſe laiſſer gagner ſon argent, ignore les véritables regles de la galanterie Piémontoiſe. Pour être heureux auprès du beau ſexe de Turin, il y a un moyen, qui eſt d'être malheureux au jeu.

Dans le reſte de l'Europe, on prévient les femmes en ſa faveur par des chanſons, des vaudevilles, des vers galants ; ici, on leur fait ſa cour par des écoles, des bévues & des étourderies au jeu. Un cavalier qui ſait s'y prendre ainſi, eſt déja bien avancé en amour. C'eſt le ſublime de l'art d'aimer. Au contraire, celui qui eſt aſſez mal-adroit pour n'être pas gauche aux cartes, qui ne fait point de fautes, & qui n'a aucune diſtraction, paſſe pour un mauſſade.

Je demandai un jour ce que c'étoit qu'un Cavalier que je voyois toujours ſeul, à qui les hommes ne parloient

point, & que les femmes ne regardoient pas. » C'eſt, me dit-on, un » homme extrêmement rangé, qui a » ſoin de ſes terres, qui ne joue jamais, qui ne paſſe point les nuits à » mêler des cartes; en un mot, c'eſt » la plus mauvaiſe compagnie du Piémont; auſſi perſonne ne le voit. »

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

LA Monarchie Françoiſe a des écoles pour toutes les ſciences, excepté celle du miniſtere. On y eſt preſque toujours élevé ſans paſſer par aucun grade. Lorſque le Prince y nomme, on ſe trouve d'abord maître-ès-arts-Miniſtre.

On m'a parlé d'un Médecin qui donna ſa robe en héritage à une Faculté de Médecine de Province; lorſqu'un Bachelier la met ſur ſon corps, il eſt d'abord Médecin.

Quand le Roi de France nomme quelqu'un de ſes ſujets au miniſtere, le voilà auſſi-tôt Miniſtre; c'eſt-à-dire, qu'il ſait gouverner l'Etat ſans l'avoir jamais appris. On diroit que le commandement du Prince, à cet égard, reſſemble à ces paroles enchantereſſes des magiciens, qui donnent tout d'un coup la ſcience infuſe. Dieu ſe ſervit du limon pour former la terre; le Roi de France employe ſouvent de la boue pour faire un miniſtre.

On ne marche point ici au miniſtere, on y court; ceux qui y parviennent, y ſont toujours pouſſés par un grand élan: il n'y a point d'intervalle entre la diſtance de l'emploi que l'on quitte, & celui que l'on remplit: on paſſe preſque toujours ſur le corps d'une infinité d'hommes actifs, laborieux & vigilants, qui avoient acheté cette charge par un long & pénible travail.

LETTRE VIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

L'Education des Rois d'Europe eſt chargée d'une infinité de pratiques très-pénibles. Ils étudient pluſieurs langues étrangeres à la fois, apprennent l'hiſtoire, la géographie & le blaſon.

On leur donne des gouverneurs & des ſous-gouverneurs, qui leur enſeignent tout plein de choſes : une foule de maîtres ſont chargés de leur donner tous les agréments du corps. Une éducation auſſi étendue ne conduit pas les Souverains ſur le trône ; elle les place à côté. Un apprentif Souverain, qu'on détourne ainſi de la ſcience principale, pour appliquer ſon eſprit à tant d'acceſſoires, n'eſt gueres capable de gouverner un peuple.

On remarque en général que les hommes à qui on fait apprendre tant de choſes, n'en ſavent jamais bien aucune : la regle eſt la même pour les Rois, outre

qu'il n'eſt pas décent qu'un Monarque ſache tant de choſes ſuperflues.

Il faudroit que l'éducation des Souverains fût différente de celle des hommes ordinaires ; qu'elle ſe bornât à un petit nombre de maximes principales, courtes & aiſées à apprendre, & que toute leur étude ſe réduisît à les mettre en pratique.

Un Miniſtre Chinois préſenta cette inſtruction à un de nos Empereurs, qui n'avoit que dix-huit ans : je la regarde comme l'abrégé de l'art de régner ; » Craignez le Ciel ; aimez vos ſujets ; » employez les hommes de mérite ; » ſoyez prêt à écouter les bons avis ; » diminuez les taxes ; adouciſſez les » punitions ; banniſſez la prodigalité ; » donnez de bons exemples ; fuyez le » luxe ; déteſtez les plaiſirs vicieux. »

Un Monarque, qui ne ſauroit que cela, ſeroit cent fois plus habile que celui qui ſait une infinité de ſciences ſuperflues.

LETTRE IX.

Suites des grandes époques de l'Europe & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

LEs Papes, qui n'étoient d'abord que des Mandarins Evêques, ſe firent Princes. Ce fut comme un inſtinct de leur grandeur future. Les noms font tout en Europe; car les peuples, qui répugnent toujours à ſuivre les volontés des hommes comme eux, ſe font une gloire d'obéir à ceux qu'on appelle Princes. Il falloit donc à ces Pontifes un titre qui en impoſât aux yeux de l'univers.

Ils amaſſerent de grandes richeſſes; & afin que la ſource ſe trouvât dans l'état, ils firent battre monnoie, eux qui avoient d'abord préché la pauvreté, & déclaré hautement que leur Royaume n'étoit pas de ce monde.

Leur politique fut toujours de faire ſervir le culte à leur ambition. Ils employerent la religion pour jetter le fondement de leur fortune.

C'eſt en montrant aux fideles le chemin du ciel, qu'ils les dépouillerent des biens de la terre.

Ce ne fut point par la conviction du culte du Chriſt, qu'on gagna les peuples : on étoit peu perſuadé à Rome de ce qu'on enſeignoit. Quelque Papes crurent qu'il n'y avoit point de Dieu : d'autres furent accuſés d'invoquer le diable.

Ce qu'on appelle à Rome *la Propanganda fides*, contribua plus à ſon élévation, que toutes les forces du monde enſemble n'avoient ſervi à augmenter le pouvoir de l'ancienne République Romaine. Ce fut de ce cabinet que furent expédiés les Ambaſſadeurs qui devoient négocier l'affaire de la religion avec tous les peuples de la terre. Ils prirent le nom de Miſſionnaires, ou d'hommes apoſtoliques : car ce fut toujours une des maximes de Rome, d'affecter, d'élever la ſtatue de ſon orgueil ſur le piédeſtal de l'humiliation. C'étoit des Généraux d'armée, qui, avec le ſeul livre de la Foi chrétienne, remporterent pour elle de grandes victoires.

Rome payenne s'étoit fait des ci-

toyens dans toute la terre ; Rome chrétienne ſe donna des ſujets dans tout le monde.

Chez les Européens, le reſpect naît des titres. Pour paſſer pour divin, on n'a qu'à emprunter le nom de la Divinité. Les Papes ſe firent appeller Saints. La choſe réuſſit au mieux.

Juſques-là les Monarques, les plus vains de la terre, avoient ſeulement exigé des hommes qu'ils ſe proſterneroient devant eux. L'orgueil des Paper alla plus loin ; ils voulurent qu'on leur baisât les pieds, & ils ſoumirent à cette humiliation les Têtes couronnées : ce qui avilit tous les trônes d'Europe.

Les Rois n'avoient porté qu'une Couronne ; ce qui étoit bien aſſez pour dégrader le genre humain, que la nature n'avoit point fait pour le ſoumettre à cette humiliation. Les Papes en voulurent porter trois, pour donner à entendre par-là que les Souverains & les peuples leur devoient être ſoumis.

Il leur manquoit cependant un reſſort. Une Sainteté, qui auroit pu ſe tromper, & donner dans l'erreur, eût

été trés-imparfaite. Ils imaginerent de ſe rendre infaillibles.

Cette infaillibilité fut un coup d'Etat pour le ſaint Siege : on ne douta plus de rien ; on vit tout aveuglément. Elle facilita les moyens d'établir un autre tribunal odieux, qu'on nomme Inquiſition, qui n'étoit utile qu'aux Papes, par la crainte qu'il inſpiroit pour les choſes qui étoient le fondement de leur grandeur. Cet établiſſement contribua, peut-être plus que toute autre choſe, à établir leur puiſſance.

Rome chrétienne avoit des clients & des émiſſaires dans toutes les écoles publiques de l'Europe, qui établiſſoient ſon autorité, & qui parloient continuellement de ſa ſupériorité ſur les pouvoirs ſéculiers. Ils y ſoutenoient publiquement que la puiſſance des Papes étoit pleine, pléniſſime, tant à l'égard du ſpirituel, que du temporel. On y mettoit ſouvent en queſtion, ſi on pouvoit tuer un Roi qui déſobéiſſoit à un Pape ; & quoiqu'on ne mît pas ſouvent cette maxime en pratique, elle ne laiſſa pas d'augmenter l'autorité papale.

Pour ſe procurer un plus grand

nombre de ſujets, & détacher les citoyens des autres Etats, la politique de Rome fut d'encourager les gens d'Egliſe, par les aiſes & les commodités de la vie, & d'attacher des rangs, des honneurs & des diſtinctions à l'inſuffiſance elle-même. Dans les diviſions qu'elle eſſuya avec les Puiſſances temporelles, elle eut toujours ſoin d'y faire intervenir la religion; & elle confondit ſi bien ſes intérêts avec ceux du Ciel, qu'en défendant la cauſe des Papes, on croyoit défendre celle de Dieu.

Sa coutume fut toujours de partager les premieres dignités de l'Egliſe aux grands des différents Etats. Elle faiſoit des Cardinaux de toutes les nations. C'étoit autant de Papes répandus dans tous les pays de l'Europe. Ainſi Rome chrétienne avoit ſon ſiege dans toutes les Cours, & ſa Cour chez tous les Princes.

Elle faiſoit ſervir ſa qualité de pere ſpirituel, à faire vouloir ſes droits temporels. Comme ce titre lui donnoit le droit d'entrer dans le détail des affaires domeſtiques des Souverains pour terminer leurs différends, elle en profi-

toit pour remplir ſes vues particulieres.

Elle donnoit aux hommes un grand nombre de lettres de créance pour entrer au ciel, & faiſoit beaucoup de Saints; car elle avoit perſuadé aux Chrétiens qu'elle avoit ce pouvoir-là : ce n'étoit pas des ſoldats qu'elle ſe donnoit; mais des reliques que l'on vénéroit par-tout; car chaque Saint avoit un corps, & chaque corps repoſoit quelque part. Ces armées de ſaints cadavres arrêtoient ſouvent l'impétuoſité des vivants. Ceux qui ſe plaiſoient le plus à répandre le ſang, ſuſpendoient ou calmoient leur fureur à la vue de ces ſaints oſſements.

Rome, dans le temps de ſes perſécutions, ſe mettoit à couvert. Elle ſe faiſoit un rempart des cendres de ſes bienheureux. Chaque Etat, chaque Royaume, chaque Province, chaque Ville en poſſédoit quelqu'un; ce qui lui donnoit un empire univerſel; car on ne pouvoit honorer ces Saints, ſans reſpecter les Papes, qui avoient le pouvoir de les faire.

LETTRE X.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

QUand je veux me mettre au fait des affaires de l'Europe, j'aſſiſte ici à un petit conſeil qui ſe tient réguliérement deux fois la ſemaine chez un curieux en politique.

Ces jours paſſés, le Préſident du conſeil mit ſur le tapis trois points principaux. Il demanda s'il convenoit à la France de ſe mêler de la guerre préſente d'Allemagne? ſi l'alliance de la Maiſon d'Autriche avec celle de Bourbon étoit combinée par les avantages de cette derniere Monarchie? par où il auroit fallu commencer la guerre préſente, en ſuppoſant que la France eût été forcée à ſe déclarer?

Là-deſſus un membre de l'aſſemblée parla ainſi:

» La part que notre Gouvernement » a priſe aux affaires du Nord, eſt une » faute d'Etat: en bonne politique, il

» falloit obſerver une exacte neutralité.
» Il n'y avoit rien à gagner pour nous,
» en nous mêlant de cette guerre ; mais,
» au contraire, beaucoup à perdre. De
» quelque côté que la France fît pen-
» cher la balance, elle étoit à ſon pré-
» judice : car, ou la Maiſon d'Autriche,
» par ſon ſecours, eût abymé celle de
» Brandebourg ; & dans ce cas, elle eût
» fourni elle-même des armes pour ſon
» agrandiſſement, ce qui étoit contraire
» à ſes maximes : ou le Roi de Pruſ-
» ſe, en voyant la France ſe mêler de
» cette guerre, auroit appellé à ſon ſe-
» cours de puiſſants alliés, & eût eu l'a-
» vantage ſur la Maiſon d'Autriche ; &
» alors cette Puiſſance n'ayant plus de
» barriere dans le Nord qui la retînt,
» pouvoit paſſer le Rhin, & tourner
» ſes armes contre la France. En ne
» fourniſſant donc que notre contingent,
» nous aurions tenu les choſes en équi-
» libre.

» L'Angleterre alors n'eût point en-
» voyé d'armée en Allemagne ; & les
» ſieges & les batailles entre la Reine
» de Hongrie & le Roi de Pruſſe, en
» affoibliſſant réciproquement les deux
» Maiſons, euſſent augmenté le pou-

» voir de la ſienne. Quand deux Mai-
» ſons rivales s'attaquent, il ne faut
» point prêter de ſecours à l'une au pré-
» judice de l'autre. La véritable politi-
» que conſiſte à les laiſſer s'écraſer
» toutes les deux. »

Il paſſa enſuite au ſecond point.

» L'alliance de la France avec la Mai-
» ſon d'Autriche jure contre le ſyſtême
» général : c'eſt un de ces coups de po-
» litique forcés. Il en eſt de ce traité,
» comme ſi on vouloit allier l'eau avec
» le feu.

» Il y a des établiſſements généraux
» formés en Europe : & ce ne ſeront
» pas quelques combinaiſons particu-
» lieres qui pourront les détruire. Ja-
» mais la Maiſon de Bourbon ne tra-
» vaillera véritablement à augmenter la
» puiſſance d'Autriche ; & jamais celle
» d'Autriche ne penſera réellement à
» multiplier les forces de celle de Bour-
» bon.

Il termina ainſi la troiſieme queſtion.

» En ſuppoſant, ajouta-t-il, comme
» il a été dit, que la France ne peut
» ſe diſpenſer d'entrer dans les démê-
» lés préſents, on devoit commen-

» cer la guerre par l'Angleterre; c'eſt-
» là qu'il falloit frapper les premiers
» coups.

» On a dit des Romains, qu'ils ne
» pouvoient être vaincus qu'à Rome;
» & la même choſe a été dite de quel-
» ques autres peuples, qu'on regardoit
» comme invincibles.

» L'expérience de tous les âges &
» de toutes les nations a prouvé, que
» les peuples, qui portent la guerre
» au loin, & qui ſont forts chez les
» autres, ſont preſque toujours très-
» foibles chez eux.

» Il falloit aller faire le ſiege de
» Londres. Quand une nation s'eſt af-
» foiblie d'elle-même par un ſommeil
» léthargique de pluſieurs ſiecles, il
» ne lui reſte qu'un moyen pour ſe
» relever, qui eſt de faire un coup
» d'éclat. On a dit & l'on a écrit, que
» le paſſage d'une armée Françoiſe en
» Angleterre étoit impraticable; mais
» on a dit mal, & l'on n'a pas bien
» écrit.

» Peut-être qu'aujourd'hui que tout
» eſt abymé, l'on y trouveroit de
» grands obſtacles; mais au commen-
» cement de la guerre, ce paſſage étoit
» plus aiſé.

» Quand une Monarchie, qui a autant de reſſources que la France, » tourne toutes ſes vues d'un côté, » il eſt impoſſible qu'elle ne réuſſiſſe. » Il falloit reſtreindre tous les plans à » celui-ci, & abandonner l'Europe à » elle-même juſques après cette expé- » dition.

» Nous avions alors une marine » quelconque; il falloit la ſacrifier en » entier, pour favoriſer le paſſage des » bateaux plats, deſtinés à porter les » troupes. N'importe que le reſte de » la marine Françoiſe eût péri dans un » jour, pourvu que l'armée eût dé- » barqué. Cette audace eût étonné » l'Angleterre. Nous euſſions du moins » tenté un chemin qui pouvoit ſeul » rétablir nos affaires. En échouant » même, les Bretons auroient été ef- » frayés : ils ſavent que leur Républi- » que ſeroit bientôt perdue, ſi cette » porte étoit une fois ouverte à la » France. Le pis-aller étoit de nous ré- » duire alors dans l'état où nous ſom- » mes aujourd'hui. Ni plus ni moins, » notre marine eſt tout-à-fait détruite; » il valoit mieux l'expoſer toute en- » tiere à ce paſſage.

» Quand une Puiſſance maritime a » l'avantage ſur une autre, les com- » bats particuliers ſont très-déſavanta- » geux à l'inférieure. Elle acheve de » ſe détruire en détail; au-lieu qu'une » action générale peut la rétablir dans » un jour. »

LETTRE XI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

PReſque tous les Princes d'Europe font jouer les violons chez eux : ils louent des fifres, des flûtes & des hautbois, pour entretenir leur gayeté ; ils ont auſſi, à leurs gages, des bouffons qui les font rire.

Le Roi de Sardaigne paſſe pour avoir la muſique la mieux entendue ; & on conclut de là, que c'eſt un grand Prince, par la raiſon qu'il ſait ſe procurer une modulation parfaite, & que l'harmonie dans l'adminiſtration forme une grande partie de l'art de régner.

Il y a auſſi un Opéra Italien à ſa Cour; mais je ne trouve pas que ce ſoit la meilleure piece de ſa muſique. A l'Opéra François, on parle ſans chanter; à celui d'Italie, on chante ſans parler. Un amant y fait une déclaration d'amour à ſa maîtreſſe, avec une ſeule voyelle qu'il roule, pendant un quart-d'heure, dans ſa bouche.

On dit que les Italiens ſont fort vifs dans leurs paſſions; pour moi, je trouve, au contraire, qu'ils ſont très-flegmatiques. Un Chinois mourroit de conſomption, s'il falloit qu'il mît tant de temps à exprimer ſon martyre.

Au ſpectacle du Palais-Royal, on gagne des inſomnies; à celui de Turin, on tombe dans des aſſoupiſſements. Les ſpectateurs y ont cet avantage, qu'ils y ſont auſſi tranquillement que dans leurs lits : on y dormiroit paiſiblement, pendant les trois actes que dure l'Opéra, ſi on n'étoit réveillé de temps en temps par le bruit des ariettes.

Pour moi, je m'y ennuye beaucoup; mais tout le monde m'aſſure que c'eſt ma faute, ou, pour mieux dire, celle de mes organes, qui ne ſont pas aſſez délicats, pour ſentir les beautés de cette muſique.

muſique. Ce qui me choque le plus à ce ſpectacle, c'eſt d'entendre ſortir la voix d'une femme de la bouche d'un homme. Il me ſemble que c'eſt, en quelque façon, dégrader les anciens héros, que de les faire chanter avec des voix ſi claires. Les Généraux d'armée y ont des accents ſi efféminés, qu'il ſeroit impoſſible qu'une armée ne ſe moquât de leur commandement.

On a beau me dire que les perſonnages que les Opéra repréſentent, ſont les plus grands hommes de l'antiquité; je prends toujours Céſar pour une femme, & Alexandre pour une Demoiſelle. Je ne m'étends pas davantage ſur ce ſujet; tu verras des Opéra italiens en Angleterre; tu en jugeras par toi-même.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a des gens à Paris qui, pour de l'argent, vous apprennent à deviner. Ce qui m'étonne de cette ſcience prodigieuſe, c'eſt que ſes profeſſeurs, qui ſe vantent de démêler les événements les plus cachés de l'avenir, n'ayent pas de quoi vivre, & qu'ils ſoyent obligés d'en impoſer au public pour ſubſiſter.

On eſt preſque convenu aujourd'hui que cet art eſt une impoſture : mais il paſſa long-temps en Europe pour la ſeule ſcience vraie ; car la religion du Meſſie ne diſſipa point les ténebres de l'entendement humain : elle laiſſa l'eſprit comme elle le trouva. Il fallut que l'athéiſme, dans le dernier âge, ſe chargeât de guérir le cœur humain de cette foibleſſe : remede pire que le mal.

La Chrétienté étoit autrefois pleine de ſorciers. Les tribunaux, qui étoient

compoſés de juges qui ne l'étoient gueres, connoiſſoient de la magie, & faiſoient mourir ceux qui exerçoient cet art. C'étoit, je crois, un ſpectacle bien divertiſſant pour ceux qui étoient exempts de ce préjugé, de voir brûler des hommes, qui, ſe vantant d'avoir la puiſſance d'arrêter le cours de la nature, n'avoient pas celui de prévenir l'effet d'un fagot de bois. Il eſt vrai que le feu ne conſumoit point les ſorciers. Ils renaiſſoient toujours des cendres de la magie.

Il n'y a pas bien long-temps qu'on eſt guéri de cette maladie ; ce qui prouve le retard des connoiſſances en Europe.

Tu ne ſeras peut être pas fâché de voir ici un traité abrégé de ſortilege, que j'ai recueilli dans pluſieurs Auteurs graves ; car tout s'écrit en Europe, juſqu'aux éléments de la folie.

On diſtinguoit pluſieurs ſortes de magie. La naturelle, qui n'étoit autre choſe que les différentes combinaiſons du développement de la matiere ; & dans ce cas, il ne falloit pas être ſorcier pour devenir magicien. Un homme, qui faiſoit paſſer les rayons du ſoleil au tra-

vers d'un verre, & qui, en augmentant ainſi le degré de chaleur, produiſoit quelques fruits précoces, étoit regardé comme un homme qui poſſédoit cette ſcience ſurnaturelle.

La ſecond ſortilege tiroit ſon origine de l'art. Un Mathématicien qui, par le frottement de la matiere, rendoit des ſons, ou faiſoit articuler une ſtatue, étoit réputé magicien.

La troiſieme eſpece de magie prenoit ſa ſource dans la Médecine. Quelques compoſitions, qui mettoient l'eſprit en délire, portoient ce nom. Juſques-là tout étoit naturel dans la magie, & il ſuffiſoit d'être ainſi magicien, pour paſſer pour ſorcier; mais bientôt on alla plus loin; on fit une impoſture de cette ſcience. C'eſt d'elle qu'on vit ſortir les enchanteurs & les enchantements, qui firent tourner la tête à tant d'Européens, & qui remplirent cette partie du monde d'erreurs & d'extravagances.

On ſuppoſoit que quelques paroles magiques pouvoient déranger le firmament, & donner un nouveau cours aux étoiles. On étoit dans la perſuaſion que les ſorciers faiſoient deſcendre la lune du ciel.

Quand on ne trouva plus dans l'ima-

gination de quoi ſéduire la crédulité humaine, on eut recours aux productions de la nature. Les plantes poſſéderent la magie.

On débita qu'il y avoit des herbes qui arrêtoient le flux de la mer, qui deſſéchoient les fleuves; & d'autres qui reſſuſcitoient les morts.

Un impoſteur, connu dans le monde européen ſous le nom d'Agrippa, prétendit avoir un ſecret magique pour faire naître un homme, par le moyen d'un œuf de poule.

Les ſorciers ne ſe contenterent pas de promener la magie ſur la terre; ils voulurent encore la faire deſcendre aux enfers. Dès-lors les démons s'emparerent du monde. L'Europe fut remplie de poſſédés. On vit des Européens qui logeoient juſqu'à dix mille diables dans leurs corps; mais les Mandarins chrétiens imaginerent une contre-magie plus prodigieuſe encore. Avec un petit nombre de paroles ou quelques gouttes d'eau, ils les faiſoient déloger promptement; & l'on ne vit jamais des démons ſi obéiſſants. On eût dit que les diables n'exerçoient leur pouvoir que pour montrer leur impuiſſance.

On vit des ſorciers qui ſavoient tout ce qui devoit ſe paſſer dans l'univers : il n'y avoit qu'une choſe qu'ils ignoraſſent ; c'étoit le jour qu'ils ſeroient brûlés.

L'amour eut auſſi ſes ſorciers, ſes enchanteurs, qui donnoient aux amants les moyens de ſe faire aimer de leurs maîtreſſes. Les anneaux, dans ce temps-là, jouoient le rôle de magiciens : témoin cette aventure qui arriva à un Souverain.

On dit qu'un Prince devint amoureux d'une femme, au point d'oublier tous ſes devoirs. Cette femme, étant morte, ſon amour n'en devint que plus violent : il ne quittoit point ſon cadavre, auquel il trouvoit autant de graces qu'au plus beau corps animé ; mais un Mandarin Archevêque, qui prit le moment que ce Prince étoit ſorti pour quelque beſoin, lui ôta un anneau dans lequel étoit le preſtige d'amour. Le Prince étant revenu, ne trouva plus dans ſa maîtreſſe qu'un cadavre puant : mais ſon amour, qui ſuivoit l'anneau, ſe porta tout entier du côté de l'Archevêque qu'il ſuivoit par-tout.

Les ſieges & les batailles dépendoient

de l'art magique. Les Généraux d'armée s'arrangeoient ſouvent avec des enchanteurs pour faire fuir les ennemis ; ce qui étoit fort commode, puiſqu'un magicien pouvoit tenir lieu d'une armée.

Les ſorciers s'en prirent auſſi quelquefois aux animaux. On lit, dans une hiſtoire européenne, qu'un peuple qui habitoit ſur le Wéſer, étant fort incommodé des rats, fit marché avec un magicien pour s'en débarraſſer. Celui-ci prit une flûte, & en joua. Les rats, enchantés de ce ſon mélodieux, ſe mirent à le ſuivre. Alors il entra dans le Wéſer, & les rats l'y ayant inconſidérément ſuivi, s'y noyerent tous.

Il y avoit des magiciens qui excitoient des orages & des tempêtes ; d'autres avoient le pouvoir d'empriſonner les vents, & de les tenir enfermés dans des peaux d'ânes.

Pendant long-temps, un morceau de bois, qu'on appella la baguette, joua le rôle de ſorcier. D'abord on l'employa à découvrir les eaux ; mais on la fit ſervir, dans la ſuite, à retrouver les choſes perdues, à découvrir les vols, & à reconnoître les aſſaſſins.

On attribuoit un pouvoir aux magiciens, qui, s'il eût été vrai, les eût rendu les maîtres de la vie des Souverains. Ils faiſoient, diſoit-on, des figures de cire qui leur reſſembloient, & ils n'avoient qu'à fondre ces effigies pour faire mourir ceux qu'elles repréſentoient.

On donnoit un autre pouvoir à la magie, qui étoit de rendre les hommes inviſibles. Ce ſortilege étoit favorable ſur-tout aux amoureux, qui par-là trompoient les Argus qui veilloient ſur les femmes. Cette magie eſt, dit-on, la cauſe qu'il y a en Eſpagne & en Portugal, une inquiſition, qui fait brûler les ſorciers : mais ce ſeroit une grande tyrannie pour les amoureux ; car un amant inviſible, qui par-là eſt impalpable, n'eſt gueres dangereux.

Outre les magiciens, il y avoit auſſi des livres de magie. Le ſortilege étoit dans les caracteres ; de maniere qu'un Imprimeur étoit ſorcier ſans le ſavoir.

Toutes ces extravagances furent reçues & adoptées par ce que les Chrétiens appellent l'Égliſe, & par les ordonnances des Rois & des Papes ; car afin que cette folie ne manquât pas de

pouſſer de profondes racines, on lui donna toute l'authenticité poſſible.

LETTRE XIII.

Suite des grandes époques de l'Europe & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

ROme établit pour maxime, qu'il n'y avoit qu'elle qui eût le privilege de lever des impôts ſur les gens d'Egliſe; & à force de le dire, on le crut. Un Comte d'Anjou s'obligea de lui payer deux mille marcs d'or toutes les années, pour la mouvance du Royaume de Naples, à condition qu'elle lui donneroit la permiſſion de lever un tribut ſur le corps des Prêtres de la France.

Quand quelque Monarque lui refuſoit un domaine, qui étoit à ſa convenance, elle le faiſoit paſſer pour rebelle à l'Egliſe; & d'abord elle ordonnoit qu'on ſe croisât contre lui. On le traitoit comme un Mahométan, parce qu'il ne vouloit pas ſe dépouiller

comme fidele. Nouveau genre de tyrannie, inconnu juſques-là dans l'univers.

Elle ſut inſpirer tant de reſpect pour ſon caractere, que les loix politiques & civiles en furent altérées, & que l'humanité elle-même en ſouffrit. Un Prince chrétien, ayant été fait priſonnier de guerre en combattant pour la défenſe de ſes Etats, fut condamné à mourir ſur un échafaud, pour avoir, diſoit ſa ſentence, pris les armes contre l'Egliſe : injuſtice énorme ! car ſi l'Egliſe formoit un corps politique, pourquoi ne pouvoit-on pas ſe battre contre elle ? Le ſacrilege devoit finir où l'Etat civil eccléſiaſtique commençoit.

Elle profita d'une foibleſſe qui ſe trouvoit alors, & qui ſe trouve encore aujourd'hui chez les Princes chrétiens, & dont on ne ſauroit donner d'autre raiſon, ſi ce n'eſt que de tout temps l'opinion a gouverné le monde. On vit ſouvent des Souverains qui oſerent inſulter la perſonne des Papes, les détrôner, les traîner en priſon, les charger de fers : mais aucun, ou preſque aucun n'oſa épouſer ſa niece,

ou répudier ſa femme, ſans ſa permiſſion. On ſent combien ce préjugé a dû être favorable à la politique des Papes, puiſque par-là ils pouvoient empêcher les alliances qui ne leur étoient pas favorables. Ils ſe relâchoient de ce droit, ou le ſoutenoient, ſuivant leurs intérêts.

Il y eut des temps où ils refuſerent, à de certains Monarques, d'épouſer leurs couſines au quatrieme degré : d'autres fois ils porterent des Princes à ſe démarier d'avec des femmes qu'ils avoient épouſées légitimement.

Rome ayant ainſi jetté les fondements de ſa puiſſance ſpirituelle, elle n'eut qu'un pas à faire pour établir la temporelle. De même que l'ancienne République, elle érigea un tribunal, où toutes les affaires du monde devoient être jugées. Ce tribunal décida des cauſes les plus célebres de l'Europe.

Les Papes ordonnerent, de leur autorité & pleine puiſſance, que pluſieurs Royaumes changeroient de maîtres, & appartiendroient à d'autres Souverains qu'à ceux à qu'ils appartenoient. Ils dépoſerent un grand nombre de Rois, & diſpoſerent de leurs Couronnes. Quel-

ques-uns furent privés de leurs biens, meubles & immeubles ; & d'autres furent réduits à vivre de charités.

Elle s'étoit donné des états & un domaine. L'hiſtoire de l'Europe ne dit point comment elle les acquit. La légitimité de ſes poſſeſſions n'eſt fondée que ſur des doutes. Il n'eſt pas difficile de ſe convaincre qu'elle les uſurpa. Il ne faut, pour cela, que jetter les yeux ſur la poſition où étoit cette partie du monde, lorſqu'elle ſe les appropria. Tous les domaines de l'Europe étoient alors des aliénations de l'Empire romain. Les Princes, qui les avoient uſurpés, ne pouvoient donner qu'illégitimement ce qu'ils poſſédoient de même.

Rome cite des conceſſions des Céſars. Il n'eſt gueres probable que les Empereurs, dont la politique fut toujours de diminuer le pouvoir des Papes, ayent contribué à les agrandir. Mais quand ils l'auroient voulu, ils ne le pouvoient pas. Ils n'avoient aucun droit de dépouiller l'Europe, pour enrichir Rome chrétienne ; à moins qu'il n'y ait un droit des gens en Europe, par lequel un bien volé, en paſſant à un

troiſieme, devient bien acquis. Cependant elle jouit paiſiblement de ſes Etats, ni plus ni moins que s'ils lui appartenoient de plein droit.

En parcourant les annales de l'Europe chrétienne, on ne trouve preſque point de Famille regnante que les Papes n'ayent détrônée.

Ils voulurent que cette juriſdiction générale s'étendît juſques ſur les affaires particulieres de la ſociété. J'ai lu, dans ces mêmes annales, qu'un Chrétien, nommé Monfort, ayant enlevé l'enfant du Roi Pierre d'Arragon, la Reine ſa mere, qui le redemandoit, alla plaider elle-même ſa cauſe devant ce tribunal. Il fut ordonné que Montfort rendroit cet enfant; & Montfort le rendit. On peut juger, par ce ſeul trait, de l'aſcendant que les Papes avoient ſur les Princes; car ſi les grands leur étoient ſi ſoumis, que devoit-ce être des peuples?

Non-ſeulement Rome vouloit être obéie, mais même elle vouloit l'être par les plus vils inſtruments de ſa puiſſance. Un Moine, qui étoit porteur d'un ordre de ſa part, devoit être reſpecté.

On vit, dans une guerre pour la re-

ligion, un frere Ramire, excommunier & interdire de ſa part autant de grands qu'il voulut. Quand un Roi qui lui payoit tribut, mouroit ſans poſtérité, elle prétendoit à ſa Couronne.

Elle cédoit quelquefois ſes droits en apparence, mais ce n'étoit que pour mieux affermir ſon autorité. Si elle rendit grand Charlemagne, ce ne fut que pour mieux diminuer ſon pouvoir dans la perſonne de ſes Succeſſeurs.

Sa coutume conſtante fut de favoriſer les uſurpations, lorſquelles purent favoriſer ſes vues.

Il ne ſervoit de rien aux Princes contre qui elle ſe liguoit, de faire voir la légitimité de leurs titres. Rome ſacrifioit les droits les plus ſaints de l'Europe, à ſes intérêts perſonnels.

Elle reconnut un nommé Pépin, uſurpateur de la France, pour légitime Souverain, & menaça de ſes anathêmes les François qui oſeroient ſe donner un Roi d'une autre race. C'eſt que cet uſurpateur étoit puiſſant, & promettoit des domaines.

Comme elle avoit établi pour maxime d'être le ſiege de la politique du monde chrétien, & qu'il falloit pour

cela qu'elle fût inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit en Europe, elle tenoit un répertoire univerſel de ce qui ſe paſſoit chez tous les Princes. Pour cela, elle entretenoit, à ſes dépens, des agents dans toutes les Cours. Ceux-ci ſe mêloient de tout. Il n'y avoit nulle affaire dont ils ne priſſent connoiſſance. Leur ſéjour ordinaire étoit auprès des Souverains. C'eſt de-là qu'ils s'inſinuoient dans les replis les plus cachés des intrigues d'Etat. Il n'y eut point de ſecrets dans les Familles royales qu'ils ne pénétraſſent. Ils s'ingéroient juſques à ſavoir le myſtere de leurs lits.

Ils s'attachoient particuliérement à développer les vices & les vertus des Princes, & à connoître l'endroit foible de leur caractere. Rome en étoit auſſi-tôt inſtruite, & l'on agiſſoit en conſéquence.

On l'informoit exactement de la poſition préſente des Gouvernements, de leur pouvoir, de leurs forces relatives, du nombre de leurs troupes, de leurs ſyſtêmes économiques, de leurs finances & de leurs reſſources. Les grands Mandarins avoient, par cette correſpondance générale, la clef de la puiſſance politique de l'Europe.

Ces émiſſaires ne perdoient point de vue les Souverains ; ils les ſuivoient dans leurs voyages, dans leurs amuſements ; ils les accompagnoient même à la guerre ; car il pouvoit naître à tout moment des événements qui changeaſſent la deſtinée des affaires : ils vouloient en être inſtruits les premiers, afin de prendre les devants, & qu'aucune autre Puiſſance ne les prévînt.

Ces agents, qu'on appelloit Nonces, parloient preſque toujours fort haut. Ils menaçoient ſouvent les Souverains, & les accoutumoient à une ſoumiſſion aveugle pour les Papes. Ils mêloient ordinairement les affaires du ciel avec celles de la terre. Mais ils faiſoient une choſe plus utile pour leurs intérêts ; car ils imbiboient ſi bien les peuples de leurs maximes, que ceux-ci tenoient plus à Rome qu'à leur patrie.

Rome, par ſes agents, cherchoit à porter les Souverains à avoir de la confiance en elle ; quand elle y avoit réuſſi, elle s'en ſervoit pour étendre les bornes de ſa domination.

Aucun Prince n'étoit ſûr de la fidélité de ſon peuple ; car, dans les diviſions qu'elle avoit avec eux, ſon pre-

mier ſoin étoit de relever les ſujets du ſerment de fidélité.

Elle entretenoit, dans toute l'Europe, des factions qui ſoutenoient publiquement ſa primatie ſur toutes les Têtes couronnées; ce qui augmentoit ſon influence.

Comme elle avoit pour ſyſtême politique la foibleſſe générale de l'Europe, lorſque quelque Prince augmentoit conſidérablement ſes forces, & que ſa puiſſance commençoit à lui faire ombrage, elle ſuſcitoit des jalouſies dans les Cours des autres Souverains, & ne ceſſoit de s'intriguer juſques à ce qu'ils euſſent pris les armes contre lui. Par cette diſcorde continuelle, elle empêchoit qu'aucun Gouvernement ne devînt formidable.

Tandis que les autres Puiſſances ſe faiſoient la guerre, & ſe ſervoient des armes pour s'entre-détruire, Rome n'employoit que des maximes; ce qui faiſoit qu'elle étoit toujours la même; car elle ne s'uſoit point. Uniquement occupée à acquérir la domination ſur les eſprits, elle étoit perſuadée que, lorſque l'on a ſubjugué l'opinion des hommes, leur conquête eſt faite.

Les autres Puiſſances politiques de l'Europe ſe formoient un point de vue : leur plan de domination tendoit à un ſeul objet. Les Papes les embraſſoient tous : leur ſyſtême étoit celui de l'univers.

Quand l'Europe étoit en guerre, & que les Souverains n'avoient que les forces qu'il leur falloit pour attaquer ou pour ſe défendre, c'étoit toujours le temps qu'ils prenoient pour augmenter leur pouvoir.

Ils ſurent ſi bien en impoſer aux peuples & aux grands, qu'on commença à ſe perſuader qu'ils avoient des droits inconteſtables ſur tous les Etats. Ce fut ſur cette perſuaſion que pluſieurs Souverains firent la guerre pour eux, & ruinerent leur puiſſance réelle, pour ſoutenir leurs droits chimériques.

Lorſqu'un Pape étoit forcé, par les circonſtances, à faire un traité onéreux avec quelque Souverain, celui qui lui ſuccédoit, l'annulloit auſſi-tôt ; car ce fut toujours une loi fondamentale de Rome, que les Papes ſont toujours mineurs, quand il s'agit d'un acte qui peut diminuer leur pouvoir : ainſi ils étoient ſûrs de regagner dans un temps,

ce qu'ils avoient perdu dans un autre.

Outre ſes émiſſaires & ſes agents, Rome avoit encore des Bonzes & des petits Mandarins répandus dans tous les Etats de l'Europe, qui enſeignoient que toutes les autres Puiſſances n'étoient que des branches de la ſienne. Maxime qui, étant une fois reçue dans l'eſprit des peuples, augmentoit la vénération pour elle, & diminuoit le zele pour un légitime Souverain.

Elle n'étoit fidelle à ſes engagements, que, lorſqu'en les tenant, ils n'étoient point contraires à ſes vues.

On lit qu'elle traita avec un Prince pour l'inveſtiture du Royaume de Naples, quoiqu'elle eût pris d'ailleurs d'autres engagements. Elle mettoit toujours ſes droits à l'enchere. Celui qui en donnoit le plus d'argent, l'obtenoit.

Lorſqu'elle paſſoit quelque engagement, elle y mettoit toujours des clauſes qui lui offroient un moyen ſûr de ne pas le tenir.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point de grandeur dans les Gouvernements européens : ce qu'on appelle ici la puiſſance politique des Etats, eſt tout près du néant.

Les intérêts des Princes ſont de petits atômes imperceptibles. Quand on me fait le récit des batailles générales qui ont agité le monde européen, & des légions de ſoldats qui ſe ſont battus pour augmenter le pouvoir de ſes Potentats, il me ſemble que je vois un tas de fourmis qui ſe diſputent la conquête d'un épi de bled.

Dans les plus grands combats qui ſe livrent en Europe, il n'eſt gueres queſtion que de quelques lieues de terrein inculte, ou preſque toujours inutile. C'eſt pour ces riens que les Rois chrétiens paſſent leur vie à négocier, ou à ſe battre.

La France eſt la plus grande Puiſſance de l'Europe : il eſt vrai que ſon continent eſt auſſi étendu qu'une de nos Provinces, & qu'elle eſt auſſi peuplée que deux ou trois de nos Villes unies enſemble. On éleve ſa grandeur juſques aux nues, & on ne parle que de ſes forces ; la raiſon en eſt, qu'elle peut mettre ſur pied une armée auſſi nombreuſe que le détachement des troupes qui ſuivent notre Empereur, lorſqu'il va prendre le divertiſſement de la chaſſe.

Cette Monarchie étend ſes ailes ſur l'Océan & la Méditerranée ; mais au-lieu de commander à ces deux mers, elle en eſt commandée.

Elle tient un rang diſtingué parmi les autres Puiſſances par ſes richeſſes. Si ſon numéraire étoit réparti géométriquement, il y auroit une demi-once d'argent pour chacun de ſes ſujets. Cela s'appelle ici les finances ; nom idéal, qui ne ſignifie rien, l'orſqu'on l'étend au général, puiſqu'il n'y a que quelques partiſans qui ayent les moyens de financer.

Le Roi eſt riche en France ; mais c'eſt parce que tout le monde y eſt

pauvre. Il s'approprie le bien de tous ſes ſujets, &, pour cela, il n'a rien à faire qu'à leur demander la permiſſion de le prendre.

Les François idolâtrent leur Roi, qui eſt la cauſe premiere de leur miſere. C'eſt une maladie de famille, qui paſſe de pere en fils, & qui ſe perpétue de génération en génération. On embarraſſeroit beaucoup ce peuple, ſi on lui demandoit la raiſon de cet amour. Il pourroit répondre que c'eſt un uſage établi. Ce n'eſt pas que la nation françoiſe n'aime ſes richeſſes ; mais elle aime encore plus ſes mœurs & ſes manieres. L'homme ici eſt un animal contradictoire à lui-même.

Les François travaillent, avec des peines inconcevables, à acquérir des tréſors qu'ils cedent au Prince dès le premier ordre qu'ils en reçoivent.

Les connoiſſeurs en politique prétendent que cet amour pour le Prince forme la véritable puiſſance de la Monarchie. Je le croirois bien auſſi, s'il n'étoit pas abuſif. Il faudroit pour cela qu'il fût lui-même la regle de la politique ; qu'il établît un point de proportion entre le Prince & les ſujets ;

que celui-là ne leur demandât pas trop, & que ceux-ci lui donnaſſent aſſez.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

LEs joueurs reſſemblent aux amants; ils s'imaginent qu'on n'a rien de mieux à faire, que d'écouter leurs complaintes.

Hier, on m'introduiſit dans une ſociété piémontoiſe, où je ne fus pas plutôt entré, que la compagnie ſe ſaiſit de moi. J'appris dans une heure les malheurs de chacun. L'un me dit que, depuis un an, il avoit perdu la moitié de ſon bien au jeu; l'autre, qu'il étoit entiérement dérangé; un troiſieme, qu'il avoit conſommé toute ſa fortune aux cartes.

„ Meſſieurs, dit alors un vieux „ joueur, qui n'avoit encore rien dit, „ vous parlez de vos pertes, mais perſonne de vous ne parle de ſes pro„ fits; car enfin vous gagnez quelque

„ fois ; mais pour moi, cela ne m'ar-
„ rive jamais. Tenez, Monſieur l'é-
„ tranger, continua-t-il en m'adreſſant
„ la parole, me voici : je joue le qua-
„ drille depuis que je ſuis au monde ;
„ &, graces à mon âge, ce n'eſt pas
„ l'affaire d'hier ; je n'y ai pas gagné
„ une ſeule fois. Il y a vingt-cinq
„ ans que je n'ai vu de ſpadille. Rien de
„ plus marqué que mon malheur. Si
„ j'ai un jeu paſſable, & que j'appelle
„ un roi, je fais la partie remiſe : ſi je
„ joue ſans prendre, elle eſt codille.
„ Ce qui me déſole le plus, c'eſt
„ que je joue avec de vieilles femmes,
„ qui me volent depuis le matin juſ-
„ qu'au ſoir. Cependant je me vois à
„ l'hôpital.

„ Voilà un plaiſant guignon, reprit
„ un autre, qui étoit à côté de celui
„ qui venoit de parler, que de n'avoir
„ point de ſpadille ! Eſt-ce que quand
„ on joue au quadrille avec des Da-
„ mes en Piémont, on voit jamais les
„ as noirs.

„ Mais, Monſieur, continua-t-il, une
„ choſe qui vous ſurprendra, & qui
„ n'a point d'exemple, c'eſt qu'au mo-
„ ment que je vous parle, on vient

de

„ de me forcer le quinola ſixieme au
„ reverſis. Voilà, par exemple, des
„ coups marqués, & ce qu'on peut
„ appeller des événements. Mais ſi
„ vous parlez d'événements, reprit un
„ troiſieme, il n'y a perſonne ſous la
„ voûte des cieux, qui puiſſe vous en
„ citer de plus extraordinaires, que
„ moi. En voici, par exemple, un
„ qui eſt unique, & qui vient de m'ar-
„ river, il n'y a pas encore une heure.
„ Vous ſavez, ſans doute, le piquet,
„ Monſieur, me dit-il ? Non, Mon-
„ ſieur, lui répondis-je, je ne le con-
„ nois point ; cela ne fait rien, conti-
„ nua-t-il ; le coup eſt ſi ſimple, que
„ tout le monde peut le concevoir :
„ voici comme il s'eſt paſſé.

„ La partie va en cent points ; je
„ ne joue que pour deux, & mon ad-
„ verſaire pour ſoixante & quinze. Je
„ ſuis en premier ; j'ai ſix trefles, par
„ l'as, le roi, la dame, le valet, le
„ neuf & le huit ; & trois piques, par
„ l'as, le roi & la dame ; l'as & le
„ roi de cœur, & la dame de car-
„ reau : c'eſt le plus grand jeu du pi-
„ quet ; avec cela j'ai cinq cartes à
„ prendre. Je ne joue que pour deux ;

„ naturellement je dois porter au point:
„ je garde mes ſix trefles, avec un as;
„ mais, voyez ma fatalité! je prends
„ le huit, le valet & le neuf de pique,
„ la dame & le valet de cœur, & pas
„ un ſeul carreau. Je crois qu'en al-
„ lant au talon, ils étoient enſevelis
„ dans les plus profonds abymes de
„ l'enfer; mais, non, je me trompe;
„ ils n'y étoient pas, malheureuſement
„ pour moi; car ils ſe trouverent tous
„ dans les mains de mon adverſaire,
„ qui m'en mit ſept ſur la table, par
„ la quinte au valet, avec quatorze
„ de dix, & me gagna cent louis, que
„ que nous jouyions cette partie-là. Que
„ dites-vous de celui-là, Monſieur,
„ continua-t-il? Je n'entends pas le coup,
„ lui répondis-je; mais il me paroît
„ malheureux. Malheureux! reprit-il,
„ avec fureur. Après une pareille fata-
„ lité, il faut ſe pendre. En cinq car-
„ tes, ne pas prendre un ſept de car-
„ reau!

„ Monſieur, interrompit une vieille
„ Dame, quoique le coup ſoit piquant,
„ ce n'eſt cependant qu'une ſeule par-
„ tie de perdue. Mais que direz-vous
„ de ponter une nuit entiere au Pha-

„ raon, ſans gagner un ſeul paroli? „ Voici mon hiſtoire de la nuit paſſée. „ Je mets d'abord deux ducats ſur un „ as qui avoit été déclaré pendant deux „ heures contre le banquier. Je ne l'ai „ pas plutôt mis ſur la table, qu'il eſt „ pris. Je le pouſſe, & il eſt fait qua- „ tre fois de ſuite. A la ſeconde taille, „ je laiſſe l'as, & prends le roi; le roi „ perd deux fois, & l'as gagne trois. Je „ m'opiniâtre ſur le roi, & je ſuis faite „ treize fois de ſuite, ſans interruption. „ Alors, je change ma carte; je prends „ la dame qui étoit routée : mais je ne „ l'ai pas plutôt choiſie, qu'elle perd, „ & le roi commence à gagner. De „ crainte que la dame ne perdît autant „ que le roi, je la changeai pour le va- „ let; & le valet perdit plus ſouvent „ que le roi. Je le gagnai cependant une „ fois : je fis paroli aux dix, & le per- „ dis *ſonica*. Le neuf avoit été déclaré; „ je le pris, & la chance tourna. J'en- „ tends dire à ma droite que le banquier „ donnoit la face; je la prends, & je „ ſuis auſſi-tôt facée. On me dit à ma „ gauche que la ſeconde face eſt cer- „ taine; je la choiſis, & je ſuis refacée. „ Enfin, je quitte, furieuſe & déſeſpé-

„ rée, perdant tout ce qu'on peut per-
„ dre au monde.

„ Tout cela n'eſt qu'une bagatelle,
„ reprit un Piémontois qui n'avoit pas
„ encore ouvert la bouche; votre mal-
„ heur, Madame, n'eſt que le cadet du
„ mien. Dans dix ans, j'ai perdu, à pon-
„ ter au Pharaon, vingt-cinq millions
„ de maſſes; & ſi je n'avois fripponné
„ les banquiers, ils m'auroient gagné
„ cent millions.

LETTRE XVI.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

LEs Etats ne dégénerent point tout d'un coup; il s'affoibliſſent par gradations; il s'écoule, pour l'ordinaire, pluſieurs ſiecles, avant que les reſſorts en ſoyent tout-à-fait uſés.

La ſeconde fois que j'aſſiſtai au petit conſeil d'Etat dont je t'ai déja parlé, je trouvai les politiques qui le compoſoient, occupés de la poſition préſente de la France.

Comme chacun en donnoit des raiſons relatives à ſa maniere de penſer, un des membres prit ainſi la parole.

„ Meſſieurs, dit-il, nous prenons preſ-
„ que toujours le change ſur nos affai-
„ res politiques, en attribuant leur mau-
„ vais état à une ſuite d'incidents qui ſe
„ ſont ſuccédés depuis quelques années,
„ tandis qu'ils tirent leur ſource d'une
„ cauſe qui exiſte depuis pluſieurs ſie-
„ cles.

„ Après la grande révolution de no-
„ tre monde, qui des peuples barbares
„ fit des nations civiliſées, chaque Etat
„ particulier ſongea à ſa grandeur per-
„ ſonnelle.

„ La France, voulant dominer ſur
„ tous les peuples de l'Europe, ne penſa
„ qu'à étendre ſes conquêtes de terre :
„ elle ne vit point la mer. Le grand
„ océan n'entra point dans ſes vues. Elle
„ eut des armées innombrables pour re-
„ culer ſes frontieres, & faire face à tous
„ ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon
„ agrandiſſement. Son plan étoit, dans
„ ce temps-là, analogue à l'exécution de
„ ſes deſſeins, & peut-être à la poſition
„ où étoient alors les choſes. Mais le

„ ſyſtême univerſel de l'Europe a changé
„ de face.

„ De nombreuſes colonies, tranſ-
„ plantées dans les nouveaux mondes,
„ établirent une puiſſance qui n'exiſ-
„ toit pas auparavant. Des plantations
„ nouvelles créerent une richeſſe dont
„ on n'avoit jadis aucune idée; des mi-
„ nes abondantes s'ouvrirent en Amé-
„ rique, qui augmenterent conſidéra-
„ blement les ſignes des valeurs; un
„ grand commerce étranger ſe forma,
„ & devint la baſe du pouvoir de tous
„ les Etats. Alors les vaiſſeaux furent
„ plus néceſſaires que les ſoldats, &
„ les armées moins utiles que les flot-
„ tes; cependant la France, ſans faire
„ attention à ce changement, ſuivit ſon
„ ancien ſyſtême, & continua de s'é-
„ loigner de la mer. La confuſion de
„ nos armements ſur l'océan n'eſt pas
„ l'affaire d'hier. Il ne faut pas attri-
„ buer ce déſordre à ce regne, ou au
„ précédent: il y a plus de deux cents
„ ans que les Anglois renverſerent ainſi
„ les premiers fondements de notre
„ marine. Ce peuple y a toujours tra-
„ vaillé avec d'autant plus de ſuccès,
„ que nous ne nous ſommes jamais op-

„ posés aux progrès de la sienne. Bien
„ loin de penser à rétablir le niveau,
„ nous leur avons fourni nous-mêmes
„ les moyens de le détruire. La Fran-
„ ce, pendant ces derniers siecles, a
„ vu établir dans la Grande-Bretagne
„ une foule de *Bills* ou de Réglements
„ propres à augmenter ses flottes, &
„ il n'est jamais venu dans l'esprit de
„ notre Gouvernement de suivre son
„ exemple. Qu'est-il arrivé de cela ?
„ c'est que la marine d'Angleterre, en
„ devenant la dominante, a acquis as-
„ sez de richesses pour fournir à nos
„ ennemis des armes contre nous : de
„ cette maniere la puissance de mer a
„ donné la loi à celle de terre.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

LOrsqu'une Dame, en France, est en faveur, & qu'elle a gagné l'affection de son Prince, toutes les choses de la vie civile prennent son nom.

A mon arrivée à Paris, mon cocher me demanda ſi je voulois un carroſſe à la Pompadour. Un marchand de la rue St. Honoré, qui ambitionnoit ma pratique, m'aſſura que ſi je voulois me ſervir de lui, il me donneroit un drap de couleur Pompadour ſuperbe. Un cuiſinier, qui s'offrit en même-temps pour entrer à mon ſervice, me dit, pour me prouver ſon talent, qu'il pouvoit faire d'excellents ragoûts à la Pompadour. On voit des cheminées, des miroirs, des tables, des ſophas, des chaiſes qui s'appellent ainſi.

Il y a auſſi des lits à la Pompadour. Comme j'ai de la peine à croire que les François donnent ainſi des noms aux choſes à pure perte, je ferai quelques recherches pour ſavoir ſi un lit à la Pompadour, n'eſt pas ſuſpendu de maniere à donner plus de plaiſir aux ſens que les autres.

On vend ici des rubans à la Pompadour, des boîtes à la Pompadour, des éventails, des étuits, des curedents à la Pompadour. Il n'y a point de chiffon aujourd'hui ſur la toilette d'une femme, qui ne ſoit à la Pompadour.

On dit que cette nation eſt vaine;

mais comment concilier cela avec cette profonde humilité qu'elle fait paroître? Les grands & les petits ont endoſſé la livrée de la favorite, & ſemblent tenir à grand honneur d'être habillés comme ſes laquais. Le plus grand contraſte eſt que ceux qui l'honorent le plus extérieurement, affectent de la mépriſer davantage intérieurement. En vérité, mon cher *Kié-tou-na*, cette nation eſt une véritable énigme. Tous les hommes ſont inconſéquents; mais les François ſont les plus inconſéquents de tous les hommes.

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin ſur les Cérémonies, à Péékin.*

De Paris.

ON s'étouffe ici à force d'amitiés. Lorſqu'on arrive de campagne, ou que l'on a été ſeulement huit jours abſent, il faut eſſuyer les embraſſades, non-ſeulement de ceux avec qui on eſt en quelque liaiſon, mais même de ceux qu'on ne connoît pas.

Ces mêmes accolades ſe reçoivent & ſe rendent dans les viſites ordinaires au premier de l'an, les grands jours de condoléance & de félicitation, aux mariag s, aux baptêmes, & aux enterrements. La nation s'embraſſe continuellement, & ne s'en hait pas moins. Je crois que les François, qui ſuivent leur dogme à la lettre, tirent cette coutume de la religion du Chriſt, qui fut trahi, dit-on, par un baiſer. Les femmes ſur-tout paroiſſent tirer ce cérémonial de Judas; car elle s'embraſſent ſans ceſſe, & ſe trahiſſent toujours.

Peu-têtre auſſi n'eſt-ce qu'un inſtinct de ſociété qui porte les François à faire ſemblant de s'aimer, pour être plus en état de ſe ſupporter les uns les autres. Les embraſſades mettent ici tout le monde au même niveau; il ſemble qu'on ſoit tous égaux, lorſqu'on s'eſt embraſſé également.

LETTRE XIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

GEnes, d'où je t'écris, n'eſt pas une Puiſſance; c'eſt une Ville à laquelle on a donné le nom de République.

Je ne ſais pourquoi les Européens ont imaginé de ſe diviſer en petites peuplades, dont les forces, n'étant pas en proportion relative, ſont continuellement à la veille d'être ſubjuguées.

Quand cette République a des diſcuſſions avec les Princes étrangers, il faut que le peuple ſe révolte pour ſoutenir les droits de l'Etat: remede qui eſt pire que le mal.

Un étranger eſt d'abord au fait de la puiſſance politique de ce Gouvernement. Quelques barques marchandes compoſent ſa marine, & deux ou trois compagnies de Corſes forment ſon Etat militaire. Ses finances ſont en meilleur état; il y a ici un tréſor; & c'eſt

dans celui-ci que consiste la République.

Gênes a la manie de vouloir figurer avec les premieres Puissances de l'Europe; elle reçoit & envoye des Ambassadeurs dans les Cours étrangeres. Elle a un Souverain qu'on appelle Doge; mais il faut que ses sujets se méfient de lui; car il n'est pas plutôt élu qu'il devient prisonnier d'Etat; il n'a pas la liberté de sortir des murs. Sa souveraineté finit aux portes de la ville.

Cette espece de Royauté se remonte tous les trois ans. Le Prince qui occupe le trône, n'y est pas plutôt assis, qu'il est obligé d'en descendre pour redevenir sujet.

Il y avoit autrefois une couronne attachée à ce diadême; mais des rébelles l'en ont arrachée, & il ne reste aujourd'hui aux Doges de Gênes qu'un bonnet.

Libertas: voilà la devise de cette République; il est vrai que deux ou trois cents citoyens ont la liberté de tyranniser tous les autres, de faire des loix à leur fantaisie, de les abroger, de jouir des dignités, des rangs, des honneurs, de se revêtir des premieres charges de

l'Etat, & de diſpoſer des revenus de la République. Je ne voudrois pas qu'on ajoutât la dériſion à la ſervitude. Pourquoi inſulter aux malheurs des peuples ? Ils ne ſont déja que trop à plaindre d'être eſclaves. La deviſe de la liberté ne convient qu'à un peuple qui ſe gouverne par lui-même, ou par ſes repréſentants ; il n'eſt libre que lorſqu'il a part à l'adminiſtration, & qu'il entre dans le Conſeil délibératif de la nation. Les Européens n'appellent preſque jamais les choſes par leur nom ; ils nomment République, des Etats entiérement deſpotiques ; c'eſt comme ſi l'on vouloit que l'Empire du Turc fût un Gouvernement libre.

L'autorité ſuprême eſt ici au pouvoir des Nobles, qui peuvent conjurer contre l'Etat, ſans que le corps du peuple puiſſe s'y oppoſer. Le Sénat délibere ſouvent des choſes qui tendent à ſa ruine. Il eſt arrivé pluſieurs fois dans un ſiecle, que la République a été à la veille de périr par ſon inconſidération.

On voit à Gênes un autre ſujet de dériſion publique ; c'eſt la ſtatue d'un citoyen qui délivra la République d'un joug étranger, pour lui en faire porter

un national, toujours plus pesant aux peuples.

Outre ces malheurs publics qui regardent l'Etat, il en est un autre qui regarde les citoyens. L'ancienne noblesse dispute le pas à la nouvelle; ce qui forme des débats & des querelles, où toutes les familles sont forcées de prendre part. C'est déja trop pour une nation d'avoir à supporter la tyrannie générale des Nobles, sans qu'elle les afflige encore par ses divisions particulieres.

Il est difficile qu'un peuple porte longtemps le même joug, sans chercher à s'en affranchir. Celui de Gênes a souvent tenté d'abolir le despotisme des Nobles; mais l'anarchie l'a toujours emporté sur lui. La République a employé deux moyens qui ont toujours été efficaces : l'un a été d'appauvrir le peuple en employant contre lui des monopoles, & l'autre de le tenir divisé par des factions particulieres.

LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, la ſociété générale eſt diviſée en deux branches ; les hommes & les femmes ont chacun leur département : ils ne ſe rencontrent que pour remplir l'objet de la propagation ; à l'exception de cette affaire, ils n'en ont point d'autre enſemble. Nous autres, Aſiatiques, nous n'avons point de foi dans la fidélité du ſexe : le dogme de notre religion, à cet égard, ſe réduit aux clefs & aux verroux. Ici les femmes ſont confondues pêle-mêle avec les hommes : elles n'ont d'autre gardien de leur vertu, que la vertu. Un époux ſe fie ſur la ſageſſe de ſon épouſe, comme ſi elle étoit la chaſteté même ; il lui remet les clefs du tréſor qu'il a le plus précieux, & ſe repoſe ſur elle de ſon honneur. Il y a beaucoup à dire pour & contre cet uſage ;

mais, quelques raiſons que nous puiſſions alléguer aujourd'hui, nous autres Aſiatiques, pour nous juſtifier, nous perdrions notre procès en Europe, parce que les femmes y ont gagné le leur.

Il eſt certain que la nature n'a point établi cette ſéparation ; elle ne peut être fondée que ſur les abus de la fréquentation des deux ſexes : c'eſt un remede que la légiſlation applique à la ſociété malade. Il n'y a qu'à réfléchir ſur la foibleſſe d'un ſexe, & la fragilité de l'autre, pour convenir de la néceſſité du remede.

C'eſt, diſent les Européens, une tyrannie ; mais ſi cette tyrannie répand du calme dans les paſſions, ſi elle guérit les inquiétudes de l'eſprit, bannit les craintes, entretient la paix domeſtique, prévient les guerres de famille, établit l'union, la concorde ; laiſſe l'équité aux tribunaux, empêche que la juſtice ne ſoit vendue, que l'adminiſtration générale ne ſoit troublée ; ſi elle maintient l'ordre général, ſoutient les loix fondamentales, fait que le Gouvernement eſt en ſûreté, que la faveur ne diſpoſe point des premieres char-

ges de l'Etat, que le Prince ne ſe prévient point, que les emplois ne ſe vendent pas; ſi tout cela eſt une tyrannie, il ſera toujours très-glorieux, pour la ſociété, que les hommes ſoient ainſi tyrans.

Il faut avouer, Monſieur le Chinois, me diſoit l'autre jour un Européen, que vous êtes bien barbares de tenir vos femmes dans une ſervitude qui les rend eſclaves. Il faut convenir, Monſieur l'Européen, lui dis-je, que vous êtes bien inconſidérés, de donner aux vôtres une liberté qui empêche que vous n'en ayiez. Portez vos regards ſur tout ce qui vous environne, & vous verrez que cette liberté, que vous prônez tant, eſt la véritable image de votre ſervitude. Examinez-vous bien, & vous découvrirez que vous avez perdu les droits que la nature vous avoit donnés ſur les femmes, & que vous n'êtes plus que les ſecondes perſonnes de la ſociété.

L'empire des femmes aujourd'hui eſt établi, depuis le Monarque juſques au dernier ſujet. On lit, dans l'hiſtoire de l'Europe, qu'il y avoit autrefois un peuple, appellé Sauromates, qui étoit dans

la ſervitude civile des femmes : les François ſont aujourd'hui ce peuple. Le beau ſexe s'y eſt emparé de l'adminiſtration générale & particuliere : toutes les affaires de la République ſont de ſon reſſort ; c'eſt lui qui fait mouvoir la grande machine du monde européen. Ici une femme eſt toujours cachée derriere un homme ; les Européens ne ſont que des automates, qui reçoivent de ce ſexe l'action & le mouvement.

Ce qui me choque chez ce peuple dans la fréquentation des deux ſexes, n'eſt pas la fréquentation ; mais l'aſcendant que le plus foible prend ſur le plus fort : ce qui avilit les hommes au point, qu'ils ſe rendent indignes de ces mêmes hommes qui les aviliſſent.

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA ſociété ſe ſoutient ici d'elle-même. Perſonne n'en ſait la méchanique.

Le pere n'apprend point au fils les devoirs de citoyen; il ne les ſait pas lui-même.

Les loix ſont renfermées dans de gros volumes; & il n'y a que ceux qui étudient long-temps une ſcience profonde, qu'on appelle *le droit*, qui ſoient en état de lire dans ces livres. C'eſt ici une profeſſion particuliere, que de ſavoir les obligations de ſon état; preſque perſonne ne ſait le droit de ſes devoirs.

Un ſujet, qui a cauſé une léſion dans la police générale, ignore qu'il ait commis un crime dont il eſt reſponſable à la ſociété dans laquelle il eſt membre; il faut que ce ſoit des gens de loi qui le lui apprennent; & quand on l'en inſtruit, il eſt preſque toujours trop tard pour y remédier. Sa ſentence ſuit de près cette découverte : il eſt ſouvent puni pour un crime, dont il ne ſe connoiſſoit pas coupable.

Deux particuliers qui ont un procès, & dont l'un a violé les loix de la ſociété, ne ſavent jamais par eux-mêmes qui des deux peut avoir tort. Ils vont devant un Tribunal compoſé de Juges qui étudient long-temps le fait, & qui, après pluſieurs ſéances, déclarent quel eſt l'innocent.

Il eſt triſte d'être d'une ſociété où ceux qui la compoſent ignorent les devoirs de leur condition, & dans laquelle il faut toujours qu'un tiers les apprenne à ceux qui s'en écartent. Cette premiere obligation en Europe n'entre point dans l'éducation générale. La légiſlation n'a point de catéchiſme. Ce n'eſt que par haſard qu'on apprend à être citoyen. On a entendu dire ou raconter à quelqu'un, qu'il ne faut point tuer, ni voler.

A l'exception des crimes capitaux qui tombent les premiers ſous les ſens, on peut dire que les loix, en Europe, ne puniſſent que des innocents; car pour être coupable, il faut ſavoir qu'on l'eſt.

En général, à la Chine, le peuple s'écarte moins de ſes devoirs, parce que preſque tout le monde les connoît. L'inſtitution entre dans l'éducation chinoiſe : chaque membre de l'Empire apprend dans les livres de loix à être citoyen; les obligations de chaque claſſe y ſont marquées; quand on y manque, on eſt toujours coupable, parce qu'on le ſait avant que d'y manquer. Il ſeroit à ſouhaiter, pour l'ordre civil de l'univers, que chaque peuple de la

terre ſuivît là-deſſus l'exemple de la Chine.

LETTRE XXII.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin*

Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LE pays de l'Opéra eſt immenſe; il y a des gens à Paris qui le parcourent depuis quarante ans, & qui n'en connoiſſent pas toutes les avenues. J'eſſaye ici de t'en envoyer une carte géographique, ou, pour mieux dire, muſico-graphique.

Ce ſpectacle n'eſt pas ſeulement formé de mortels; il eſt encore compoſé des divinités céleſtes & infernales.

Il deſcend trois fois la ſemaine ſur le théâtre des nuées chargées de Dieux, & il ſort de deſſous les planches des chars remplis de diables.

Les premiers ſont d'un pays qu'on nomme l'Olympe, d'où ils viennent pour ſe donner en ſpectacle à ceux qui payent pour les voir.

Il y a apparence que cet Olympe n'eſt pas bien éloigné de Paris; car les dieux qui en viennent ſont auſſi friſés & auſſi poudrés que s'ils ſortoient de leur toilette. A l'égard des diables, ils ne doivent pas venir de fort loin non plus; car les Mandarins chrétiens prétendent que l'enfer eſt directement ſous le parterre de l'Opéra de Paris. Je ne ſais ſi c'eſt à cauſe que la muſique eſt infernale. Les diables au reſte ſont de fort aimables cavaliers : ils ont toujours la barbe faite; & s'ils ne portoient point des cornes, on les prendroit pour des êtres bienfaiſants. Le Dimanche, le Mardi & le Vendredi, il ne doit preſque point y avoir de divinité dans le ciel, ni dans l'enfer : tous les dieux & les démons ſont à l'Opéra de Paris.

C'eſt ſur eux que roule ce ſpectacle. Ils ſont chargés de charmer la compagnie par leur voix; ils commandent à tout, excepté au rhume. Ces divinités ſont quelquefois ſi enrouées, qu'elles ne peuvent ſe faire entendre.

On y voit auſſi des déeſſes qui ſont les femmes des dieux. Ces divinités femelles me ſurprirent : car outre que je n'avois jamais ſoupçonné qu'on pût

faire un dieu d'une femme, je croyois que tous les dieux du monde étoient de vieux garçons. En effet, l'embarras du ménage ne convient pas à des êtres qui ſont chargés du ſoin de l'univers : outre que le mariage énerve toujours un peu. Auſſi ſi tu voyois les dieux, ils te feroient compaſſion, tant ils ſont maigres & fluets. Il y en a qui n'ont pas ſix onces de chair ſur les os ; & pluſieurs d'entr'eux ont les jambes ſi minces, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pitié de leur divinité.

Il n'y a rien de moins chaſte que les êtres ſuprêmes : ils ſont toujours à flairer le jupon de quelque mortelle ; car les dieux, en Europe, ſont comme les hommes ; ils n'aiment point leurs femmes. Les pauvres déeſſes ſont ſouvent obligées de coucher ſeules, tandis que les dieux leurs époux, ſe réjouiſſent entre deux draps, avec de jolies mortelles. Autrefois elles étoient furieuſes de leurs infidélités. On m'a raconté là-deſſus des vengeances terribles. L'Europe entiere manqua pluſieurs fois d'en être embraſée : mais voyant que leur courroux étoit inutile, elles ſe conſolerent de la perfidie de leurs

maris, & prirent le parti de ſe laiſſer cajoller à leur tour par d'aimables mortels ; de façon que l'Olympe eſt aujourd'hui un lieu de proſtitution.

Les dieux ne manquent jamais de réuſſir auprès des femmes. Il eſt vrai qu'il n'y a point de détour qu'ils n'employent pour cela. Ils paroiſſent ſous toutes ſortes de formes ; tantôt ils ſe montrent avec tous les attributs de leur divinité ; quelquefois ils paroiſſent comme de ſimples mortels. Mais quand ils ne veulent pas manquer leur coup, ils ſe métamorphoſent en pluie d'or.

Il y a un diable de dieu à ce ſpectacle, qui eſt malin comme un vieux ſinge. Il a la malice de ſe transformer en un bel & gros oiſeau pour ſe faire aimer de celle dont il veut jouir. Ce dieu, comme tu vois, eſt au fait du goût de ce ſexe ; il ſe change quelquefois auſſi en geniſſe ; & quand il a ſa proie ſur le dos, il l'emporte, & va en jouir.

Il n'eſt gueres poſſible qu'un Roi ou un Empereur, dont ces dieux ont réſolu de ravir la femme, puiſſe s'y oppoſer ; car ils ont toujours leur nuage caché derriere le théâtre, où ils font monter

monter leur proie, & s'envolent avec elle dans les nues.

Les diables, qui ſe mêlent auſſi d'enlever les femmes des mortels, les raviſſent facilement. Le théâtre s'ouvre, & ils ſe précipitent dans leur région avec leur proie. Dans ce cas-là j'aimerois mieux être diable que dieu; car on ne craint point les chûtes.

De ces divinités eſt né un enfant qui eſt bien le plus malin eſpiegle qui ſoit dans la nature. Il n'y a point de tours qu'il ne faſſe à l'Opéra, où il eſt toujours. Il joue à toutes les femmes des pieces épouvantables; il ſe gliſſe ſouvent dans leur compagnie comme un petit garçon perdu : d'autre fois il naît tout d'un coup au milieu d'elles comme un champignon. Elles ne ſe méfient pas de lui : car ſi tu le voyois, il a l'air ſi bon, qu'on diroit qu'il n'y touche pas. Il eſt impoſſible de s'empêcher de le careſſer; car il eſt beau comme l'amour; & c'eſt alors qu'il bleſſe avec des fleches imperceptibles. Après qu'il a porté ſon coup, & dès qu'il s'apperçoit qu'il cauſe des douleurs effroyables, il ſe met à rire de toutes ſes forces, & s'enfuit.

J'ai demandé depuis d'où vient qu'on ne ſe défaiſoit pas à l'Opéra de ce mauvais garnement-là ; mais on m'a répondu que ſans lui il faudroit mettre la clef ſous la porte de ce ſpectacle.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Sin-ho-ei, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a ſix points importants à réſoudre dans la politique d'Europe, qui, tandis qu'ils ne le ſeront pas, feront toujours de cette partie de l'univers le théâtre des guerres & des diviſions.

Le premier problême conſiſte à ſavoir ſi l'Europe ne ſeroit pas plus puiſſante, ſi elle l'étoit moins; c'eſt-à-dire, s'il ne faudroit pas la réduire à ſes premieres limites, en la ſéparant des autres continents du monde, ſur leſquels, depuis deux ſiecles, elle a fait de ſi grandes conquêtes. L'Aſie, l'Afrique & l'Amérique l'ont dépeuplée de plus de vingt millions de ſes habitants. Elle eſt

donc plus foible aujourd'hui qu'elle ne l'étoit. Ce n'eſt point en reculant leurs limites, & en augmentant le nombre des déſerts, que les nations deviennent puiſſantes.

Le ſecond eſt un peu plus difficile. On demande ſi la Religion catholique romaine n'eſt pas un obſtacle invincible pour acquérir de la force ; & ſi le Pape n'eſt pas un écueil contre lequel toutes les puiſſances temporelles vont ſe briſer.

Le troiſieme conſiſte à ſavoir ſi la population eſt l'ame de la puiſſance politique. Ce problême ceſſeroit d'en être un, ſi on ne s'abuſoit communément ſur ce terme. Mais on prend preſque toujours pour des peuples, ce qui n'en eſt que l'image. On eſt étonné d'être foible avec une population immenſe ; mais on ne fait pas attention que les peuples ne ſont que des cadavres. A quoi ſert à un Souverain d'avoir des ſujets, s'il n'a point des hommes ?

Dans le quatrieme, on demande ſi le commerce par lui-même forme une puiſſance ? Celle-ci ſe réduit à ſavoir ſi, pour s'agrandir, il faut ramaſſer plus

de richeſſes, que de ſoldats. Si les exemples du paſſé pouvoient en ſervir aux Européens, le quatrieme problême ſeroit d'abord décidé. Les peuples, qui conquirent autrefois toutes les nations, défendirent le commerce; il ne faut pas croire que le ſyſtême de l'univers ſoit changé au point que, ce qui étoit autrefois la foibleſſe elle-même, ſoit aujourd'hi la force.

Le cinquieme regarde la navigation. On met en queſtion, s'il ne faudroit pas ſéparer la mer de la terre; ſi l'union de ces deux éléments n'eſt pas plus préjudiciable, qu'avantageuſe à l'Europe?

Le ſixieme, qu'on peut regarder comme le problême domeſtique de la Chrétienté, eſt d'une grande conſéquence. Les cabinets le regardent comme le nœud gordien de la politique moderne. Il eſt queſtion de ſavoir ſi le degré de force de ce qu'on appelle ici la Maiſon de Bourbon, eſt ſupérieur au degré de puiſſance de ce qu'on nomme la Maiſon d'Autriche? Les Européens ſe font la guerre depuis trois ſiecles pour inſtruire ce point de politique; il a péri plus de dix millions de ſujets de part &

d'autre, ſans qu'on ait encore pu parvenir à le décider.

Il y auroit un moyen qui ſeroit une ſuſpenſion d'armes de vingt ans, pendant laquelle on meſureroit géométriquement les pouvoirs de ces deux Maiſons. Mais elles n'auront garde ; car l'une d'elles découvriroit par-là ſa foibleſſe ; & toute leur politique tend à la cacher. Il faut qu'elles ſe déguiſent à elles-mêmes leur état, pour en être plus propres à déſoler les autres peuples. Ces deux Maiſons ſe mettent réciproquement en équilibre, en s'affoibliſſant, de maniere que dégénérant toujours, elles ne ſe feront plus la guerre par leurs forces, mais combattront par leur propre foibleſſe.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA Religion chrétienne eſt fort commode ; outre la Baptême qui purifie les

ames, & les place, par avance, dans le ſéjour des bienheureux, il y a encore des moyens très-efficaces pour y parvenir.

Dans cette ſecte, on peut acquérir le ciel ſans beaucoup de peine. Il y a des gens ici qui y conduiſent à moins de fraix qu'il eſt poſſible. Ces gens-là s'appellent des Directeurs. Ils ſe chargent de votre ame, & en font leur affaire. Vous ne devez vous mêler de rien que de faire ce qu'ils vous diſent; & ce qu'ils vous diſent eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de ſe paſſer d'être heureux pendant toute une éternité.

Souvent même ils vous font gagner le Paradis en ſuivant vos plaiſirs & vos propres paſſions; ce qui eſt la choſe du monde la plus commode.

Il faut que je t'explique ce myſtere de la religion du Chriſt. Ce n'eſt pas le mal, chez les Chrétiens, qui fait le crime, mais ſeulement l'intention du mal: de maniere qu'il n'y a qu'à faire le mal ſans intention, & alors il n'y a point de mal. Par exemple, il n'y a qu'à ſuppoſer qu'on ne veut pas offenſer Dieu, mais ſeulement ſe ſatisfaire ſoi-même.

Juſques-là on n'a pas beſoin de directeur, & on peut acquérir le Ciel de ſoi-même. Cependant comme il eſt impoſſible en péchant qu'il n'y entre un peu de malice, c'eſt en ceci que le directeur eſt néceſſaire. Il ſonde le degré de malignité du péché; mais comme cela dépend de la maniere d'appliquer la ſonde, il ſe trouve ſouvent qu'un pécheur eſt plus heureux que ſage, & qu'il eſt encore dans la voie du Ciel, tandis qu'il ſe croyoit à moitié chemin de l'enfer.

Mais ſi le directeur peut ſauver facilement, il peut damner également; ce qui fait une ſorte de compenſation dans cette religion.

La plupart des actions chez les Chrétiens ſont équivoques. Elles ſont ſans effet, juſques à ce que ceux qui dirigent les ames viennent leur donner une détermination; c'eſt-à-dire, une pente vers le bien ou le mal : or cette pente eſt plus ou moins grande, ſelon le degré de rapidité qu'on lui donne.

Souvent un pécheur n'a qu'un pas à faire pour arriver à l'enfer. Quelquefois, avec le même degré d'offenſe, il en eſt très-éloigné; cela dépend des

chemins détournés que le directeur fait faire prendre au péché. Il y a beaucoup de hasard pour acquérir la béatitude. Un pécheur, qui a le bonheur de découvrir un directeur facile, va aisément au Ciel; celui, au contraire, qui en rencontre un de mauvaise humeur, y parvient plus difficilement.

Que dis-tu d'une religion où l'on trouve ainsi des tempéraments avec le Ciel, & où ceux qui la dirigent, élargissent ou retréciſſent, à leur gré, les portes de l'enfer?

Je voudrois bannir les Médecins & les Directeurs de toutes les sociétés, afin de mettre tout le monde dans la nécessité de guérir son corps, & de conduire son ame.

LETTRE XXV.

Au même, à Pékin.

De Paris.

TOut est acteur au théâtre du Palais royal; les choses de la terre, & même celle du firmament. On y voit des

étoiles fixes y jouer des rôles : le ſoleil y paroît dans tous ſes atours, & la lune avec ſes attributs nocturnes. Les éléments y ont également leur place ; j'y ai vu un fleuve en chauſſes & en pourpoint, botté & éperonné, prêt à monter à cheval. La mer y eſt auſſi actrice ; elle y paroît couverte de vaiſſeaux. Les dieux & les héros viennent débarquer ſur la ſcene. Dans les grandes marées, l'Océan s'avance ſi avant ſur le théâtre, qu'à peine les acteurs peuvent-ils y paſſer.

La divinité, qui préſide ſur cet élément, ſort de-deſſous les eaux comme un canard, ſans être mouillée. Ce dieu, pour l'ordinaire, chante aſſez joliment. Il débauche auſſi les mortelles ; & quand il les a ſéduites, il les embarque ſur ſes vaiſſeaux, qui ſont-là tout prêts, & va en jouir au milieu de ſon empire aquatique. Je ne ſais quel goût il trouve à cela ; car la poſſeſſion d'une mortelle au fond de la mer, n'eſt pas, je crois, une bien bonne jouiſſance. Il eſt impoſſible de courir après lui ; car il commande aux vents, & fait naître des tempêtes, comme il lui plaît.

Il fait ſouvent très-mauvais temps à

l'Opéra : l'air s'y obſcurcit ; le ciel ſe couvre de nuages, & une pluie, mêlée de grêle & d'éclairs, annonce un grand orage ; mais bientôt le temps s'éclaircit ; car, ſuivant les regles de ce théâtre, le plus grand orage ne doit durer que cinq minutes.

On diſtribue les rôles aux acteurs qui doivent repréſenter la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnerre, & ils apprennent, par cœur, à pleuvoir & à tonner. Un magicien, qui a tout ce mauvais temps dans une baguette, doit le diſtribuer à propos. On le chaſſeroit de l'Opéra, s'il y faiſoit pleuvoir deux ſecondes de plus.

Les quatre ſaiſons de l'année font auſſi leur apparition à l'Opéra, & y jouent leur rôle. Le printemps & l'automne s'y montrent en habits très-galants ; mais de toutes les ſaiſons de l'année, celle qui paroît y avoir le le plus fixé ſon ſéjour, eſt l'été ; car, pour l'ordinaire, on y étouffe de chaud. Il n'eſt preſque point queſtion d'hiver. On n'éprouve d'autre froid à ce théâtre, que celui des acteurs.

L'aurore & le jour y paroiſſent à la chandelle, & le ſoleil s'y montre au

milieu de la nuit. Il croiſe le théâtre dans un char magnifique, attelé de chevaux ſuperbes; mais j'ai appris que ces courſiers ayant une fois bronché, cet aſtre, qui fut détourné de ſa carriere, fit une chûte dans laquelle il manqua de ſe caſſer le col.

On y voit ſouvent une douzaine de gros vents avec le viſage bouffi, qui agitent l'air; mais comme ils ſoufflent tous à la fois, il n'eſt gueres poſſible de diſtinguer le vent qu'il fait à l'Opéra.

Les zéphyrs y jouent auſſi leurs rôles, & donnent beaucoup de plaiſir aux Dames de qualité. On m'a parlé d'un zéphyr qui enchantoit, par ſa douce haleine, toutes les femmes de condition, qui lui faiſoient les yeux doux. Une Ducheſſe, qui apparemment avoit beaucoup de chaleur dans la nuit, couchoit ſouvent avec lui. Le public l'a perdu; ce zéphyr n'eſt plus à l'Opéra; il ſouffle aujourd'hui pour ſon plaiſir; & quoiqu'un peu ſuranné, il voltige de ruelle en ruelle.

Outre les acteurs, les dieux, les déeſſes, les mortels, les éléments, les démons, les magiciens, il n'eſt, pour

ainſi dire, aucun animal qui ne trouve ſa place ſur la ſcene de l'Opéra. On y voit des lions, des tigres, des ours, des éléphants, des rhinocéros, des ſinges, des crocodiles, &c. Tous ces animaux doivent jouer leurs rôles qu'on leur donne par écrit, & dont ils ne doivent pas s'écarter. Un lion, qui d'un coup de patte pourroit écraſer le plus fort des mortels, doit ſouvent ſe laiſſer tuer lâchement par le plus foible des hommes.

Je ne ſaurois te dire où l'Opéra a ſa ménagerie; mais il faut que le bâtiment ſoit conſidérable; car le ſpectacle eſt rempli de bêtes. On m'a invité d'avance de venir à ce théâtre, entendre un beau concert de grenouilles, & qui eſt compoſé, dit-on, par le meilleur maître de la nation : mais comme j'ai appris qu'il n'y a preſque aucune de ces grenouilles qui n'ait quaſi cinq pieds de haut, je n'irai point; car des grenouilles de cette taille doivent plus étourdir que réjouir. Au reſte, les éléphants & les lions de l'Opéra doivent être des créatures très-raiſonnables; car elles ont chacune dans le ventre l'ame d'un homme. A cet Opéra chantant eſt joint un

autre Opéra danſant. Les Acteurs, à celui-ci, ne parlent point; ils s'expriment par des gambades. L'Olympe & l'enfer y danſent enſemble. Quand on n'a pas des démons, on y employe des furies; &, faute de celles-ci, on y fait danſer des Italiens. Preſque chaque ſcene du chant finit par une danſe, & chaque acte ſe termine par un ballet.

La nation des danſeurs eſt dévouée à une divinité qu'on nomme *La Cabriole:* divinité ingrate, qui, après bien des ſacrifices, des peines & des travaux, ne donne le plus ſouvent à ſes ſectateurs qu'une béquille pour récompenſe.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a maintenant en Europe cinq grandes Puiſſances diviſées d'intérêt. Quatre de celles-ci donnent des batailles par leurs Généraux, & font la guerre de leurs cabinets.

L-o-i-s va à la chaſſe, quand ſes troupes vont à l'armée. F-c-s entre dans ſon cabinet, quand ſes ſoldats entrent en campagne. G-r-e part pour Kenſington, quand ſes régiments partent pour Greenwich. E-l-ſ-b- donne des ordres qu'on lui apprête ſon traîneau pour Moſcow, quand ſes armées s'apprêtent pour l'Alſemagne. Il n'y a que Fréderic qui faſſe la guerre en perſonne.

Ce Monarque paſſe, dans l'eſprit de la plupart des Européens, pour un grand Prince, & cela parce qu'il a joué pluſieurs fois tout ſon bien ſur une carte, qu'il a cavé au plus fort, & qu'il a été ſouvent du *va-tout*. On le trouve d'autant plus prodigieux, qu'un jour de bataille il eſt entiérement à lui-même, & trouve aſſez de loiſir pour ſouffler une heure de ſuite dans un tuyau de bois que les Européens appellent flûte. Je ne te dirai rien de cette ſymphonie, qui eſt ſuivie de celle du gros canon : mais je crois, entre nous, qu'il entre beaucoup de vanité dans cette muſique, & que ce Prince joue ce jour-là de la flûte pour la poſtérité.

Quelques-uns prétendent cependant qu'il n'eſt pas ſi dupe qu'il le paroît. On

dit que la guerre préſente eſt le fruit des plus profondes méditations politiques : qu'avant que de prendre les armes, il avoit meſuré géométriquement la puiſſance de chacun de ſes ennemis, & calculé le degré de leurs forces, & celui de leurs reſſources. Il y a même mieux : on prétend qu'il avoit examiné l'état moral de l'Europe, & qu'il n'y avoit vu que des Rois ſans génie, ſans capacité, privés d'expérience, livrés à leurs plaiſirs, & plongés dans le luxe & la molleſſe : que ſur cette foibleſſe il avoit combiné ſes forces. Si cela eſt, Fréderic eſt un grand Roi. Mais ſi l'ambition ſeule de faire du bruit dans le monde s'en eſt mêlée, Fréderic eſt le plus imprudent de tous les Princes.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LA beauté des femmes en France ſe remonte tous les matins, comme une

pendule : on diroit que leurs charmes ſont à vis : c'eſt une fleur qui renaît & meurt dans un jour. La premiere occupation du ſexe ici, en ſe levant, eſt de réparer les déprédations du viſage de la veille. Cette reſtauration ſe fait devant un Conſeiller, qui indique les endroits le plus endommagés, & guide la main pour les radouber. Il faut bien des affaires le matin avant qu'une femme ait rétabli ſon viſage de la confuſion de la veille, & ait remis chaque charme à ſa place. Les premiers appareils de la beauté s'appliquent à huis clos ; car une femme ſeroit perdue, ſi on la ſurprenoit le matin avec le viſage avec lequel elle s'eſt levée.

Cette remonte des charmes ſe fait par les ablutions, les aſperſions, les immerſions, les frottements, les lavements : ces opérations ne ſont que de ſimples préparations de la beauté. Après celles-ci, on bannit la pâleur, & on ſe défait d'un teint livide & noir : enſuite on employe la pommade pour les levres ; la poudre pour les dents. A la fin paroiſſent les éponges, les broſſes, les écurettes : après quoi viennent les eaux de lavande, les eſſences, les parfums, &c.

Chacune de ces drogues & tous ces outils, ont une propriété qui leur eſt particuliere. Il s'agit, de ſe faire un teint, de blanchir la peau, de ſe donner de la couleur, d'effacer les laps du temps, de dérider le front, d'arranger les ſourcils, de donner de l'éclat aux yeux, de rendre la bouche vermeille, &c. En un mot, il eſt queſtion de démonter un viſage de fond en comble, pour le rendre auſſi neuf que s'il n'avoit jamais ſervi.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

LEs Génois ne parlent point; ils ſifflent. Il faut être au fait du langage des oiſeaux pour converſer avec eux.

Chaque peuple, chaque Ville d'Italie a ſon idiôme, & cet idiôme n'eſt entendu que de ſes habitants; mais de tous les peuples que les étrangers ne comprennent point, celui de Gênes eſt le plus incompréhenſible.

Les profeſſeurs des langues européennes prétendent que les Génois parleront beaucoup un jour, ayant fait d'avance une grande proviſion de mots; car depuis deux mille ans qu'ils s'expriment, ils mangent la moitié des paroles.

Tout eſt petit chez ce peuple. Gênes n'a rien de grand que ſes édifices. Au milieu de cette magnificence faſtueuſe des bâtiments, on voit de petits individus enſevelis dans leur néant. Un air ſombre & lugubre regne au milieu de cette ſplendeur de palais. Tous les habitants, hommes & femmes, ſont habillés de noir depuis la tête juſques aux pieds. Les plaiſans d'Italie diſent que les Génois portent le deuil de leur bonne foi.

Les Nobles de cette République ont un air ſi meſquin, le petit manteau de ſoie qu'ils portent ſur l'épaule eſt ſi court & ſi étroit, que quelques-uns en ont voulu conclure qu'il n'y avoit pas aſſez d'étoffe dans leur eſprit pour en faire de grands politiques ou d'habiles Magiſtrats.

LETTRE XXIX.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

IL faut voir la création de la nouvelle République chrétienne.

Au seizieme & au dix-septieme siecle, l'Europe étoit entiérement changée de face. Les peuples, qui avoient fait le plus de bruit dans cette partie de l'univers, s'étoient anéantis d'eux-mêmes. Il s'étoit fait une révolution générale sur le théâtre du monde chrétien. Les nations, qui étoient derriere la scene de l'Europe, avoient succédé à celles qui y avoient long-temps joué un premier rôle.

Il n'étoit plus question, depuis long-temps, des Normands. Les Saxons & les Danois étoient devenus de petits peuples. Ils n'avoient part aux grandes affaires de la République chrétienne, que par l'influence que les grandes nations vouloient lui donner, & ces puissantes nations étoient celles qui avoient

eu autrefois le moins de pouvoir.

La fortune de la Maiſon d'Autriche fut prodigieuſe : on ne vit jamais aucune Souveraineté ſur la terre engloutir tant de Royaumes : ni une petite Puiſſance, du centre du néant, s'élever en ſi peu de temps au plus haut faîte des grandeurs humaines : on peut dire que, ſi une ſuite de cauſes ſecondes n'avoit arrêté la fougue de ſon ambition, toute l'Europe aujourd'hui ſeroit Autrichienne.

La France, que les anciennes annales du monde avoient ſoupçonné devoir toujours reſter dans l'abaiſſement, s'éleva plus haut encore. Ses Rois étoient autrefois ſi petits, qu'on n'eût jamais ſoupçonné que ſa grandeur commençât par eux : c'eſt qu'ils avoient ſecoué le joug de la ſervitude dans laquelle les Maires du Palais les avoit retenus long-temps : ils n'eurent pas plutôt appris de leurs Miniſtres que la Couronne leur donnoit le droit d'avoir de la puiſſance, qu'ils voulurent s'en ſervir. Cependant l'ouvrage de la grandeur avançoit lentement. Il fallut pluſieurs ſiecles pour perſuader aux Monarques françois qu'ils pouvoient ce qu'ils vouloient.

François premier fut celui qui le premier forma le plan de tirer la Monarchie de l'état d'engourdiſſement où elle étoit ; mais il n'exécuta pas lui-même ſon projet, il ne fit que l'établir ; & c'étoit déja beaucoup pour la France, qu'il l'eût formé. C'eſt, je crois, à ce Prince qu'il faut attribuer cette élévation où cette Monarchie arriva depuis. Tout dépend des modeles : le plus difficile eſt d'imaginer un plan d'agrandiſſement : quand le ſyſtême eſt formé, l'exécution ne manque jamais de venir après.

Henri IV, qu'on appella le Grand, peut-être parce que François premier l'avoit été, ébaucha les mémoires qu'il trouva faits, & fit paroître cette Monarchie ſous un autre génie.

Louis XIII, qui eut des Miniſtres intrigants, agita la Puiſſance françoiſe, & Louis XIV la fixa. On prétend cependant que ce Prince lui fit beaucoup de mal ; je le crois auſſi ; mais les premiers fondements de ſa grandeur étoient jettés, & toutes les branches de l'adminiſtration étoient en mouvement. Il lui fut impoſſible de jetter à bas un ouvrage auquel ſes prédéceſſeurs & lui avoient

travaillé d'abord. S'il abaiſſa quelques endroits du trône, il en éleva d'autres. Ce Prince augmenta conſidérablement le domaine de la Couronne par ſes conquêtes ou par ſes uſurpations : de maniere que cette Puiſſance devint la premiere de l'Europe par ſon étendue & ſa population. La Maiſon d'Autriche ſeule balança ſon pouvoir, & ſouvent l'équilibre fut pour la France.

Pendant que cette Monarchie étoit en mouvement, celle d'Angleterre agiſſoit; & c'eſt parce que la France s'agrandiſſoit, que la Grande-Bretagne s'élevoit; car ces deux Etats voiſins furent toujours rivaux, & par conſéquent jaloux de leur puiſſance mutuelle.

L'hiſtoire de l'univers ne dit point qu'un peuple ſi peu conſidérable, ſans ſortir de l'enclos d'une petite iſle, ait pouſſé plus loin ſa fortune. J'en découvre la raiſon : c'eſt que tous les autres Etats ſe négligeoient, tandis que l'Angleterre étoit attentive ſur elle-même. Elle frappa des coups qui la diſtinguerent des autres peuples.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, qu'on regarde comme un imprudent, fit une choſe très-ſage; il chaſſa de l'Etat tous

ceux qui n'avoient d'autre profeſſion que celle de prier Dieu ; & par-là rendit la vigueur à la Monarchie que tant de bras inutiles rendoient percluſe de pluſieurs de ſes membres : cet événement eut des ſuites très-avantageuſes ; il fit rentrer dans l'état politique des biens qui, en étant ſéparés, gênoient ſa puiſſance.

Mais ce n'étoit que des eſſais de grandeur ; il manquoit la derniere main à l'ouvrage de ſa puiſſance. Un Tyran (*) parut, qui lui fraya la route pour ſe porter au degré d'élévation où elle monta depuis. L'imagination a de la peine à ſe former l'idée d'un ambitieux qui fait mourir ſon Roi, & qui en même-temps donne la vie à ſes concitoyens ; qui d'un bras renverſe la Monarchie, & de l'autre éleve la nation : d'un uſurpateur qui, en détruiſant l'Etat, crée une Puiſſance. Depuis cet événement, l'Angleterre devint le troiſieme Royaume de l'Europe.

La Ruſſie, qui, depuis la création de

(*) Il y a apparence qu'il veut parler de Cromwell.

l'univers, avoit toujours été inconnue à l'Europe, parut tout d'un coup pour influer dans la République générale. Un ſeul homme la tira du néant où elle croupiſſoit. Pierre (c'eſt le nom de cet homme) créa, pour ainſi dire, la Moſcovie : cette révolution la mit au rang de la quatrieme Puiſſance ; & s'il naiſſoit un ſecond Pierre, elle ſeroit la premiere.

L'Eſpagne, qui avoit été long-temps enſevelie dans un rocher, en ſortit, & s'établit dans ſon propre pays : elle en chaſſa ceux qui l'avoient forcée à s'enſevelir ſous les ruines du trône. Il y a des politiques en Europe, qui diſent qu'elle fit mal de ſe défaire de ſes ennemis ; qu'il falloit les garder, quand ce n'eût été que pour former un peuple : peut-être qu'ils ont raiſon ; car il vaut encore mieux regner ſur des étrangers, que ſur des terres incultes. A la découverte des nouveaux mondes, cette Monarchie devint très-riche ; & c'eſt à cauſe de cela, qu'aujourd'hui elle n'eſt gueres puiſſante : elle paſſe néanmoins maintenant pour la cinquieme force de la République du monde chrétien.

La Hollande, dont on n'avoit jamais entendu

entendu parler, ſe forma : elle ſortit de deſſous les eaux : quelques peuples fugitifs y établirent une petite République, qui meſura ſes forces avec celles des plus grands Rois. Ce fut à la crainte & au déſeſpoir qu'elle dut le jour. On peut dire qu'elle ſortit des mains de la vengeance. La tyrannie, à qui l'Europe a de grandes obligations, parce que les peuples, en voulant l'éviter, ont jetté les fondements des plus grands établiſſements, lui donna naiſſance. Comme c'étoit les Rois qui l'avoient perſécutée, elle ne voulut point des Rois : chaque citoyen eut part au Gouvernement ; ce qui fit que chacun s'y attacha, & regarda le continent comme ſa famille générale, & le Gouvernement comme le pere de chaque famille particuliere. Toutes manieres d'adorer Dieu y furent tolérées ; ce qui fit que les croyants des différentes ſectes ſe regarderent comme freres.

Cette poignée de réfugiés forma la troiſieme Puiſſance de l'Europe, quelquefois la ſeconde ; il y eut même de courts intervalles où elle fut la premiere.

L'Italie ſuivit la progreſſion de la nouvelle Puiſſance de l'Europe ; mais ce fut de loin : ſa ſuperſtition, qui fut toujours la même, lui ferma la porte à la grandeur politique. Veniſe & Gênes firent un peu de bruit dans quelques ſiecles ; mais après pluſieurs efforts, ces Républiques retomberent dans leur premier état de langueur : une Maiſon royale ſeule ſe diſtingua & ſe plaça au rang des premieres Puiſſances ; mais il eſt difficile de dire à quel degré de force elle s'eſt élevée ; cela dépend preſque toujours du temps & des circonſtances.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin ſur les Arts, à Pékin.*

De Paris.

En France, il y a bien des arts & des métiers : c'eſt le pays des manufactures : le Royaume eſt rempli d'étoffes & d'autres produits des provenants des fabriques. Tout le monde

s'attache ici à la forme ; perſonne ne penſe à la matiere. On ſe tourmente nuit & jour pour donner une nouvelle tournure aux productions. Toute cette peine ne vient pas du peuple, qui n'imagine jamais de lui-même d'être ſi induſtrieux : elle tire ſon origine de la Cour, qui eſt attaquée de la maladie de la main-d'œuvre.

On encourage tout ce qui peut contribuer à augmenter le luxe. L'attention principale porte ſur les arts d'oſtentation. On eſt ſi occupé du ſuperflu, qu'on n'a pas le temps de penſer au néceſſaire. On peut regarder ce Royaume comme un magaſin univerſel de main-d'œuvre. Il y a en France de quoi habiller dix générations ; mais il n'y a point de quoi en nourrir une. Les récompenſes & les honneurs ſont pour les artiſtes ; la peine & le travail pour les ménagers. Il y a tant d'ouvriers dans les Villes, qu'il eſt impoſſible que les laboureurs ne manquent dans les campagnes ; car toute la claſſe des manufacturiers eſt priſe ſur celle-ci. Ce ſont pourtant ce qu'on appelle ici des hommes d'Etat, qui excitent cette émulation au préjudice de celle qui de-

vroit avoir le pas ſur toutes les autres.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France a trop de Royaumes : Il faudroit que la Monarchie fût plus petite, ou que le Monarque fût plus grand. Ce Prince ne pouvant porter ſes regards juſqu'aux extrémités de ſon Empire, eſt obligé de créer à ſa place de petits Souverains, qu'on nomme Gouverneurs de Province. Ce ſont proprement les Pachas de la France. Ils ſont plus abſolus que le Grand Turc. Leur pouvoir eſt ſi grand, que cela va juſqu'à l'injuſtice. Ce n'eſt pas que leur autorité ne ſoit ſubordonnée à celle du Roi, (car ces Gouverneurs ne ſont que les Facteurs de la Couronne ;) & que les peuples n'ayent le droit de ſe plaindre au trône de leurs vexations : mais outre que leurs plain-

tes ſeroient inutiles, ceux qui s'adreſſeroient au Roi, ſeroient perdus ſans reſſource ; car le Gouverneur ne manqueroit pas de s'en venger cruellement.

Les peuples ſavent cela : auſſi ils aiment mieux ſouffrir que murmurer.

On diroit que le Roi de France n'a d'autres ſujets que les habitants de Paris, & que ceux qui réſident loin de ſa Cour, ſont des peuples étrangers, auxquels il ne prend aucune part.

On me montra derniérement un de ces Rois de Province, dont le Royaume eſt auprès des mers de Marſeille.

Il ordonne lui-même à ſes ſujets d'être vicieux. Si quelque jeune homme veut ſe livrer à la débauche la plus honteuſe, il trouve dans ſa propre maiſon les moyens de s'y proſtituer. Il les ſéduit & les ſuborne lui-même.

Il y a une loi en France contre les jeux de haſard : au-lieu de la maintenir en vigueur, il eſt le premier à l'enfreindre. Sa maiſon eſt un véritable brelan, où l'on joue depuis le matin juſqu'au ſoir.

La Ville où il fait ſa réſidence ordinaire, eſt déſolée. Tous les peres de fa-

mille ſont dans une affliction mortelle. Ils n'ont plus d'autorité ſur leurs enfants. Ils leur commandent l'économie, & le Gouverneur leur ordonne la diſſipation. Le vice a bien de la puiſſance, lorſqu'il eſt autoriſé par ceux qui devroient le défendre.

L'Empire Romain périt, parce que ceux à qui la République confioit le commandement des Provinces éloignées, en abuſoient : la France périra, parce que les Gouverneurs de Provinces abuſent du pouvoir que le Roi leur confie.

LETTRE XXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

IL y a ici un animal dont nous n'avons aucune idée en Aſie, & duquel l'Afrique & l'Amérique n'ont jamais entendu parler : on l'appelle, en langue du pays, un Sigisbée.

C'eſt un homme qui n'a point d'autre affaire que celle d'être continuelle-

ment aux trouſſes d'une femme qui n'eſt pas la ſienne. Il doit la galopper depuis le matin juſques au ſoir ; la prendre au ſortir du lit, & ne la quitter qu'au moment qu'elle va ſe coucher ; le tout avec la permiſſion du mari, & le privilege du public.

Il faudroit bien des affaires pour te faire comprendre ce que c'eſt qu'un Sigisbée ; je t'avoue que je ne le comprends pas moi-même : car je n'imagine point qu'il y ait une ſociété ſur la terre, dont les mœurs ſoyent aſſez corrompues pour que les femmes s'y proſtituent ouvertement, & pour que les maris s'y déſhonorent publiquement. Cependant je puis t'aſſurer que les Sigisbées ſubſiſtent à Gênes, que les femmes les reçoivent, & que les maris les ſouffrent. Le plus ſouvent ce ſont eux-mêmes qui nomment à cet emploi, & qui les préſentent à leurs femmes le lendemain de leurs nôces.

Je crus d'abord que ces Sigisbées étoient des eunuques ; mais la nombreuſe propagation des Dames Génoiſes prouve le contraire, à moins que cette ſorte d'eunuques n'ait le privilege d'engendrer ; j'ai même oui dire qu'une

des premieres conditions pour être Sigisbée, étoit d'être homme.

On dit pour excuſe que les maris à Gênes ont une telle confiance en leurs épouſes, qu'ils ne les ſoupçonnent pas capables d'infidélité; mais les mœurs des femmes ne dépendent pas de la maniere de penſer des hommes. Dans tous les continents du monde, ce ſexe eſt fragile; par-tout où il trouve des occaſions de ſéduction, il ſe laiſſe ſéduire.

J'avoue que ce ſeroit un cas bien particulier de la fragilité humaine, qu'une ſociété d'hommes & de femmes qui ſe trouveroient continuellement enſemble, & qui ayant à tous moments les moyens de ſe corrompre, ne ſe corromproient pas. La fréquentation entre les deux ſexes eſt un commerce d'intérêt; & de tous les intérêts, le plaiſir eſt le plus grand, & celui auquel on réſiſte le moins.

Cette licence, je crois, ne peut venir que du mépris qu'on a pour les femmes, & du dégoût attaché à l'état du mariage. Un mari n'entend plus parler de ſa femme; il n'eſt pas obligé de veiller ſur ſa conduite, de la ſuivre, de l'accompagner, de ſupporter ſes dégoûts, ſes ca-

prices & ſes fantaiſies ; le Sigisbée le diſpenſe de tout cela.

De pareilles mœurs ne peuvent s'introduire que chez un peuple déja très-corrompu.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LA Religion chrétienne eſt bonne ; car elle tend à rendre juſtes ceux qui la pratiquent. Son dogme établit un Dieu créateur du ciel & de la terre, qui récompenſera les hommes ſelon leur vertu, & les punira ſuivant leurs vices.

Ce que je trouve en elle de contradictoire, c'eſt que l'Etre ſuprême ait voulu ſe faire homme, pour rectifier une poignée de boue, qu'il avoit tirée du néant lui-même, & qu'il ſe ſoit allé camper dans la nature immonde d'une femme pour purifier le genre-humain ; qu'il ait conſenti à finir une éternité pour commencer une vie, & ait voulu

mourir ignominieuſement ſur un poteau au milieu des larrons : humiliations qui choquent les idées de grandeur que toutes les nations de l'univers ont de l'Etre ſuprême.

Mais ce n'eſt pas à de chétifs mortels comme nous à pénétrer les profonds abymes de l'éternel ; ſi Dieu l'a voulu, il eſt impoſſible que cela n'ait été.

Je ne puis cependant m'empêcher d'avoir du regret que la terre entiere ne ſoit pas entrée dans ſon plan de réſurrection. Il eſt vrai que les Chrétiens diſent que leur Meſſie envoya des Ambaſſadeurs chez toutes les nations du monde, pour leur apprendre qu'il mouroit pour elles : mais ceci me paroît un peu fort ; car les portes de l'univers n'étoient pas encore ouvertes.

Quant à nous, qui, dans tous les âges, avons tenu un regiſtre des grands événements du ciel & de la terre, nous ne trouvons pas dans nos archives que ces Ambaſſadeurs du Chriſt ſoient jamais arrivés à la Chine. Il y a toute apparence qu'ils moururent en chemin, s'il eſt vrai qu'il nous ayent jamais été envoyés.

Je paſſerois néanmoins aux ſectateurs de la nouvelle loi du Meſſie tous ces points myſtiques de leur religion; mais celui ſur lequel je ne ſaurois m'accorder avec eux, c'eſt l'opinion dans laquelle ils ſont, que tout le bien que les autres peuples de la terre font, eſt à pure perte pour le ciel. Ils prétendent que, parce que les Chinois, les Indiens & les Japonois ne croyent pas que le Chriſt eſt mort une fois, ils mourront pour toujours (*)

LETTRE XXXIV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

En France, le génie ſe vend. On voit ici des marchands qui ont des boutiques remplies d'eſprit, qu'ils diſtribuent en petites meſures faites en forme de livres. Ils le détaillent au pu-

(*) Il eſt à préſumer que l'Eſpion Chinois prend ici l'enfer pour une mort éternelle.

blic, & tâchent d'en tirer le meilleur parti qu'ils peuvent. Ces marchands s'appellent Libraires. Il y a cette différence entre les marchands d'étoffes & ceux d'eſprit, que ceux-là s'entendent aux marchandiſes qu'ils vendent, au-lieu que ceux-ci ne connoiſſent point celle qu'ils débitent.

Les Libraires ſont ſi déſintéreſſés dans la diſtribution du génie, qu'ils n'en gardent point pour eux : auſſi ſont-ils les hommes les plus ignorants de la République. Leur plus profond ſavoir ſe réduit à entaſſer dans leur mémoire beaucoup de frontiſpices de livres; celui qui y en range davantage, paſſe pour le plus habile.

Il y a bien une autre perfection dans leur art; mais elle eſt trop difficile à acquérir; ce qui fait que la plupart y renoncent : c'eſt celle de ſavoir les noms des auteurs dont ils ont les ouvrages, & d'avoir une connoiſſance exacte de l'anniverſaire des éditions des livres qui ont péri en naiſſant, & de ceux qui ſont reſſuſcités pluſieurs fois après leur mort.

Le ſublime de leur profeſſion eſt les catalogues, ou l'inventaire général des

marchandiſes d'eſprit qu'ils ont à débiter; de maniere que les acheteurs puiſſent voir d'un coup d'œil le genre de génie dont ils veulent ſe pourvoir, & la dépenſe qu'il faut faire pour l'acquérir.

Quoiqu'ils ſoient de leur naturel avides & inſatiables pour le gain, ils ſont par fois très-raiſonnables. Il y en a de ſi accommodants, qu'ils vous vendent pour deux ſols d'aſtronomie dans un petit livre qu'on appelle Almanach; ouvrage très-commode; car on a la pluye & le beau temps dans ſa poche.

Les marchands d'eſprit qui tiennent la meilleure, marchandiſe ne ſont pas les plus riches : au contraire, ceux-ci finiſſent toujours par l'indigence. Pour proſpérer dans le commerce du génie, il faut donner dans la contrebande de l'eſprit, le verbiage & le galimatias; vendre des livres rouges, bleus, verds, des romans, des aventures, des mémoires ou des lettres.

Il y a une ſeconde route, que ceux qui veulent faire une brillante fortune ne manquent jamais de prendre; je veux dire, le débit des livres obſcenes, qui gâtent l'eſprit & corrompent les mœurs; comme ſont *le Portier*,

Thereſe, *la Pucelle*, & autres ouvrages impies, ſacrileges & ſcélérats, qui ont fondé de grandes maiſons dans la Librairie.

Mais il y a un chemin plus court encore, qui eſt celui des livres d'athéiſme. Un Libraire, qui vend des livres qui prouvent qu'il n'y a point de Dieu, prouve par-là qu'il n'eſt pas athée lui-même, & qu'il croit à une divinité qui eſt l'argent.

Ces Libraires ſont dans une guerre continuelle avec les Auteurs, qu'ils mépriſent ſouverainement, diſant, pour leur raiſon, qu'ils ſont des ignorants. Quelle ingratitude ! ce ſont préciſément les Auteurs ignorants qui les font vivre : s'il n'y avoit que des écrivains ſavants, ils mourroient de faim.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LEs Chrétiens ne croyent qu'à un Dieu; mais ils adorent une infinité d'idoles. Ceux de cette ſecte ne bâtiſſent point des autels à des ſinges ou à des crocodiles; mais ils en élevent à des images & à des ſtatues.

Il y a ici des idoles qui ſont dans une plus grande vénération que le Chriſt lui-même. On les nomme Saints: ces ſaints ſont formées d'oſſements des corps morts, dont les ames, dit-on, ſont actuellement dans le Ciel; ils ſont dans des châſſes d'or, d'argent, de marbre, ou de porphire, qu'on place dans des niches ſuperbes, élevées ſur des autels magnifiques. Là, on les encenſe le jour, & on brûle des cierges pendant la nuit.

Il faut que ces pourritures, pour l'honneur de la châſſe, ayent fait des miracles; c'eſt-à-dire, quelles ayent changé

le cours de la nature. On écrit ces miracles dans un regiſtre, qu'on appelle le livre des menſonges.

Ces ſaints cadavres n'ont que la peau & les os, & eux, qui font tous les jours des prodiges, n'ont jamais pu faire celui de ſe conſerver deux onces de chair ſur leurs corps. La plupart ſont mutilés ; à l'un, il manque un bras, à l'autre une jambe ; on en trouve rarement qui ſoient tout d'une piece. Des uns, on n'a que la tête ; des autres que le corps ; de celui-ci on conſerve une main, de celui-là un doigt. Mais la vénération eſt toujours la même ; car en fait de Saints, la partie eſt toujours réputée pour le tout.

On m'a cité un Couvent de Bonzes, dans une Ville de ce Royaume, qui n'a que l'ongle d'un doigt du pied d'un Saint ; mais qui eſt dans une ſi grande vénération, qu'un grand nombre de Chrétiens quitte le pays où il y a des Saints de ſix pieds de haut, pour aller adorer cet ongle.

LETTRE XXXVI.

Au même, à Pékin.

De Paris.

Dieu ne fait pas les Saints ; c'eſt le Pape.

L'apothéoſe ou canoniſation, comme on l'appelle ici, ſe vend : on achete une place dans le ciel, comme une charge ſur la terre. Il en coûte une grande ſomme pour ſe faire inſcrire dans le livre de la canoniſation ; auſſi n'y a-t-il que des ſaints très-ambitieux qui en faſſent la dépenſe. Si on n'a pas la ſomme, on reſte cadavre, de Saint que l'on auroit été. Pluſieurs, faute de moyens pour acheter le brevet du ciel, perdent leur droit de niche.

Il y a des ſaints qui ne le ſont qu'à moitié ; on appelle ceux-ci des bienheureux. Comme ils n'ont donné que la demi-ſomme, ils n'ont la permiſſion que de faire des demi-miracles : & s'ils s'aviſoient de reſſuſciter des morts, ils ſeroient réprimés, comme ſe mêlant d'une

choſe qui ne leur appartient pas. Cette police de miracles eſt néceſſaire; ſans elle, les demi-Saints s'arrogeroient tous les honneurs du ciel, & ſupplanteroient par-là ceux qui ont financé toute leur place.

Le métier de Saint eſt celui d'interceſſeur auprès de Dieu; ce ſont des Avocats plaidants dans le Ciel.

Outre ces idoles qui ont habité autrefois un corps, il y en a qui n'ont jamais eu d'ame. Celles-ci ſont de bois, de pierre ou de marbre, d'or ou d'argent, ſelon les richeſſes & la dévotion du lieu où elles ont été fabriquées. Elles ne ſont pas toutes redevables de leur naiſſance au ciſeau; il y en a qui la doivent au pinceau. Cette différence n'en met point dans l'adoration. Souvent un morceau de toile peinte eſt plus vénéré ici qu'une piece de marbre ſculptée. De te dire comment on a pu appliquer à celles-ci des caracteres céleſtes, & faire des divinités d'un chiffon, ou d'un tronc d'arbre, c'eſt un myſtere que les Mandarins de la Religion du Chriſt ſavent ſeuls.

On éleve des autels aux idoles copies, comme aux idoles originales, & on leur dédie également des temples. Elles n'ont

pas toutes une pagode ; mais elles ſont toutes dans des pagodes, où elles ont leurs niches, & ſont en vénération dans la proportion de leurs miracles ; car ces troncs d'arbres & ces morceaux de toile s'en mêlent auſſi. Il y a telle image qui défie le corps du Saint le plus miraculeux.

Ces idoles ſont très-bien logées, & encore mieux illuminées. Elles y verroient bien plus clair, ſi le dernier Roi ne leur avoit fait enlever un grand nombre de lampes qui brûloient devant leurs autels pendant le jour, diſant pour raiſon, qu'elles pouvoient ſe contenter, comme lui, de la lumiere du ſoleil.

LETTRE XXXVII.

Au même, à Pékin.

De Paris.

LE nombre de ces idoles s'accroît tous les jours. Je ne vois rien de comparable à la propagation de l'idole de la Vierge. Il eſt à préſumer, que lorſ-

que le Chriſt vint au monde, il n'y en avoit qu'une ; aujourd'hui on en compte pluſieurs millions. Les Chrétiens en vénerent onze mille à la fois. Il y en a aujourd'hui de toutes les nations & de tous les climats ; on en voit de brunes, de blondes & de noires.

Ces idoles ont toutes ſortes de vertus, & operent toutes ſortes de miracles. On pourroit préſumer qu'il y a dans le Ciel une faculté de médecine, où les Saints paſſent maîtres-ez-arts ; car les Chrétiens s'adreſſent à eux pour toutes les maladies. Les uns viennent leur demander la guériſon de la goutte ; les autres de la fievre ; ceux-là de la gravelle ; ceux-ci de la rétention d'urine. Chacune a ſon département, & s'attache à une branche particuliere de la médecine. Les Médecins, à qui elles enlevent tous les jours des pratiques, ont voulu ſouvent leur interdire cet art, comme à des charlatans, qui cherchoient à tromper le public, & ont prétendu les obliger à prendre le bonnet de Docteur. Il eſt probable auſſi qu'elles ont une grande connoiſſance de la navigation ; on diroit du moins

que la plupart ont été pilotes ; car un grand nombre de marins vient les conſulter ſur leurs voyages.

Il n'eſt pas douteux qu'elles doivent être en liaiſon avec les voleurs ; car non-ſeulement on vient les prier de prévenir les vols, mais même de faire retrouver les choſes volées.

Tous ces Saints n'ont pas les mêmes uniformes ; chacun d'eux paroît ſous une figure différente. Il y en a qui ſont tout nuds ; d'autres qui ne ſont que moitié habillés ; ceux-là ſont en robe de chambre ; ceux-ci en bonnet de nuit. Les uns portent des croix & des palmes, les autres des épées & des ſabres ; quelques-uns ſont armés de grilles, quelques autres de couteaux ; les uns ſont en caſques, les autres en plumets ; certains ont de longues barbes, il y a qui n'ont pas un poil au menton ; ceux-là ſont croſſés, ceux-ci ſont mitrés ; on en voit à pied, on en remarque à cheval ; les uns ſont petits comme des nains, les autres grands comme des géants, &c.

Ces idoles ſont placées dans les pagodes par rang d'ancienneté. L'idole Pierre a le pas ſur l'idole Jean ; & ainſi

des autres. Il y en a douze principales qui ont obtenu chacune un brévet de retenue pour leurs places, & qui jouiſſent de leurs autels à titre d'ancienneté.

Quoique, en général, la nation des idoles ſoit riche, elles ne le ſont pas toutes également; cela dépend du dégré de vénération qu'on a pour elles: car ces Divinités ſe reſſentent, comme les mortels, des caprices de la fortune. Il y en a dont l'autel reſſemble à des boutiques de joailliers; & d'autres où on ne voit que de vieilles béquilles avec quelques mauvaiſes treſſes de cheveux.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

A La ſuite des idoles repréſentatives, viennent les idoles reliques. Ce ſont des boîtes ou châſſes, qui contiennent de vieux haillons, qui ont ſervi autrefois à habiller les bienheu-

reux. Il y a tel Saint qui a laiſſé aſſez de dépouilles ſur la terre pour fournir à la fabrique de deux ou trois cents reliques. On trouve ici des Chrétiens, qui ont plus de foi à ces lambeaux, qu'à tous les myſteres de leur religion.

Les inſtruments, qui ſervirent aux ſouffrances de ce qu'on appelle ici, en langue chrétienne, le Rédempteur, ſont ſur-tout une ſource inépuiſable de reliques. Si on doit juger par la quantité de celles qui contiennent aujourd'hui des épines dont on forma ſa couronne, il falloit que ſa tête fût d'une groſſeur prodigieuſe. On dit qu'il fut attaché ſur une croix, où on lui cloua les mains avec de gros clous. En ce cas-là, Dieu fait homme avoit plus de mains que de bras; car il ſe trouve aujourd'hui plus de cent de ces clous. J'ai calculé que ſa croix devoit être plus grande que les mâts du plus gros vaiſſeau; car les débris qui en reſtent chez les Chrétiens, ſont immenſes. Elle étoit certainement du bois dont on fait les reliques; car elle a ſervi à la conſtruction de plus de dix mille.

Quoique tout périſſe dans la nature, ce bois ne périt point; depuis dix-huit

cents ans, il eſt toujours tout neuf. Il eſt vrai que, pour éviter qu'il ne pourriſſe, on a ſoin de le changer de temps en temps; & c'eſt par ce miracle qu'il ſe conſerve toujours incorruptible.

L'éponge (autre attribut de ce myſtere) s'eſt extrêmement gonflée depuis; elle s'eſt diviſée en tant de particules, que leur nombre n'entreroit pas dans une chambre ordinaire.

Les trois dez (qui étoient également un des ſes attributs) ſe ſont auſſi multipliés: ils ſont ſi fort augmentés en nombre, qu'on diroit que la plupart des Chrétiens croyent que ce myſtere n'eſt qu'un jeu.

Au-lieu d'une lanterne, qui étoit auſſi un des uſtenciles de cette ſouffrance, il s'en eſt trouvé pluſieurs : mais les ennemis de cette religion prétendent que les Chrétiens n'y voyent pas plus clair pour cela : au contraire, ils diſent que tant de lanternes leur offuſquent la vue.

Si on en doit croire les Chrétiens, il faut que le Chriſt ait beaucoup ſué après ſa mort; car il ne ſe trouve chez eux pas moins de ſix ſaints Suaires, &c.

Je

Je finis toutes ces miſeres de la foibleſſe de l'eſprit européen. Quand des nations ſont auſſi ſuperſtitieuſes, il ne faut pas chercher ailleurs la cauſe de ſes extravagances.

LETTRE XXXIX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

EN Europe, la vanité entre par-tout. Les aliments forment une oſtentation, & la pourriture elle-même ſe convertit en luxe. La table entre dans l'emphaſe de ces peuples vains & faſtidieux. Les François mangent par vanité, & digerent par oſtentation.

Le luxe de table eſt diviſé ici en pluſieurs ſervices; & l'on fait quatre repas pour un ſeul. J'allai dîner, il y a environ un mois, chez un Seigneur de Paris, qui ne paſſe pas pour un des plus magnifiques. Cependant on nous y ſervit d'abord le dîner du potage, du bouilli & des hors-d'œuvres. Après qu'on ſe fut bien rempli l'eſtomac de

tout cela, on en ôta les reſtes; & on apporta le dîner des entrées & des ragoûts. A ce ſecond, ſuccéda un troiſieme, compoſé de viandes rôties, où étoit toute ſorte de gibier. La compagnie étoit prête à crever à force d'avoir mangé, lorqu'on ſervit le quatrieme dîner formé d'entremêts & de fruits.

Si je devois faire l'analyſe des ſervices de la table des François, je dirois que le prémier eſt pour ſe donner le néceſſaire; le ſecond pour jouir de ſuperflu; le troiſieme afin de paſſer pour ſplendide, & le quatrieme pour être vain.

A Paris, un homme, qui n'a qu'un eſtomac, eſt obligé de faire bien des digeſtions : il digere pour le gras, il digere pour le maigre; ſon eſtomac travaille pour le froid, il travaille pour le chaud; il s'agite pour le crud, il s'agite pour le cuit; il fatigue pour l'huile, il ſe démene pour le vinaigre, & ſe tourmente pour la ſalade & les crêmes; car on engloutit de tout cela dans le même repas.

Autrefois les François joignoient à cette ſomptuoſité des viandes, celle de s'enivrer : mais ils ont renvoyé cette

magnificence aux Allemands ; & l'on ne boit plus à Paris que par oſtentation.

Il eſt difficile de pouvoir pouſſer plus loin la vanité de la table. Je fus invité à ſouper, il y a quelques jours, chez un financier de cette Ville, à qui ſes grandes richeſſes ont donné un raffinement de goût & de délicateſſe, qui va juſques à l'extravagance.

Après que la compagnie eut fait les trois repas ordonnés par les premiers ſervices, le maître nous pria de nous lever de table. On nous fit paſſer dans un nouvel appartement, où le quatrieme ſervice étoit préparé. C'étoit un bois artiſtement rangé ſur une table couverte de grands arbres, d'où pendoient des fruits de toutes les ſaiſons. Un concert de roſſignols ſortoit du milieu de cette forêt, pour divertir l'aſſemblée.

Ce même financier a imaginé des deſſerts en feux d'artifice, qu'il a exécutés dans ſes ſoupers avec beaucoup d'applaudiſſement.

On croit que ce luxe n'en demeurera pas là, & qu'il deviendra plus ſplendide. On parle déja d'un Seigneur

magnifique en repas, qui veut donner, en fruits, un acte de la Comédie italienne. Arlequin & Scapin y exécuteront des scenes pantomimes. Il en est encore un plus élégant, qui se propose de mettre en dessert tout l'Opéra françois. Je crois que ce spectacle réussiroit beaucoup mieux en glaces; car il est très-froid par lui-même. Lorsque dans un Gouvernement il n'y a point de loix somptuaires, ou doit s'attendre à toutes ces folies nationales.

LETTRE XL.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

LEs arts mécaniques sont assez connus dans cette République; mais on n'y a presque aucune idée des libéraux.

Il y a cependant une Académie à Gênes; mais elle n'est fréquentée que par ceux qui ont assez peu de génie pour consentir à ne vouloir être que savants. La seule science qui soit ici à

la mode, eſt celle d'augmenter ſa fortune ; & les Génois ont fait de ſi grands progrès dans cette partie de l'entendement humain, qu'aucune autre nation de l'Europe ne peut ſe flatter de les ſurpaſſer.

Il eſt défendu de poſſéder ici aucun autre ſavoir. Les Bonzes ou Moines ſont à la tête de l'ignorance nationale, & ils empêchent bien que la nation n'acquiere de l'intelligence. Tout ſeroit perdu, ſi, avec l'eſprit actif & remuant des Génois, ils pouvoient encore parvenir à avoir des lumieres.

La République ſe prête parfaitement aux vues du Clergé. Elle connoît le danger où elle s'expoſeroit, ſi le ſavoir perçoit une fois dans l'Etat.

Les citoyens n'ont la liberté de faire imprimer leurs idées qu'avec la permiſſion du Sénat, & le Sénat n'accorde cette permiſſion qu'à ceux à qui il permet de n'avoir point de génie. C'eſt ainſi que la plupart des Gouvernements européens ſe ſoutiennent. La tyrannie retient l'eſprit dans les ténebres, pour l'empêcher de ſecouer le joug du deſpotiſme.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL y a ici ſoixante hommes d'argent qui habitent des palais d'or : ils ſont faits de finances, & on les nomme les *Fermiers généraux.*

Ce ſont des gens qui louent du Roi la permiſſion de tyranniſer ſes ſujets ; ils en ont le bail, & lui payent pour cela cent millions tous les ans : c'eſt un prix fait.

Tu peux bien t'imaginer que des hom- qui ont carte-blanche du Prince, ne ménagent point les peuples : auſſi il faut voir comme ils ſont menés. Les Negres d'Afrique ne ſont pas traités d'une maniere plus inhumaine. Je ne t'en dirai pas davantage ; ils ont la permiſſion d'envoyer les ſujets du Roi aux galeres, quelquefois même de les faire mourir. Le Monarque leur fournit toutes les pieces néceſſaires en arrêts ; il leur cede

auſſi, pour leur argent, une partie de ſon autorité. Tout eſt en regle : le Roi eſt payé, & le peuple eſt foulé.

On mépriſoit autrefois ces gens-là comme de la boue ; mais on a pris le parti à la fin de les voir ; les grands du Royaume les viſitent & mangent avec eux : & il faut bien que cela ſoit ainſi ; autrement il ſe formeroit de trop grands vuides dans l'Etat. L'argent ſeroit d'un côté, la nobleſſe de l'autre, & l'indigence publique au milieu.

De tous les preſtiges des hommes d'argent, le plus grand, ſelon moi, eſt d'avoir ſu perſuader au Gouvernement qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer d'eux. Ils diſent pour leur raiſon qu'ils forment aujourd'hui dans l'état un corps de finances, dans lequel la Couronne trouve tout d'un coup des reſſources au beſoin : cela veut dire qu'ils ſont toujours prêts d'avancer au Roi telle charge exorbitante qu'il voudra impoſer ſur ſes peuples, pour leur en faire payer enſuite le capital avec les intérêts. Ce n'eſt que dans les Etats, où perſonne ne veille ſur le bien public, que de pareilles maximes peuvent s'établir.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

L'Eſclave favorite eſt ſi accablée, que je ne ſais comment elle ne ſuccombe pas ſous le poids de ſes travaux. Il m'eſt impoſſible de te donner une juſte idée de ſa vie, tant elle eſt chargée. Elle a plus d'affaires, elle ſeule, que tous les Miniſtres du Royaume enſemble ; car chaque Secretaire d'Etat n'a ici qu'un département, au-lieu qu'elle les a tous.

L'Egliſe, la guerre, les finances & la marine ſont de ſon reſſort ; elle préſide aux quatre bureaux. Outre les affaires d'Etat, elle a encore la nomination générale des charges & des emplois. Un Cardinal françois meurt-il ? il faut qu'elle ſonge auſſi-tôt à donner ce chapeau. Un Général mécontent ſe retire-t-il ? il faut le remplacer. Le poſte de Contrôleur général eſt-il vacant ? il faut

qu'elle y nomme. La marine n'a point de Miniſtre, elle en doit faire un.

Après ces premieres nominations, viennent les ſecondes. Si un Evêque eſt malade dans ſon Dioceſe, elle le fait Archevêque pour le faire changer d'air. Si un Brigadier veut avancer, & qu'il ait des amis qui parlent pour lui, elle lui donne le commandement général. Si un riche particulier veut entrer dans les fermes, elle a ſoin, en payant, de le pourvoir d'un *Bon.*

A la ſuite de ces ſecondes nominations, viennent les troiſiemes. Il faut qu'elle nomme aux Abbayes royales, aux grands Prieurés ; qu'elle donne des régiments, accorde des compagnies, faſſe des Directeurs des fermes, ſe mêle des vivres, & place tous les commis du Royaume.

Ce n'eſt pas tout : des couriers arrivent des Cours étrangeres ; elle doit courir chez le Roi, pour voir ce que contiennent les depêches, & minuter de vive voix les réponſes. Pendant ce temps-là, des Ambaſſadeurs arrivent ; il faut ſavoir ce qui les amene ; d'autres partent, il faut les congédier.

Cela n'eſt pas plutôt fini, qu'il faut

travailler aux promotions des Officiers généraux, donner des Gouvernements, régler les penſions, faire des Chevaliers de Saint Louis, nommer aux ambaſſades, changer des ſecretaires en envoyés, expédier des lettres de créance, donner de nouveaux ordres, déplacer des Miniſtres, exiler des gens en place, s'attacher de nouvelles créatures.

Ce n'eſt-là néanmoins que le grand cabinet; le petit n'occupe pas moins. Il faut ſavoir ce que le public penſe de l'adminiſtration préſente; autre travail. Il eſt queſtion, dans celui-ci, de donner des audiences particulieres, de recevoir des avis ſecrets, de lire des lettres des penſionnaires qui ſont payés pour donner des informations, de faire monter des gens par l'eſcalier dérobé, d'être inſtruite de tous les mécontents qui ſont dans l'Etat, de ſavoir quels ſont les grands qui s'alienent de la Couronne, de ſe mettre au fait de leurs projets, de démêler leurs intrigues, de prendre là-deſſus ſes meſures, de ſatisfaire les mécontents, de fermer la bouche aux uns par des récompenſes, de ramener les autres par des emplois

brillants, de bannir du Royaume les plus difficiles, de faire mettre à la Baſtille les plus dangereux, &c. &c. &c.

Voilà pour l'adminiſtration publique; mais elle a encore une adminiſtration domeſtique. Il faut s'enrichir, élever une grande fortune, accumuler des ſommes immenſes, avoir un tréſor, l'augmenter, prendre de toutes mains, faire argent de tout, amaſſer des millions, les faire valoir, les combiner, les diriger, les multiplier, les placer, & les mettre en ſûreté.

Mais tout ce travail n'eſt rien en comparaiſon d'un autre; je veux parler de la peine qu'elle prend pour entretenir l'enchantement du Monarque; & ce manege eſt le plus fatigant de tous. Elle doit prévenir tout ce qui pourroit porter le Prince à former un nouveau goût. Il faut le tenir éloigné des affaires, l'engager dans les plaiſirs, lui permettre quelquefois de voir d'autres femmes, pourvu qu'elles ſoient muettes, lui donner du dégoût pour la grande compagnie, l'accoutumer au tête-à-tête, le diſtraire, l'amuſer, le tenir gai & enjoué, bannir les remords loin de lui,

prévenir ſes réflexions, prendre garde que le diable ne l'effraye, empêcher qu'il ne ſe livre trop aux Bonzes noirs, le tenir toujours en haleine par de petites hiſtoriettes amuſantes, folâtrer, badiner, rire, chanter, jouer la comédie, percer les nuits, le renvoyer tous les ſoirs ſatisfait, & le reprendre le lendemain exprès pour le rendre content, &c. &c. &c.

Crois-tu que ce ſoit acquérir la faveur d'un Prince à peu de fraix? Pour moi, ſi j'étois femme, je ne voudrois pas faire tout ce travail-là, pour avoir l'empire ſur tous les Rois de l'univers; & ſi j'étois Roi, je ne voudrois pas laiſſer prendre cet empire ſur moi, pour jouir de toutes les plus belles femmes du monde.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé ailleurs de la toilette du ſexe ; mais je ne t'ai rien dit de ſes avantages.

Quoique les femmes ſe montrent ici à découvert, il y a pourtant une choſe qu'elles cachent ſoigneuſement, qui eſt leur viſage. Elles ſe couvrent avec un maſtic blanc extrêmement délié, ſur lequel on paſſe une couleur rouge, & qu'on applique ſur les traits avec un pinceau.

Ces maſques ſont faits avec tant d'art, qu'on les prendroit pour des viſages : les étrangers s'y méprennent tous les jours ; je t'avouerai ingénuement que j'y fus trompé. Si le premier ſoir que je me rendis au ſpectacle, on ne m'eût averti que toutes celles qui étoient dans les loges, étoient des maſque, je les euſſe priſes pour des femmes. Il eſt vrai que

lorſqu'on y fait un peu d'attention, on revient de ſa mépriſe ; car la nature n'eſt pas de cette couleur-là.

Cette maſcarade n'eſt pas ſeulement pour les ſalles de ſpectacles, elle a lieu dans les promenades & les viſites ordinaires. Elles portent ce maſque juſques dans les pagodes ; car les femmes européennes ſont ſi fort aujourd'hui ſur l'incognito, qu'elles ne voudroient pas ſe montrer à viſage découvert, même à Dieu le Pere. On prétend que les femmes qui compoſent la Cour de France, gardent cet incognito depuis près d'un ſiecle.

Un Chinois, qui ſe marie, n'a point vu ſa femme avant ſes nôces. Ici on va plus loin ; on ne la voit point après ſes nôces. Il y a tel mari à Paris, qui a couché dix ans avec ſa femme, ſans l'avoir vue une ſeule fois. Les femmes accordent à leurs époux toutes ſortes de poſſeſſions, excepté celle de jouir de leurs viſages. Peut-être que ce n'eſt pas ſi mal imaginé pour conſerver l'union dans le mariage ; il faut ſi peu de choſe ici pour troubler la paix domeſtique, que le défaut d'une couche de blanc & de rouge ſuffiroit ſou-

vent pour cela. L'incognito prévient le divorce entre le mari & la femme ; peut-être que ſi on ſe voyoit, on ſe ſépareroit. Il n'y a rien de plus aiſé à Paris que d'avoir de la beauté ; il ſuffit d'avoir une tête pour ſe donner un joli viſage. Chaque femme conſerve le ſien dans un petit pot : l'âge ne le détruit pas, parce que le pot ſe renouvelle toujours. La beauté des femmes ici n'eſt pas du crû du pays. Le teint de lys vient d'Eſpagne, & celui de roſe, d'Italie. Un impôt ſur le blanc & le rouge détruiroit ſon empire.

Quoique ce ſoit fort commode à une femme de ſe donner le matin le viſage qu'elle veut, pour jouer enſuite le reſte de la journée le rôle qui lui plaît, je ne ſais ſi le ſexe en général a gagné à ce marché. Depuis le fard, (c'eſt le nom que les Européens donnent à ce maſque) il n'y a plus de rivalité pour un empire, qui fut toujours l'objet de l'ambition des femmes. Comme le blanc & le rouge ſont par-tout les mêmes, tous les viſages ſont uniformes : il n'y a plus de préférence, parce qu'il n'y a plus de diſtinction. Les variations manquent à la ſcene de la beauté. Le viſa-

ge, ce théâtre de l'ame, n'a qu'une décoration : les paſſions y ſont muettes; la ſurpriſe, l'étonnement, les émotions ſubites ne s'y manifeſtent plus.

Le fard donne aux hommes un grand avantage ſur les femmes; car ils peuvent dire en leur préſence tant d'impertinences qu'ils veulent, ſans qu'elles en pâliſſent, ou puiſſent en témoigner le moindre reſſentiment par l'altération de leurs traits; car les fibres à travers deſquelles cette émotion paſſe, ſont entiérement couverte, &ne peuvent point jouer extérieurement. On a beau perfectionner l'art, il ſera toujours l'eſclave de la nature.

Les moraliſtes chrétiens ſe déchaînent continuellement contre ce déguiſement : s'ils réuſſiſſoient à le proſcrire, je ne ſais ſi l'enchantement où l'on eſt pour ce ſexe, ne ſeroit pas plus grand. Les femmes en Europe ont déja trop d'avantage ſur les hommes; que ſeroit-ce ſi elles ſe montroient à eux avec celui que leur beauté naturelle leur donne!

LETTRE XLIV.

Suite des grandes époques de l'Europe & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

LA maxime de Rome fut toujours de terminer tout par la voye de la négociation. Elle trouva par-là un grand avantage; car on avoit ordinairement de grands égards pour elle : au-lieu que, ſi elle eût combattu, le ſort des armes auroit décidé les querelles.

Il y eut bien quelques grands Papes guerriers; mais ce ne fut pas ceux-là qui augmenterent le plus le pouvoir de Rome.

Quand elle eut pris l'aſcendant, & que tous les pouvoirs furent formés, elle établit ce que les Européens appellent le fiſc; c'eſt-à-dire, un nouveau genre d'uſurpation, pour engloutir les Etats. Elle prétendit, après cet établiſſement, d'impétrer des Royaumes.

Comme ſon ambition embraſſoit l'univers, & qu'elle ne bornoit pas ſon

pouvoir à Rome, elle envoya ſouvent des Commiſſaires au loin pour juger les différends qui s'élevoient entre les Souverains ; & ſous le prétexte de régler les affaires de la Chrétienté, elle dirigeoit celles du monde politique & civil.

Quoique ſon ſyſtême ſemblât être celui de la paix, elle n'y étoit pas ſi inviolablement attachée, qu'elle n'y dérogeât quelquefois : cela dépendoit des circonſtances. Si la guerre lui étoit avantageuſe, & qu'il n'y eût que ce moyen pour diſtraire les Princes, alors elle laiſſoit agir les cauſes ſecondes. Souvent elle ſemoit la zizanie entre les Têtes couronnées : car comme elle rapportoit tout à ſes vues d'intérêt, & qu'elle ſacrifioit tout à ſa grandeur, elle s'embarraſſoit fort peu de la deſtruction du genre-humain.

Quelquefois même elle fit la guerre. La Chrétienté lui vit faire une deſcente dans une Iſle qu'elle vouloit envahir. Dieu lui-même leva l'étendard de cette révolte : l'image du Chriſt qui, ſelon le dogme de cette ſecte, étoit venu au monde pour épargner le ſang humain, fût employée par les Papes à en faire couler.

Sans avoir preſque de numéraire, elle eut preſque dans tous les temps une grande finance.

On compte cinq moyens par leſquels Rome attira pluſieurs fois à elle toutes les richeſſes du monde chrétien. 1°. Les aumônes des fideles; 2°. les tributs que lui payerent les nations; 3°. la dévotion des peuples; 4°. la vente des indulgences & des reliques; 5°. le rachat des péchés & la vente des diſpenſes.

A la mort d'un de ſes Mandarins, on trouva un tréſor ſi immenſe, que les richeſſes de pluſieurs Puiſſances temporelles, unies enſemble, ne pourroient point en former un ſi conſidérable.

De tout temps, les ſectateurs du Chriſt enrichirent Rome. Non-ſeulement une foule de particuliers la fit l'héritiere de leur fortune; mais même un grand nombre de Souverains lui donna la leur.

Les taxes qu'elle leva ſur les peuples chrétiens, ſous le nom du denier de St. Pierre, furent ſans nombre. Elle mit tour à tour à contribution toutes les Têtes couronnées.

Preſque de tous les temps il fut établi en Europe d'aller adorer Dieu dans

la Ville où le Pape fait ſa réſidence, comme ſi la Divinité devoit être plus préſente dans ce lieu que dans un autre, & qu'il y eût dans le monde une dévotion locale. On venoit quelquefois de trois ou quatre cents lieues, & on penſoit acheter le Paradis par une longue promenade. Les Jubilés que les Papes établirent, acheverent d'enrichir Rome. On y compta ſouvent juſques à trois cents mille pélerins. On peut juger de-là du concours des autres fideles; car ces gagneurs d'indulgences de profeſſion n'étoient que les valets de la dévotion du culte du Chriſt.

Le débit des indulgences & des reliques fut de tout temps pour elle une mine abondante d'or. On ſurprit ſouvent ſes Agents, Légats dans les différentes Cours de la Chrétienté, qui, après avoir vendu leurs marchandiſes, ſe retiroient à Rome avec des ſommes immenſes.

Ce revenu étoit d'autant plus grand, que ce qu'on donnoit ne coûtoit rien. Le produit du commerce étoit immenſe, parce que la premiere matiere ſur laquelle il étoit fondé, n'exigeoit aucun fonds. Les Chrétiens achetoient des

riens, & payoient bien cher une chimere, à laquelle leur imagination mettoit un grand prix.

On leur vendoit le privilege de ſatisfaire leurs deſirs. Pour de l'argent, on pouvoit jouir de ſa mere, ou violer ſa ſœur : il y avoit des taxes pour tous les péchés. On payoit davantage, à meſure qu'ils étoient plus grands. La rémiſſion d'un petit délit ne coûtoit pas tant que celle d'un péché grave. Il étoit de l'intérêt de Rome que les grands crimes ſe multipliaſſent chez les Chrétiens ; car elle étoit plus riche à meſure que l'athéiſme, la beſtialité, la ſodomie, & toutes les autres ſortes de débauches, augmentoient. La béatitude avoit un prix fait : il étoit permis d'arriver au Ciel par le chemin du crime.

Non-ſeulement on pouvoit ſe racheter des péchés paſſés & préſents ; mais même des péchés à venir : un Chrétien achetoit l'abſolution de toutes les ſcélérateſſes d'une longue vie, & ſe regardoit d'avance comme un Saint, quoiqu'il eût des millions de crimes à commettre.

La reſſource étoit immanquable ; car

de tous les temps les hommes ont aimé à être méchants impunément.

La diſpenſe d'âge, de vœux, de ſe faire Bonze, ou de ne l'être plus, de coucher avec ſa couſine, ſa niece, ſa tante, de ſe marier & de ſe démarier, furent encore pour elle une autre ſource de richeſſes.

Cet épuiſement continuel des Etats ſéculiers devint le plus ferme appui de la puiſſance de Rome. Par-là elle faiſoit trois choſes; elle diminuoit le pouvoir des Princes; elle tenoit à terre les nations, & mettoit les Gouvernements temporels hors d'état de lui nuire.

Les Papes n'étoient plus de pauvres Paſteurs indigents, comme ceux qu'on avoit vus après la mort du Chriſt. C'étoit de grands Princes qui avoient des Etats, des revenus, un tréſor, des armées, des ſoldats, une Cour, des courtiſans, des intérêts avec toutes les Cours de l'Europe, où ils entretenoient à grands fraix des Ambaſſadeurs.

Les maximes de Rome, qui contribuerent à ſon agrandiſſement, ne furent point celles d'un âge ou d'un ſiecle; ce fut un ſyſtême ſuivi, méthodi-

que & permanent, qui ſe ſuccéda de génération en génération. Elle fit ſervir les mêmes moyens qui avoient contribué à l'agrandir, à ſoutenir ſon agrandiſſement.

Cette Puiſſance, devant qui les Têtes couronnées ſe proſternent encore aujourd'hui, n'a point d'exiſtence réelle. Elle n'exiſte que dans l'opinion des hommes. Son anéantiſſement total tient à une ſeule croyance. Si tous les Chrétiens d'Europe s'accordoient ſur un ſeul point qui reſte à réſoudre, l'autel & l'idole tomberoient d'eux-mêmes. Deux Mandarins lui couperent les deux bras il y a deux ſiecles : encore deux réformateurs, & il ne ſeroit plus queſtion d'elle.

LETTRE XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

LEs Génois paſſent pour les peuples les plus méchants de l'Europe : il

faut bien que cela ſoit ; car il y a déja treize cents ans que tout le monde le dit, & il eſt rare que tant de nations s'accordent enſemble pour ſe tromper.

Cela vient, je crois, de l'avidité inſatiable que ce peuple a toujours eu pour le gain. On trouve des Gouvernements ſur la terre, qui ont augmenté leur fortune par l'économie. Gênes a multiplié ſes richeſſes par ſa léſine.

Cette paſſion vient de loin : elle tire ſa ſource de la conſtitution même. Il y a une loi à Gênes pour obliger tout le monde à garder ſon bien, & une autre pour empêcher que perſonne ne le dépenſe : réglement auſſi ſenſé pour une famille, qu'il eſt déraiſonnable pour une République, dont la richeſſe eſt dans la circulation. Premiérement les Génois aiment l'argent, & ſecondement ils adorent Dieu. La religion de l'intérêt paſſe devant celle du Chriſt.

Les grands comme les petits ſont attachés à ce dogme. La foi là-deſſus eſt univerſelle. Il n'y a point d'hérétiques ici ſur le culte des richeſſes. Tout eſt ſujet d'épargne, ou, pour mieux dire, d'avarice. Il eſt défendu aux chiens de

vivre

vivre à Gênes; car ce Gouvernement ne veut point de bouches inutiles, & les chiens ne gagnent point d'argent. Tout le monde, dans cette Ville, ſe mêle de quelque trafic, & fait une ſorte de commerce. La République elle-même vend & achete. Le Prince & ſon Conſeil ſont marchands. Le Sénat ne peut point ſouvent vaquer aux affaires du Gouvernement, parce qu'il fait des ballots, ou expédie des marchandiſes.

Si je voulois peindre le Doge de Gênes dans tous les atours de la Majeſté Génoiſe, je lui ferois un trône de velours, & un ſiege de damas. La ſalle d'audience ſeroit un comptoir, & ſes ordonnances des lettres de change. On voit les plus graves Sénateurs dans leurs magaſins vendre & acheter, & être plus aſſidus à *banchi* qu'au Conſeil d'Etat. Tu peux bien t'imaginer qu'il n'y a point de mœurs chez ce peuple; car, dans un pays où l'amour du gain eſt la paſſion dominante, l'avarice devient la meſure de tous les vices.

Lorſque tout le monde eſt marchand dans un Etat, il ne ſauroit y avoir de la bonne foi dans le commerce : car

trop de gens ſe rencontrent alors ſur le même chemin ; il faut qu'ils ſe détournent, qu'ils s'éludent pour ne pas ſe choquer réciproquement : ce qui engendre des détours & des fineſſes. Or de celles-ci à la duplicité, il n'y a preſque point d'invervalle : pour peu qu'une nation aime l'argent, elle franchit auſſitôt cette barriere.

LETTRE XLVI.

Au même.

De Gênes.

TU ne devinerois jamais le rôle que je joue maintenant dans cette République. Je ſuis (moi indigne) le très-humble Sigisbée d'une Dame Génoiſe : mes petits yeux Chinois & ma figure Aſiatique m'ont procuré cet honneur-là.

Voici comment je ſuis parvenu à ce glorieux poſte. Un Sigisbée, déja vieux & caſſé, étant venu à crever à force de courir après une jeune Dame, le mari, avec qui j'avois lié une eſpece

de connoiſſance dans un café, me jugea propre à remplir la place vacante. Il étoit un peu jaloux de ſon naturel; ainſi il crut que ma figure étrangere, faiſant peu d'impreſſion ſur ſa femme, troubleroit moins ſon repos. A cet effet, il m'écrivit la lettre ſuivante:

» Monſieur le Chinois,

» Nous autres maris Génois ſommes » trop occupés, & nos femmes le » ſont trop peu pour qu'elles puiſſent » ſe paſſer de voir compagnie. Il leur » faut un galant, un chien ou un » ſinge: c'eſt pourquoi je m'adreſſe à » vous, pour vous prier de remplir, » auprès de la mienne, celui de ces » trois emplois qui vous plaira le plus. » Son Sigisbée eſt mort depuis huit » jours: je vous offre ſa place. Ma » femme eſt jeune, & ne manque pas » de vivacité; je crois que vous vous » amuſerez bien enſemble. Je vous » attendrai cet après-dîner chez moi » pour vous préſenter à elle moi-mê- » me. Je ſuis, &c. »

Cela s'exécuta de même, & je fus ſur le champ inſtallé dans la charge de Sigisbée. Tu ſais que j'ai le teint li-

vide, & que je ſuis petit; je craignois pour ma figure; mais je m'apperçus que la Dame s'en accommodoit aſſez. Il y a un proverbe européen qui dit, qu'une femme aime mieux le quart d'un homme, que point d'hommes.

Je n'avois abſolument aucune idée de l'emploi de Sigisbée : ainſi je priai le mari de vouloir m'inſtruire; c'eſt ce qu'il fit le lendemain par les articles ſuivants :

DEVOIRS D'UN SIGISBÉE.

I.

Le Sigisbée doit ſe rendre, tous les matins, chez ſa Dame, préciſément à neuf heures, pour lui ſervir lui-même dans le lit le chocola ou le café.

II.

En entrant dans ſa chambre, il doit avoir ſoin d'ouvrir les fenêtres, afin qu'en ſervant la Dame dans ſon lit, il voye bien ce qu'il fait.

III.

Si la Dame lui demande une épingle pour mettre au haut de ſa chemiſe,

afin de cacher ſa gorge, il en cherchera une par-tout dans l'appartement ; & quoiqu'il y en ait deux ou trois mille ſur ſa toilette, il aura ſoin de n'en pas trouve. une ſeule.

IV.

Au cas que ſes filles ne ſoient pas dans ſa chambre, lorſqu'elle voudra ſe lever, le Sigisbée ne ſe retirera point pour cela ; mais l'aidera au contraire à s'habiller.

V.

En aſſiſtant à ſa toilette, il ſe tiendra debout derriere elle comme un domeſtique, afin d'être à portée de lui donner tous les ingrédients néceſſaires, qui entrent dans la compoſition d'un viſage Génois. Il lui préſentera tour à tour le blanc, le rouge, la boîte à mouches, la pommade pour les levres, ſans confondre aucun des uſtenſiles de la beauté.

VI.

La toilette finie, il lui donnera la main pour la conduire dans ſa chaiſe à porteurs, & ira avec elle à la Meſſe, marchant devant ou à côté de la chaiſe comme un valet de pied : de cette ma-

niere il dévancera les porteurs, & arrivera tout eſſouflé à la porte de l'Egliſe, pour lui préſenter de l'eau bénite.

VII.

Le ſoir, il la conduira au ſpectacle, où il s'aſſeyra auprès d'elle.

VIII.

Dans l'hiver, il lui donnera ſa chauffette, & la placera lui-même ſous ſes juppes, &c.

Il y a encore bien d'autres inſtructions de l'emploi de Sigisbée ; mais celles-ci ſont ſecretes, & les maris Génois doivent faire ſemblant de les ignorer.

Tout grave que tu es, tu ne ſaurois t'empêcher de rire de me voir dans l'habit d'ordonnance ſigisbéale. Je ſuis habillé de noir depuis la tête juſques aux pieds; j'ai un petit manteau de la même couleur ſur les épaules, avec une grande perruque, qui contiendroit une demi-douzaine de viſages Chinois.

Au reſte, je ne ſuis pas le ſeul parmi les étrangers qui ait été décoré de ce magnifique titre: on trouve dans l'hiſ-

toire universelle du sigisbéage de Gênes, un grand nombre d'Anglois, de François & d'Espagnols; & il n'y a pas bien long-temps qu'un Général François sigisbéoit une femme, quand les Allemands assailloient la Ville.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne connois point de Gouvernement sur la terre plus mal policé que celui de la République des lettres : il n'y a ni ordre ni justice. Ses peuples, qu'on nomme auteurs, sont, pour la plupart, des brigands, qui vivent de vols & de rapines; chaque sujet s'approprie le bien d'un autre, & en fait son affaire. Les Grecs & les Romains, qui y déposerent autrefois de grandes richesses, y sont pillés tous les jours impitoyablement. On appelle ces voleurs lettrés, des plagiaires; c'est-à-dire, des écrivains dont les ouvrages appartien-

nent à autrui, & qui n'auroient jamais écrit, ſi d'autres ne les avoient précédés.

Il n'y a rien de plus facile aujourd'hui en Europe, que de faire un livre; le génie n'y entre preſque pour rien; c'eſt une affaire de mémoire. Il ſuffit d'avoir lu un aſſortiment d'ouvrages anciens & modernes, d'en retenir les paſſages, les anecdotes & les traits ſaillants; le reſte regarde la plume: c'eſt à elle à ranger les matériaux, & à l'auteur à monter, pour ainſi dire, le métier du livre.

Je ne ſaurois mieux comparer un écrivain moderne européen, qu'à un jardinier qui raſſemble, dans un terrein de quelques arpents de terre, des arbres de toutes les parties de l'univers, & qui n'y met rien du ſien, que la main-d'œuvre. Il y a ici une grande diſpute. On demande ſi les Auteurs anciens valent mieux que les modernes. La queſtion n'exiſteroit point ſi les Auteurs n'avoient exiſté; car il eſt à préſumer que les modernes n'auroient point écrit, ſi les anciens ne l'avoient fait: du moins ſi on dépouilloit les ouvrages de ceux-là de ce qui appartient à

ceux-ci, il ne reſteroit rien aux premiers. Il leur ſont redevables de l'eſprit même qu'ils font paroître dans cette recherche, parce qu'en prouvant, ils citent toujours ces anciens : de maniere que les raiſons mêmes qu'on allegue de leur inſuffiſance, ſont une conviction de leur ſupériorité.

Quoiqu'on faſſe toujours des livres en Europe, il y a long-temps qu'on n'écrit plus. Les Auteurs ne ſont que ſe répéter ; ils diſent ce qui a été dit.

On n'en eſt plus aujourd'hui que ſur la forme ; il eſt queſtion de l'habillement de l'eſprit, & de donner une tournure neuve aux vieilles penſées. L'auteur original eſt celui qui fait paroître dans un nouveau jour ce que tout le monde ſait.

Voilà quels ſont les hommes qui illuſtrent maintenant l'Europe, & qui ſont ſi vains de leur titre d'auteurs, qu'ils regardent le reſte des hommes comme de petits mortels, indignes de reſpirer un même air avec eux.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

J'Aimerois mieux qu'un peuple n'eût point de génie, que s'il l'employoit à établir des maximes pernicieuſes au genre humain.

Je me trouvai, il y a huit jours, avec deux hommes d'Etat, qui parloient des révolutions préſentes de l'Europe. Après quelques remarques ſur les malheurs dont cette partie de l'univers eſt affligée, & pluſieurs obſervations très-judicieuſes, qui tendoient à prouver démonſtrativement qu'elle étoit la plus infortunée de la terre, ils déciderent que la guerre eſt un mal néceſſaire. Ils appuyerent cette ſolution ſur des principes tirés, diſoient-ils, de la nature de choſes.

Voici comment ces Meſſieurs s'y prirent pour prouver la néceſſité indiſpenſable qu'il y a de s'égorger.

» L'homme, dans l'état de nature, jouit » de la paix; mais l'union avec ceux » de ſon eſpece, qui le ſoumit aux » loix de la ſubordination, lui fait per- » dre ce droit. La guerre commence » d'homme à homme, d'où ſuit celle » de nation à nation. C'eſt la ſociété » elle-même qui l'établit. » Ils appellerent cela un droit ſévere; ils auroient bien mieux fait de le nommer un droit barbare.

Meſſieurs, leur dis-je, permettez-moi de vous faire quelques interrogations à ce ſujet. Pourriez-vous me dire d'où vient que les lions ne ſe dévorent pas entr'eux? C'eſt, me répondit l'un d'eux, que les lions ſont des bêtes qui ne connoiſſent point les loix de la ſociété. Fort bien, lui dis-je; expliquez-moi à préſent, je vous prie, ce que vous entendez par ſociété. C'eſt, me dit-il; l'union des hommes. A merveilles. Eſt-ce que cette union, repris-je, conſiſte à ſe détruire? Au contraire, ajouta-t-il, ſon objet eſt la conſervation. Comment peut-on donc, lui dis-je, appeller de ce nom ce qui tend viſiblement à la deſtruction?

Les François ne veulent jamais avoir

tort. Lorſqu'on les a forcés dans un retranchement, ils s'échappent auſſitôt dans un autre, où ils ſe battent avec de nouvelles armes. Voici la ſeconde preuve qu'il allégua pour démontrer la néceſſité géométrique de s'exterminer.

L'état politique, comme le corps humain, dit-il, a beſoin d'évacuation ; ſans quoi il s'engorgeroit ; les ſaignées lui ſont néceſſaires. Sans les guerres, l'Europe ſeroit trop peuplée, ſes habitants ſe dévoreroient entre eux. La terre ne pouvant produire aſſez pour les nourrir, la famine y cauſeroit de plus grands maux que le canon. Les batailles ſoutiennent l'équilibre, & empêchent que d'autres fléaux ne déſolent la terre.

Il eſt étonnant que de telles maximes puiſſent entrer dans l'eſprit humain, & qu'on établiſſe un ſyſtême pour s'exterminer, dans la crainte de l'être. C'eſt faire injure à la nature, que de la réduire à un remede d'anéantiſſement, pour empêcher qu'elle ne s'anéantiſſe ; c'eſt reprocher à la Divinité un vice phyſique dans ſon ouvrage.

Cette maxime eſt néanmoins adoptée par toute l'Europe. On la ſoutient à la

Cour & à la Ville ; on la trouve imprimée dans tous les livres. Elle a ſi fort prévalu aujourd'hui, que ſi quelques Européens s'aviſoient d'écrire contre elle, on le regarderoit comme un homme dont le génie retréci eſt privé de notions ſupérieures.

Peut-être que le dogme du Chriſt a contribué à l'établir ; car les peuples ſont comme les religions. Le livre du Confucius Chrétien eſt rempli de guerres ; non-ſeulement les hommes, mais même les Anges s'y battent.

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

CEs mêmes hommes d'Etat, qui avoient décidé, que la guerre eſt un mal néceſſaire, demanderent enſuite s'il y avoit des guerres juſtes ? Cette queſtion ſe réduit à ſavoir ſi les paſſions des Princes ſont équitables, & ſi l'ambition, qui leur donne toujours naiſſance, eſt fondée ſur la droiture & la probité ; ou au-

trement, ſi le deſir de tout conquérir eſt un droit.

Il n'y auroit jamais de guerres chez les hommes, ſi ceux qui les gouvernent étoient juſtes, parce qu'ils préviendroient toutes les cauſes qui pourroient les faire naître. L'humanité, la pitié, la miſéricorde, qui ſont les premiers attributs de la juſtice, étoufferoient tout ſujet de diſcorde & de diſſention.

Si les Souverains, qui en ſont ordinairement l'origine, étoient juſtes, ils ſauroient que c'eſt pécher contre les loix de la nature, que de l'anéantir; que c'eſt offenſer la Divinité elle-même, que de détruire ſon ouvrage; que le ſang d'un ſeul mortel eſt plus précieux à ſes yeux, que tous les Royaumes de la terre; qu'il y a un droit des gens des hommes, qui eſt d'un précepte ſupérieur aux intérêts des Rois; & que c'eſt le violer, que de faire périr des millions d'hommes, preſque toujours pour un mal-entendu.

Je dis que c'eſt pécher, non-ſeulement contre la nature, la Divinité & le droit des nations, mais même contre l'humanité, qui ſeule peut ſoutenir les ſociétés; que c'eſt une barbarie atroce, que de

mettre tout à feu & à ſang, de faire égorger des peuples entiers, de ſaccager les Provinces, de ruiner les Villes, pour quelques démêlés d'Etat, que la bonne foi pourroit toujours terminer à l'amiable.

S'il n'eſt gueres poſſible que les Princes ambitieux ſoient juſtes, il eſt moralement impoſſible que les guerres, qui ne ſont que les ſuites de cette paſſion, le ſoient; car l'effet ne peut être plus légitime que ſa cauſe.

Si tu liſois les abſurdités des Juriſconſultes européens, qui avancent dans de gros volumes qu'il y a des guerres équitables, tu aurois pitié de leurs raiſonnements, & ne pourrois t'empêcher de plaindre les peuples qu'ils ſubornent, au point de leur en faire un droit légal. J'ai parcouru l'hiſtoire des guerres de l'Europe depuis deux ſiecles, & je n'en ai trouvé aucune qui ne fût fondée ſur la prévention.

Quelle juſtice peut-on attendre des Princes qui ſe font eux-mêmes juges dans leurs propres cauſes, qui n'écoutent que leurs intérêts perſonnels, qui rapportent tout à eux; toujours prêts à ſacrifier leurs peuples à la vaine gloire

de faire du bruit dans le monde, & dont les raiſons ſont fondées ſur du gros canon? Il n'y a qu'à lire les manifeſtes de ces mêmes Souverains qui ſe font la guerre; ils s'accuſent réciproquement, & en appellent les uns contre les autres au tribunal de l'univers, pour prouver l'injuſtice des guerres: & c'eſt, peut être, dans cette ſeule choſe que la politique européenne diſe vrai.

On cite deux ſortes de guerres juſtes; celle qui tend à repouſſer un ennemi qui attaque, & l'autre celle qui défend un allié qui eſt attaqué: dans le premier cas, il n'y auroit que la moitié de la guerre qui fût juſte; car un Prince, qui le premier en met un autre dans la néceſſité de ſe défendre, eſt un tyran. Peut-être même que la juſtice de cette guerre de défenſe, que les Juriſconſultes européens font tant valoir dans leur droit public, n'eſt pas ſi juſte; car ſouvent il a été au pouvoir de celui qui ſe défend, de prévenir l'attaque.

A l'égard des ſecours que l'on doit à un allié, il vaudroit mieux employer ſes ſoins à lui procurer la paix, que de le ſecourir pendant la guerre.

LETTRE L.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA ſociété générale de Paris eſt diviſée en petits corps ſéparés, qu'on nomme coteries. Chaque coterie a ſon ton & ſon allure, qui n'eſt ni le ton ni l'allure d'une autre coterie.

Un Pariſien, d'une coterie du Marais, qu'on tranſplante dans une coterie du Fauxbourg St. Germain, ſe trouve dans un monde nouveau, dont il ne connoît ni les mœurs, ni les manieres. C'eſt, en quelque façon, pour lui les Indes de Paris. Il lui faut bien du temps pour ſe former au goût & au génie des habitants, dont les principes & les uſages lui ſont tout-à-fait étrangers.

Quoique tous ces petits mondes ſoient renfermés dans l'enclos des murs de Paris, il y a ſouvent mille lieues du pays d'une coterie à celui d'une autre.

Les femmes, qui jouiſſent ici de tous les privileges, n'ont pas celui de ne pas

être étrangeres dans une coterie nouvelle.

Je me trouvai derniérement dans une de ces petites ſociétés du quartier du Luxembourg, quand une Dame, de la rue St. Denis, y fut introduite pour la premiere fois.

La compagnie commença d'abord par paſſer ſa figure en revue; on examina ſes traits, de là on paſſa à ſon air, ſa taille & ſon maintien, qu'on trouva ridicules, &c.

Elle n'eut pas plutôt fait les premiers compliments à la maîtreſſe du logis, que chacun ſourit de ſes expreſſions. On diroit qu'il y a un génie particulier qui appartient à chacune de ces ſociétés; & que ce qui eſt eſprit dans une coterie, eſt ſtupidité dans une autre.

Il n'y a que les femmes de la Cour qui ayent le droit de n'être étrangeres nulle part. Quand elles veulent ravaler leur mérite juſques à y deſcendre, elles y font admirer, du premier coup, leur ton déciſif, & leurs manieres importantes. On leur permet auſſi d'y étaler leurs folies & leurs extravagances; c'eſt-à-dire, d'y briller aux dépens de l'eſprit, du bon ſens & de la raiſon. C'eſt un

privilege qui vient en droite ligne du Château de Verſailles.

LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

JAdis les François ſe tuoient de gaieté de cœur ; leur vie ne tenoit à rien : un regard, un geſte, une parole ſuffiſoit pour s'envoyer un cartel, qui étoit un aſſaſſinat volontaire, par lequel deux ou pluſieurs perſonnes conſentoient de ſe porter ſur un lieu pour s'y égorger.

Ces peuples alors n'avoient pas beſoin des guerres étrangeres. Celle qu'ils ſe faiſoient entr'eux, ſuffiſoit pour dépeupler l'Etat. On voyoit des batailles rangées de duelliſtes, où preſque tous les combattants reſtoient morts ſur le champ de bataille.

Il y a environ un ſiecle qu'un de leurs Rois réforma cet abus. Il publia une ordonnance, par laquelle il défendit à ſes ſujets de ſe tuer : mais l'arrêt

n'a ſervi depuis qu'à les jetter dans un nouvel embarras ; car on eſt déshonoré ſi l'on ſuit la loi, & on eſt puni ſi on ne la ſuit pas.

Un homme, qui ſe ſoumet à l'ordonnance du Prince, eſt regardé comme un infame ; on le fuit, il eſt banni de la ſociété dont il eſt indigne de jouir ; & celui qui l'enfreint, eſt taxé de perturbateur du repos public ; on le perſécute, on lui ôte ſes biens, & ſouvent même la vie, comme indigne du jour.

Cela vient de ce que les préjugés particuliers en Europe ne s'accordent point avec le ſyſtême général, & que chacun ſe fait un gouvernement à ſa guiſe.

A la Chine, le premier devoir eſt d'obéir aux loix : il n'y a aucun cas particulier où un citoyen ſoit déshonoré en n'y obéiſſant pas.

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

TU voudrois ſavoir les moyens que les peuples d'occident mettent en uſage pour devenir ſavants : je vais te l'apprendre : il n'eſt rien de ſi aiſé. Voici comment la choſe arrive.

Tout le génie européen eſt renfermé dans de grandes bibliotheques, où ſont raſſemblés des millions de livres. Ces livres forment le réſervoir de l'entendement, d'où chaque Européen tire celui qu'il lui faut pour avoir de l'eſprit.

Pour ne pas confondre les connoiſſances, chaque genre de ſavant à ſon quartier où ſont ſes auteurs nommés, & il ne faut pas qu'il ſorte de ce diſtrict ; car il ſe trouveroit dans un pays étranger, où il ignoreroit juſqu'au nom des habitants.

Toute la peine eſt dans la recherche. On feuillete long-temps ces livres, &

ſouvent toute la vie ſans y trouver le génie qu'on y cherche. Ceux qui ſont aſſez heureux pour le rencontrer, ſont les élus en ſciences : ce qui fait ici toute la différence des ſavants aux ignorants.

Quoiqu'on travaille depuis plus de vingt ſiecles à la bibliotheque des ſciences, on m'a aſſuré que le ſavoir eſt toujours au même degré, & que le génie européen, depuis deux mille ans, n'a pas gagné un pouce de terrein. Je le croirois volontiers ; car on ne met dans le réſervoir d'eſprit que ce qu'on en retire : on prétend même qu'on y en met moins qu'on n'en prend. Si cela étoit, la bibliotheque des ſciences ſeroit elle-même un obſtacle à leur perfection, & il arriveroit par-là qu'à force de lire, on parviendroit à la fin à ne rien ſavoir.

On habille continuellement les penſées des anciens dans un goût moderne ; mais quand toutes les modes d'eſprit ſeront épuiſées, il ne reſtera que les premiers éléments des connoiſſances, qui ſe trouvant dénuées de nouvelles tournures, retomberont dans le néant d'où elles ſont ſorties.

Les hommes en général ne ſont pas propres aux ſciences : des êtres bornés ne ſauroient parcourir ce qui, par lui-même, n'a point de bornes ; mais de tous les individus qui habitent la terre, peut-être les Européens y ſont-ils les moins propres.

Ces peuples ſont livrés à une foule de préjugés, dont la plupart des autres nations ſont dégagées. Ils ont trop de feu, trop d'eſprit, trop de vivacité ; ils ſe communiquent trop : c'eſt la ſociété elle-même qui met chez eux un obſtacle au ſavoir. Cette foule d'amuſements, de plaiſirs, de fantaiſies, qui ſe ſuccedent continuellement, jettent dans l'eſprit une légéreté & une inconſtance naturelle, qui empêche le progrès des arts. Il faudroit, pour ainſi dire, refondre le génie européen, pour lui donner cette ſorte de ſolidité néceſſaire pour acquérir le véritable ſavoir. Peut-être qu'il faudroit auſſi changer ſon climat, qui influe trop ſur ſon génie.

Plus on examine l'univers, & moins on y trouve de facilité pour les connoiſſances.

L'Amérique eſt naturellement ſans

génie; l'Afrique n'a point de talents; l'Asie ne se communique pas assez, & les Européens se communiquent trop.

LETTRE LII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LEs sujets ici sont si éloignés du Prince, qu'ils ne peuvent point en être entendus. Les cris de l'innocence opprimée s'arrêtent toujours à moitié chemin du trône, & se perdent dans les lamentations publiques. Le Monarque ne sait jamais les injustices particulieres qui se commettent dans l'Etat.

Ces jours passés, un homme, d'assez bonne apparence, vint frapper le matin à ma porte, pour me prier de l'assister de quelque charité. Il m'apprit qu'il étoit sujet du Roi de France. Je viens, ajouta-t-il, vous présenter un *factum*, contenant une injustice criante qui m'a été faite par un tribunal de ce Royaume, qui m'a flétri en mon honneur & dans mon corps. Qui êtes-vous, lui dis-je, Monsieur?

Monſieur? Je ſuis, répondit-il, un malheureux forçat échappé des galeres. Eſt-ce que cela a toujours été votre état? Non, me dit-il, il n'y a pas longtemps que j'étois Echevin & Inſpecteur des revenus de la Ville de Straſbourg dans la Province d'Alſace, d'où j'ai été envoyé aux galeres par une ſentence affreuſe. Si vous pouvez, lui dis-je, prouver l'injuſtice, il vous ſera aiſé d'avoir ſatisfaction; le Roi de France, votre maître, eſt juſte; il ne ſouffrira pas qu'un de ſes ſujets ſoit ainſi outragé. A quoi ſert ſa juſtice, reprit-il, ſi la plupart de ſes Officiers ſont de malhonnêtes gens? Criez de toutes vos forces contre la vexation qu'on vous a faite, lui repris-je; préſentez-vous par-tout. Je ne le puis, me dit-il; je ſuis obligé de me tenir caché: mon jugement, tout injuſte qu'il eſt, exiſte. Si je me montrois, je ſerois renvoyé aux galeres, d'où je me ſuis échappé. D'ailleurs, peu de gens veulent me voir, & perſonne ne veut s'intéreſſer pour moi. J'ai été fouetté & marqué par la main du bourreau, & condamné à voguer ſur la mer le reſte de mes jours: châtiment réſervé dans cet état

aux derniers ſcélérats. Et n'avez-vous pas porté vos plaintes au Roi par des ſupplications? Je lui en ai adreſſé pluſieurs, reprit-il, mais aucunes ne ſont parvenues juſques à lui. Mes ennemis, qui m'ont traité ſi indignement, ſe ſont emparés des avenues qui conduiſent au Prince. Je me vois réduit à faire imprimer mes plaintes dans des factums. Cependant je ſuis un être iſolé, accablé d'affliction & de miſeres. Vous trouverez, dans ce factum, continua-t-il, l'hiſtoire complete de l'injuſtice affreuſe qu'on m'a faite; de même que celle du ſcélérat, qui a provoqué des juges pour me faire condamner à des peines que méritoient ſes monopoles, & qu'il ne m'a fait ſubir que pour s'en exempter lui-même.

Il paroît, par cette piece que j'ai lue, que la Ville de Strasbourg étoit gouvernée par un Magiſtrat royal, nommé Préteur, qui commettoit toutes ſortes de vexations ſur les peuples de cette Province, contre leſquelles l'auteur du factum ſe déclaroit toujours; que le Préteur, indigné de cette liberté, réſolut de le perdre, & que pour cet effet il ſuborna des Juges, qui le condamnerent

à la ſentence dont il ſe plaint par un écrit public.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

MIlan, (*) où je ſuis depuis quelques jours, eſt une Ville remplie de pompe & de magnificence. Le luxe qui y regne, eſt, comme en France, une ſuite de l'indigence publique. Il y a des gens ici qui n'ont point une paire de ſouliers, & qui ont deux carroſſes. Rien n'imite plus un fauxbourg de Paris, que la ville de Milan. Les deux peuples même ſe reſſemblent dans leurs mœurs & dans leurs manieres. Si les Milanois n'étoient ni jaloux, ni ſuperſtitieux, on les prendroit pour des François. Mais une nation Italienne ne peut pas l'être impunément. Il y a toujours quelque choſe qui la décele.

(*) L'Eſpion Chinois ne voyage pas régulièrement en Italie.

Autrefois Milan avoit ſon Duc, & ne dépendoit que de lui; maintenant il eſt ſous la domination d'une Puiſſance étrangere, qui l'épuiſe continuellement par des taxes, qui, ſortant de l'Etat, ſont perdues pour lui. Vienne, qui eſt cette Puiſſance, loue un Gouverneur pour y commander à ſa place. Ce Gouverneur eſt ſouverain d'un Etat d'Italie. Ce n'eſt, je crois, qu'en Europe, où l'on voit des Princes régnants s'abaiſſer au point de deſcendre de leur trône pour devenir précepteurs à gages d'un peuple étranger.

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai dit, dans une de mes lettres, que les guerres d'Europe ſont les ſuites d'un peu de bile répandue, ou d'un ſang ſec, âcre & enflammé, qui ſe trouve dans les Souverains. Je n'ai point penſé cela tout ſeul, un politique européen a eu la même idée; & en conſéquence

vient de mettre au jour un projet de pacification générale, contenant les moyens qu'il y auroit de terminer les différends des Couronnes qui ſont actuellement en guerre. Je t'envoye cette piece, qui répond à celle d'une ordonnance de Médecin.

PLAN DE PAIX

Entre les Puiſſances belligérantes de l'Europe.

PRÉLIMINAIRES DE PAIX.

ARTICLE I.

Les Souverains de l'Europe, actuellement en guerre, ſe mettront en régime pendant quinze jours, durant leſquels il ſera défendu à tous ceux qui les approchent de leur parler de bombes, de boulets & de canons.

ARTICLE II.

Ils oublieront leurs diviſions, & ſurtout ne ſe ſouviendront pas qu'ils ayent des armées.

ARTICLE III.

On leur lira tous les matins, à leur

lever, un chapitre de morale ſur les douceurs de la vie tranquille, & ſur le mépris des grandeurs & des richeſſes.

ARTICLE IV.

Remedes & Décoctions politiques pour parvenir à la paix générale.

ARTICLE V.

Le Roi de Pruſſe prendra les bains domeſtiques deux ſemaines de ſuite, en obſervant que l'eau ne ſoit pas trop chaude. Il reſtera trois heures conſécutives dans le bain, ſans demander des nouvelles de ſon armée, & ſans lire ni paquets ni dépêches de ſon camp. Il lui ſera ſeulement permis, pendant ce temps-là, de jouer de la flûte, de lire les ouvrages de Voltaire, & de faire des vers ſur *Sans-ſouci*. Au cas que, dans huit jours, ſon tempérament ſoit le même, & que ſon imagination reſte frappée, comme auparavant, de ſieges & de batailles, il paſſera tout d'un coup aux bains froids de riviere.

ARTICLE VI.

La Reine de Hongrie ſe fera faire tous les ſoirs, pendant quinze jours, une décoction aſſoupiſſante, où il en-

trera quelques grains d'opium ; afin que cela la plonge dans un profond ſommeil, qui l'empêche de ſe reſſouvenir de la Siléſie.

ARTICLE VII.

Le Roi de France prendra tous les ſoirs, pendant un mois en ſe couchant, un julep de pavot, qui, en le faiſant dormir, lui fera oublier les injures faites à ſon pavillon, & la perte du Canada. Ce remede lui tranquilliſera les ſens, & le diſpoſera à écouter les propoſitions de paix.

ARTICLE VIII.

Georges II fera uſage de deux onces d'orge mondé, avec pareille quantité de corne de cerf, & quelques limaçons écraſés, dont il fera une décoction qui le tranquilliſera ſur Hanovre ; &, en ſuſpendant ſes réſolutions, l'empêchera de tout précipiter pour la conſervation d'un Etat inutile à l'Angleterre.

ARTICLE IX.

L'Impératrice de Ruſſie ſe rafraîchira le ſang par des émulſions, faites avec les quatre ſemences froides : remede qui l'empêchera à l'avenir d'être ſi échauf-

fée pour les affaires d'Allemagne, où elle n'a que faire.

LETTRE LVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a à Paris des tribunaux d'eſprit qu'on nomme Académies. Leurs juges ſont maîtres-ès-arts en ſciences.

Chaque Académie a ſon diſtrict, & il eſt défendu à l'une de prendre ſur le département du génie de l'autre.

On permet néanmoins aux grands, qui n'ont ni ſavoir ni littérature, de s'y faire agréger : on nomme ceux-ci des Académiciens honoraires ; nom que je ne comprends point, & qui eſt même dériſoire à ſa ſignification, puiſque rien ne déshonore plus une ſociété de ſavants que la compagnie des ignorants. Ces Académies ne ſont pas inutiles ; car, pour perfectionner les lumieres de l'entendement humain, & étendre de plus en plus les connoiſſances, elles propoſent de temps en temps des queſ-

tions très-difficiles à résoudre : par exemple, on demande *si les Chinois sont des hommes ; si les Indiens ont une ame sensitive*, ou *s'il y a quelque différence d'un Américain à une bête?* & ceux qui décident le mieux ces problêmes, ont une image d'or. Il faut assurément qu'il y ait quelque magie dans cette image ; car tu ne saurois croire l'émulation qu'elle cause dans tous les membres ; jusques-là qu'on a trouvé des Académiciens, dans leurs cabinets, presque morts à force de travailler pour l'obtenir.

Quoiqu'il y ait un assez grand nombre de ces tribunaux, je ne te parlerai que de quatre ; *l'académie des paroles, l'académie des visages, l'académie des écritures, & l'académie des chansons.* L'Académie des paroles, ou Françoise, s'occupe à arranger des mots : il y a apparence qu'elle fut établie pour empêcher que la nation ne devînt muette ; & de tous les établissement qui ont été formés dans cette Monarchie, je n'en connois pas de plus inutile ; car il n'y avoit aucun danger que les François perdissent jamais l'usage de la parole.

On s'attendoit, il y a quelque temps, qu'elle-même deviendroit muette; car elle avoit placé tout ſon ſavoir dans un grand livre qu'on nomme Dictionnaire; mais elle a pris un détour qui lui a rendu l'uſage de la parole. Elle tire continuellement de ce vocabulaire les mots qu'elle y avoit mis en dépôt, & en compoſe des diſcours académiques : de maniere que par-là ce célebre corps aura de quoi parler juſques à extinction de voix naturelle.

L'Académie des viſages ou de Peinture, peut ſe paſſer d'eſprit, & même de génie; ſon ſavoir eſt au bout d'un pinceau. Elle n'a d'autre affaire que de tranſmettre à la poſtérité des reſſemblances & des attitudes. Ses livres ſont ſur de la toile, & ſa bibliotheque eſt compoſée de tableaux, où les Académiciens apprennent à avoir de l'imagination, preſque toujours aux dépens du bon ſens.

L'Académie des écritures ou Belles-Lettres, ne parle pas tant que celle des paroles; mais elle fait ſemblant de penſer davantage. Elle a le privilege de porter ſes regards ſur la plupart des connoiſſances; mais elle a le droit de

ne les point approfondir. C'eſt un papillon qui voltige autour des ſciences, mais qui ne fait que les effleurer.

L'Académie des Chanſons n'a d'autre occupation que la modulation de l'air, l'articulation, les roulades & l'arrangement de petites taches noires dans des lignes. Son application principale eſt de faire du bruit; plus le charivari eſt grand, plus les Académiciens ſe diſtinguent.

LETTRE LVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point de profeſſion plus pénible en France, que celle de Miniſtre d'Etat : ſi tu voyois ces pauvres gens-là, ils te feroient pitié. Leurs occupations les mettent continuellement hors d'haleine; ils ſont tous eſſouflés, & deviennent pouſſifs. Aux travaux du jour ſuccedent ceux de la nuit; les uns & les autres les dérobent à eux-

mêmes, & les rendent inviſibles : ſi les femmes & les plaiſirs ne les ramenoient dans la ſociété, ils s'en banniroient entiérement.

Ces hommes pénibles n'ont qu'un pas à faire pour arriver à la meilleure ſorte d'adminiſtration ; & ils vont prendre un grand détour qui n'y conduit point. Ces vaſtes génies ſont ſi pénétrants, qu'ils voyent les avantages de la Monarchie où ils ne ſont point, & ne les voyent pas où ils ſont.

La France a cent cinquante millions d'arpents de terre en quarré ; ce continent cultivé peut fournir à la ſubſiſtance de vingt-cinq millions d'habitants. Ses productions ſeules pourroient lui fournir aſſez de matieres, premieres pour faire le commerce le plus étendu de l'Europe, & lui procurer une marine ſupérieure à celle de tous les autres Etats unis enſemble.

Quatre ſyſtêmes ſimples & aiſés la rendroient la Monarchie la plus floriſſante de l'univers ; *agriculture*, *navigation*, *commerce & marine* : mais il n'y a pas un mot de cela. Ces quatre branches de l'adminiſtration ſont entiérement négligées, tandis qu'on court

après d'autres inutiles, avec tout l'acharnement poſſible. On diroit qu'il y a une gageure entre les Miniſtres du Roi de France, à qui affoiblira plutôt le Royaume; & ils y ont ſi bien réuſſi, que ce vaſte corps eſt tombé en ſyncope; l'Etat eſt d'une maigreur affreuſe; il n'a que la peau & les os.

On appelle ces Miniſtres, Excellences : il eſt vrai que ce ſont des hommes excellents pour traîner les choſes en longueur, & laiſſer mourir le Gouvernement de la conſomption.

Si tu étois informé des occupations de leurs Excellences, tu croirois qu'elles n'occupent leurs places, que pour ne pas les remplir. Elle ont une grande affaire, à laquelle elles penſent le jour, & rêvent la nuit, qui eſt celle d'imaginer des moyens d'avoir de l'argent : c'eſt leur fort. On voit dans leurs cabinets une petie médaille qu'on appelle *Louis d'or*, à laquelle ils rapportent toutes leurs méditations. C'eſt ici la pierre philoſophale de la charge de Secretaire d'Etat : quand ils ont pu arracher du peuple un grand nombre de ces médailles, le grand œuvre eſt conſommé.

Il ne faut pas croire que ces Miniſtres manquent de vigilance ; il n'y a point d'hommes ſur la terre plus actifs qu'eux : ce ſont les premiers hommes du monde pour recevoir des mémoires, & lire des placets. Ils ſont ſur-tout admirables dans ce qu'on appelle les expéditions : il eſt dommage que ces expéditions n'expédient point ; & qu'un Miniſtre, après avoir expédié dix ans, n'ait rien expédié. Ils ſont enfoncés dans les papiers juſques aux oreilles, & paſſent leur vie à faire des rôles. Ce travail les occupe ſi fort, qu'ils n'ont pas le loiſir de voir l'Etat qui va ſe perdre dans de longues écritures ; leur correſpondance ſeule ſuffit pour leur faire perdre de vue la Monarchie. Il n'y a point de ces Miniſtres qui n'écrivent ou ne dictent huit à dix mille lettres tous les ans ; les détails les abſorbent, les minuties les gagnent, & ils ſe perdent dans les vétilles. Ils n'ont pas moins de vingt Commis, qui travaillent jour & nuit à mettre au net des riens. Ces ſeconds Miniſtres employent plus de pages pour quelques vérifications particulieres, que nous n'en employons à la Chine pour les affaires

générales de l'Empire. Sur-tout ils veulent tout écouter & tout entendre. La partie ſeule des conférences ſecrètes, pour ſavoir ce qu'on dit d'eux dans le monde & de leur adminiſtration, ſuffiroit pour remplir leur miniſtere. Ils ont une autre grande occupation, qui eſt celle de donner des audiences publiques. Si tu voyois comme ils ſont bouffis, au ſortir de la ſalle de celles-ci, où ils ont beaucoup écouté & peu parlé, tu les prendrois pour les hommes les plus utiles de la Monarchie.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a, en Eſpagne, une inquiſition pour ceux qui ne croyent pas au dogme du Chriſt, au Pape & à l'Egliſe : en France, il y en a une pour ceux qui ne croyent pas à l'adminiſtration, aux maîtreſſes du Prince & à ſes favoris.

Il eſt ordonné expreſſément ici de ſe taire ſur ce dont il eſt impoſſible de ne

pas parler ; je veux dire le mauvais gouvernement dont tous les particuliers reſſentent les effets. J'aimerois autant qu'un Prince fît une ordonnance, par laquelle il défendît à ſes ſujets malades de ſe plaindre des maux qu'ils ſouffrent.

L'inquiſition du Gouvernement François a un grand nombre de familiers qui ſe rendent, tous les matins, à leurs poſtes ; c'eſt-à-dire, dans les promenades publiques, les jardins & les cafés. Ceux d'Eſpagne ſont payés pour écouter ; ceux de France le ſont pour faire parler. Ils vous mettent ſur la voie des affaires d'Etat, & ſur les perſonnes en faveur ; & lorſqu'ils ne vous trouvent pas orthodoxes ſur l'un ou ſur l'autre, ils vous arrêtent. Il eſt triſte qu'un citoyen ſoit puni pour quelques diſcours vagues ; mais il l'eſt bien davantage qu'il le ſoit pour un mouvement inarticulé.

Un de ces familiers, derniérement dans un café, faiſoit l'éloge d'une certaine femme de la Cour, que tout le monde connoît : un Chevalier de l'ordre militaire de St. Louis, qui a paſſé ſix mois à la Baſtille pour avoir parlé, & qui, depuis ce temps-là, eſt devenu muet, éleva les yeux aux ciel dans un

certain endroit de l'apologie, témoignant par-là ſon étonnement pour les belles choſes qu'il entendoit ; & le lendemain il fût arrêté. Les Maures d'Afrique n'ont que le corps d'eſclave ; en France, l'eſprit lui-même eſt captif.

Cette inquiſition permet le menſonge ; mais elle défend la vérité. Par exemple, on peut dire qu'un tel Miniſtre, qui abyme tout, gouverne bien l'Etat ; & qu'une certaine perſonne du ſexe, qui déſole la nation, l'enrichit : mais ſi l'on dit que l'un entend mal l'adminiſtration, & que l'autre entend bien ſes affaires, on eſt châtié : ce ſont ces vérités que l'on punit ſévérement. Le dogme de la Cour en ceci eſt différent de celui de la religion ; on eſt plus criminel au tribunal de cette inquiſition, à meſure que l'on eſt moins coupable. La calomnie d'Etat trouve aiſément grace devant lui ; mais il eſt inexorable ſur la médiſance.

Le crime de leze-majeſté au premier chef, qui ne peut être imputé qu'à ceux qui s'en prennent à la perſonne du Prince, eſt appliqué ici à tous les cas. Un citoyen, qui n'a jamais vu le Roi de ſa vie, & qui, bien-loin de conſpirer contre lui, verſeroit juſques à la

derniere goutte de ſon ſang pour conſerver ſes jours, en eſt ſouvent accuſé.

Quoique ce ſoit maintenant en France le crime à la mode, on peut dire qu'il n'y a point d'Etat en Europe où on le connoiſſe moins. Perſonne ne prend aſſez de part ici aux malheurs publics, pour s'en prendre à celui qu'on pourroit ſoupçonner d'en être la cauſe. Ce délit ne regarde que les gens en place, ou ceux qui ſont en faveur. Le crime de leze-Majeſté n'eſt pas d'offenſer le trône; perſonne ne fait la moindre attention à celui-ci; il eſt dans l'offenſe faite à ceux qui l'environnent.

On dit qu'un Miniſtre, qui gouvernoit la France ſous Louis XIII, prouva démonſtrativement que celui qui s'en prend à la perſonne des Miniſtres, attaque directement celle du Roi; c'eſt-à-dire, en d'autres termes, que l'offenſe que l'on fait au valet, eſt la même que celle que l'on fait au maître. C'eſt ſans doute depuis ce temps-là qu'il y a en France tant de criminels de leze-Majeſté au premier chef; car comme le Monarque a toujours un grand nombre de Miniſtres, de favoris & de maîtreſ-

ſes, il eſt impoſſible qu'il n'y ait bien des coupables. Il y a ici un petit homme qui remplit la charge de Secretaire d'Etat, qui ſigne des lettres de cachet de toutes mains.

En liſant l'hiſtoire univerſelle de l'Europe & de ſes Gouvernements, j'ai trouvé qu'à meſure que le Prince ſe livre à ſes plaiſirs & à la volupté, il y a un plus grand nombre de citoyens arrêtés. Au moment que je t'écris, les priſons de ce Royaume ſont remplies de priſonniers d'Etat : toutes les maiſons de force en regorgent; on ne ſait plus où les fourrer. L'Etat a autant de penſionnaires dans les cachots, qu'il a de ſoldats dans ſes armées.

On parle ici d'un projet de priſon dont l'édifice ſera ſi grand, qu'il pourra, au beſoin, contenir la moitié de la nation Françoiſe; en attendant que ce triſte monument ſoit élevé, il y auroit un moyen pour que l'inquiſition ne perdît pas ſes droits, qui ſeroit de faire des portes à Paris, & enſuite de les fermer, afin de retenir tous les citoyens de cette Capitale priſonniers d'Etat.

LETTRE LIX.

Le même, au Mandarin ſur la Religion, à Pékin.

De Paris.

IL y a en France une ſociété de Bonzes noirs, qui font trois vœux, ſavoir, vœu de diſſimulation, vœu de richeſſes, & vœu d'acquiſition : le tout *pour la plus grande gloire de Dieu*, l'humiliation du monde, & la charité chrétienne. Ils ſont ſi religieux ſur l'obſervation de ceux-ci, qu'ils ne les rompent jamais.

Outre ces trois vœux, ils en ont un quatrieme, qui ſert de fondement aux autres ; je veux parler du vœu de trafic, qu'ils profeſſent avec tant de ſuccès, qu'ils ſont devenus les premiers négociants de l'univers. Il eſt vrai qu'ils ſuivent la grande route pratiquée par les plus célebres marchands ; car, pour s'enrichir plutôt, ils font de temps en temps banqueroute.

Ils ſont ſi puiſſants, au moment que je t'écris, que leur fortune tient du

prodige. Encore cent millions, & ils ſeront en état d'acheter le Royaume, qu'ils marchandent depuis long-temps. Les richeſſes de la Maiſon de Bourbon, qui eſt aujourd'hui la famille régnante, ne ſont rien en comparaiſon de celles de leur corps.

Outre le commerce général de l'Afrique, de l'Aſie, de l'Europe & de l'Amérique, ils ſont encore Médecins, Chirurgiens & Apothicaires. Ils vendent toutes ſortes de remedes. On trouve chez eux des gouttes, de poudres, des eſſences & des pillules pour les maladies les plus honteuſes.

Ils eurent, il y a quelque temps, une grande diſpute avec d'autres Bonzes & Mandarins au ſujet de la prédeſtination : mais dans celle-ci ils ne virent pas qu'ils étoient eux-mêmes prédeſtinés à être chaſſés de France ; c'eſt ce qui va arriver.

LETTRE LX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point d'uniformité dans la ſociété européenne. Le genre de vie & les profeſſions ſont ſi oppoſées, que les hommes y ſont à cent mille lieues les uns des autres.

J'allai voir derniérement une petite ſociété de Bonzes, qu'on nomme Chartreux. Ces Moines, en entrant dans le Couvent, laiſſent leur langue à la porte. Ils font vœu de ne jamais parler. Le nom de femme leur eſt interdit, & celui de propagation eſt parmi eux un terme ſacrilege. Ils paſſent les jours à chanter, & les nuits à prier. Ils ſe font une loi d'oublier les choſes de la terre, pour ne s'occuper que de celles du Ciel. Leur vie eſt un enchaînement de méditations ſur le mépris des biens d'ici-bas. Ils doivent penſer à la Divinité lorſqu'ils veillent, & y rêver pendant qu'ils dorment.

Quel contraſte de vie avec celle des autres citoyens nés ſous le même ciel, élevés dans les mêmes loix! La plupart de ceux-ci ſont comme un vœu de ne jamais garder le ſilence. Ils n'en connoiſſent pas même le mot. Ces derniers ſe font une loi d'oublier les choſes du Ciel, pour ne penſer qu'à celles de la terre. Leur vie eſt un enchaînement d'amuſements frivoles. Ils y penſent le jour; ils y rêvent la nuit.

Ce n'eſt pas ſeulement dans ces deux conditions que ſe trouve la différence. L'oppoſition eſt la même dans preſque toutes les claſſes.

On trouve ici des gens qui travaillent ſans ceſſe, d'autres qui ne s'occupent jamais. Il en eſt qui ſont dans un mouvement perpétuel; il y en a qui ſont dans une inaction continuelle. On en voit qui parlent éternellement; il y en a qui écrivent toujours. Ceux-là ſe promenent depuis le matin juſqu'au ſoir; ceux-ci ne bougent point de la même place. Il s'en rencontre qui ſont ſans ceſſe avec les femmes; d'autres qui les fuyent toujours, &c. &c.

Ce tableau n'eſt qu'une légere ébau-

che du contraſte perpétuel qui ſe fait remarquer ici. J'en vois la raiſon ; c'eſt qu'il n'y a point d'uniformité dans les Gouvernements politiques & civils.

LETTRE LXI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA volupté n'a pas corrompu toutes les claſſes de la ſociété.

On remarque ici des femmes qui ont de la retenue : mais elles ſont ſi laides, que c'eſt pour elles comme une néceſſité d'avoir de la vertu.

Le Chevalier, qui ſe vante d'être phyſionomiſte, diſtingue la ſageſſe du ſexe à ſes traits. Lorſqu'il voit une femme avec un œil poché, ou quelque choſe de difforme dans le regard, il dit auſſi-tôt, voilà une femme qui a de l'honneur ; & quoiqu'il avoue lui-même que cette regle n'eſt pas infaillible, il aſſure qu'il ſe trompe rarement.

Une petite-vérole a ici une telle influence

fluence ſur le caractere des femmes, qu'une jeune Dame, qui inclinoit beaucoup à la galanterie, après la perte de ſa beauté par cette maladie, devint d'une vertu exemplaire.

On avoit parlé d'un projet de morale chrétienne, qui tendoit à défigurer le ſexe, pour le conduire plus ſûrement au ciel : mais il n'a pas eu lieu. Il y a apparence que les femmes s'y ſont oppoſées, aimant encore mieux courir l'événement de leur vertu, que celui de leur beauté.

Outre la ſageſſe difforme, il y a encore la ſageſſe ſurannée. Quelque penchant qu'une femme ait eu autrefois à l'amour, dès qu'elle approche de quarante ans, & qu'elle lit dans les yeux des hommes qu'elle doit avoir de la vertu, elle en prend auſſi-tôt le caractere.

Ce qui me choque de cette vertu, c'eſt que celles qui la poſſedent en parlent éternellement. Elles font à tout moment la comparaiſon de leurs mœurs avec celles des perſonnes de leur ſexe qui n'en ont point. Elles oublient que toute la différence eſt dans deux ou trois luſtres.

Au reſte, cette regle a tout plein d'ex-

ceptions. On voit ici des femmes qui ont auſſi peu de retenue dans leur vieilleſſe, que dans la fougue & l'emportement de la jeuneſſe : & ces femmes, à Paris, ſont celles qu'on montre au doigt, & qu'on mépriſe ſouverainement.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

C'Eſt ici le pays des proceſſions, des images, des fêtes & des enterrements : mais la magnificence de l'Opéra ſurpaſſe les cérémonies religieuſes. Preſque tous les nobles ont leur maiſon au théâtre, qu'ils appellent loge, où ils habitent, mangent, jouent & boivent : du moins y ai-je vu des gens y dormir très-profondément. Il eſt vrai que c'eſt bien réjouiſſant, & que le plaiſir qu'on y prend vaut bien la peine qu'on loge directement ſur la ſcene. On y voit, comme à Turin, deux ou trois châtrés qui vont, qui viennent, & qui,

d'une voix efféminée, chantent gayement leur martyre. Mais ce n'eſt pas préciſément pour la muſique qu'on ſe rend dans ces réduits : les deux ſexes ont un plus grand intérêt à y ménager. On y eſt ſi commodément, qu'on m'a aſſuré que les hommages de l'amour s'y rendent en perſonne, & qu'on exécute dans ces loges l'original des Opéra.

Les Dames de Milan ſont fort galantes; elles ſe livrent, ſans beaucoup de ménagement, à leurs deſirs; elles appellent cela vivre à la françoiſe : on pourroit tout auſſi-bien l'appeller vivre à la Turque. Elles vont plus loin dans l'incontinence que les femmes de Paris; car, en fait de copie, le ſexe Italien ſurpaſſe toujours ſes originaux.

Chez tous les peuples d'Europe, la folie du carnaval a un temps limité; à Milan, cette ivreſſe dure quatre jours de plus. Tu mettras peut-être cela au rang des bagatelles morales : mais ſache que c'eſt une affaire d'Etat pour les mœurs générales. On ſe rend ici de toutes les Villes d'Italie, pour jouir de la prolongation de cette licence. Tandis que, pendant ce temps-là, les Mandarins chrétiens diſent aux fideles des autres Etats

de ne pas oublier *qu'ils ne ſont que pouſſiere*, ceux de Milan, en ſe livrant à leurs plaiſirs, ſe reſſouviennent par contraſte qu'ils ſont hommes.

LETTRE LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE liſois l'autre jour une épître, qu'on trouve à la tête d'un livre dédié à un Monarque européen, imprimé depuis peu. Elle étoit remplie de louanges ſi fades, & d'expreſſions ſi outrées, que je ne doute pas que ce Monarque, tout accoutumé qu'il eſt à la flatterie, ne rougiſſe lui-même en les liſant. Tous ſes vices y ſont changés en vertus, & ſes foibleſſes en qualités magnanimes. Une telle épître ſuffit pour défigurer le corps entier des annales modernes. Les hiſtoriens, dans deux ſiecles, ſeront tout déroutés, pour concilier, avec les vertus de ce Prince, le déſordre de ſon regne, & les maux qu'ils cauſerent en Europe.

Quand on n'a rien à dire d'un Souverain, que ne ſe tait-on?

Pourquoi en impoſer à la poſtérité par des louanges, que l'âge, dans lequel elles ſont écrites, peut démentir? Voilà ce qui cauſe ce contraſte perpétuel dans l'hiſtoire européenne. Le même Prince qui, par ſes vices, eſt mépriſé par un auteur, tient dans un autre un rang ſi diſtingué par ſes vertus, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable.

On eſt encore à ſavoir en Europe, ſi Louis, que quelques auteurs appellent le Grand dans leurs écrits, n'eſt pas auſſi petit que quelques autres l'ont repréſenté dans leurs livres.

Cet inconvénient n'eſt pas à la Chine, où la vérité n'eſt jamais défigurée dans l'hiſtoire. Il eſt permis aux Mandarins, prépoſés pour écrire les annales de l'Empire, d'y expoſer les faits ſans aucun déguiſement.

Il me ſemble que je ſuis au milieu du ſanctuaire de la vérité, & que j'habite le pays le plus libre de la terre, lorſque je lis ces mots dans le journal de Pékin :

» L'Empereur derniérement commit » une action indigne de ſon rang : le

» jour ſuivant, il ſe mit dans une ſi » grande colere, qu'il ne ſe connoiſſoit » point lui-même ; ou bien, dans une » telle occaſion, il oublia de rendre juſ- » tice ; dans une autre, où on attendoit » des effets de ſa clémence, on ne reſ- » ſentit que ceux de ſon indignation, &c. » &c. »

Un auteur ſeroit perdu ſans reſſource, s'il s'aviſoit d'expoſer ainſi la vérité toute nue : auſſi ne peut-on faire aucun fonds ſur les annales de cette partie de l'univers. L'hiſtoire d'Europe n'eſt qu'un tas de fables inventées après coup.

LETTRE LXIV.

Le même au, Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé des ſpectacles de Paris ; mais je ne t'ai rien dit des théâtres, qui ſont très-anciens : car les Européens n'ont pas fait les inſtitutions qui les rendent vicieux. Ces établiſſements viennent de loin.

Après que les Grecs & les Romains

eurent corrompu toutes les nations, ils firent des établiſſements pour ſe corrompre eux-mêmes. On dit néanmoins que, dans ſon origine, le théâtre étoit l'école de la morale, l'Egliſe de la ſageſſe, où l'on alloit acquérir des vertus, en apprenant à ſe corriger de ſes vices; mais cette Egliſe (ſi elle en a jamais été une) a bien dégénéré. Elle eſt aujourd'hui très-profane : encore un degré de corruption, & elle ſera un lieu de proſtitution publique.

Les révolutions de l'univers ayant enſeveli ſous les mêmes ruines les pieces & les acteurs, les ſpectacles finirent. Il n'y eut d'autre ſcene dans le monde que le monde lui-même. Cependant les nations, s'étant policées de nouveau, elles voulurent faire renaître les ſiecles du ſavoir, & on crut que, pour cela, il falloit jouer la comédie.

La France fit l'ouverture de ſon théâtre par la farce du ciel. On y repréſenta Dieu & les Saints; les Prophetes, les Anges, les Archanges, la Mere du Chriſt, le Chriſt lui-même, devinrent acteurs. Ces perſonnages, très-en droite ligne du Paradis, furent applaudis ou hués, ſuivant qu'ils s'acquittoient bien

ou mal de leurs rôles. On m'a dit que le parterre de Paris, qui ne fait grace à perſonne, avoit ſouvent ſifflé le Pere éternel.

Mais on trouva que les myſteres de la Religion chrétienne n'étoient pas aſſez divertiſſants; bientôt on joua les hommes, qui ſont toujours plus ridicules que les dogmes. L'adminiſtration publique monta ſur la ſcene; on mit le ſyſtême de l'Etat en pieces comiques. Quand le Roi de France vouloit déclarer la guerre à quelque Puiſſance, & qu'il avoit beſoin de lever des impôts ſur ſes ſujets, il faiſoit appeller les Comédiens, à qui il donnoit lui-même le ſujet de la piece qu'ils devoient jouer. Le peuple commençoit par en rire, & finiſſoit par payer l'impôt; ce qui étoit plus divertiſſant qu'aujourd'hui, où le le Prince ne met d'autre prologue aux taxes qu'un arrêt; piece par elle-même très-ſérieuſe, & qui ne met de bonne humeur que les exacteurs.

On y joua auſſi les Miniſtres d'Etat & les Grands de la Cour, qui ne pouvoient s'en venger ſur ces bouffons, parce qu'ils expoſoient leurs ridicules aux yeux du public, avec permiſſion

& privilege du Roi. Aujourd'hui on y joue les mœurs & les paſſions en général.

Le théâtre a deux faces. Il y a des temps où ce ſpectacle eſt d'un ſombre & d'un triſte à faire peur, & tout y eſt en deuil, juſques au viſage des acteurs. Le fer & le poiſon le rempliſſent de cadavres; il n'eſt queſtion que de tombeaux, de ſépulcres, de meurtres & d'aſſaſſinats. Le lendemain la décoration change. Le théâtre reſſemble à une ſalle de bal, où les jeux & les plaiſirs ſe raſſemblent de toutes parts; les acteurs ſont gais & enjoués; leur gravité ſe change en un maintien groteſque & bouffon; de Monarques & de Souverains qu'ils étoient, ils deviennent des farceurs & des baladins. On peut dire que la mort & la raillerie habitent ce théâtre par ſemeſtre.

Ceux qui calculent tout à Paris, prétendent qu'il périt tous les ans à ce ſpectacle, par le fer ou le poiſon, trois cents Empereurs, autant de Rois, cinq ou ſix cents Princes; qu'on y ravit plus de cinq cents filles, & qu'on y fait deux fois autant de mariages. Quoique ce ne ſoit pas la contrée des miracles,

c'eſt le pays des réſurrections; on y voit des acteurs qui ont éte tués plus de mille fois, & qui renaiſſent toujours de nouveau pour tuer le public.

LETTRE LXV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs Européens ſont les peuples les plus induſtrieux de l'univers pour ſe détruire : c'eſt quelque choſe de prodigieux que les progrès qu'ils ont faits dans l'art de s'exterminer.

Les Grecs & les Romains, qui déſolerent la terre, n'avoient que des notions de détail pour dépeupler les Etats, au-lieu que les modernes peuvent les abymer en gros. Ceux-là employoient des ſiecles pour rendre déſert un continent; c'eſt aujourd'hui l'affaire d'une campagne.

A meſure que la terre s'étoit dépeuplée par ſes diviſions, on avoit inventé les caſques & les cuiraſſes; mais on trouva qu'il étoit honteux d'aller à la

guerre pour ne pas y mourrir, & on les réforma.

Anciennement on n'employoit que les dards dans les combats ; cette maniere de ſe tuer parut trop lente ; on imagina la pique ; mais ayant réfléchi qu'avec celle-ci on étoit trop éloigné en s'égorgeant, on imagina l'épée qui tuoit de plus près. On y ſubſtitua dans peu la bayonnette, qui fait de plus larges bleſſures.

Ce n'étoit cependant encore-là qu'une foible branche de l'art de s'anéantir. Un rayon de lumiere n'eut pas plutôt éclairé cette partie de l'univers, qu'on inventa la poudre : découverte admirable pour s'exterminer invinciblement. Il avoit fallu juſques-là de la force & du courage pour ſe battre ; mais il ſuffit alors d'avoir de la poudre. Après qu'on eut découvert celle-ci, on imagina le fuſil & le piſtolet.

Enfin, l'eſprit humain, qui ſe ſurpaſſoit toujours, ayant fait un effort ſur lui-même, inventa le gros canon. Ce fut pour l'humanité un trait de lumiere ſublime. Avec le fuſil & le piſtolet, un homme, d'un ſeul coup, ne pouvoit tuer qu'un de ſes ſemblables, au-lieu

qu'avec le canon un homme en tuoit cent. Alors on eut beau ſe cacher dans des fortereſſes; le canon, qui abyma tout, porta la mort par-tout.

Pendant ce temps-là, l'art de la bombe ſe perfectionnoit; les Européens y firent de ſi grands progrès, qu'ils furent en état de détruire une grande Ville avec tous ſes habitants, dans moins de temps que Dieu, dans ſa colere, n'en met pour exterminer un peuple par un affreux tremblement de terre.

Dans peu parut la machine infernale; nom qui lui convient parfaitement; car l'enfer ſeul pouvoit l'imaginer. Tous ces inſtruments de la méchanceté humaine repoſent dans des établiſſements mortuaires, qu'on appelle ici arſenaux. Chaque Etat a dans ſon ſein de quoi exterminer dix peuples; & c'eſt parce qu'on a de quoi s'exterminer, qu'on s'extermine.

Cependant l'art devient tous les jours plus raffiné, & les pratiques ſe multiplient. J'aſſiſtai hier à l'épreuve d'un canon qui tire ſoixante coups dans une minute : l'invention eſt merveilleuſe pour approcher la fin du monde; il n'y a qu'à la laiſſer agir, pour que bien-

tôt il n'y ait plus d'hommes ſur la terre.

J'ai calculé qu'une batterie de cent de ces canons, peut tirer, dans vingt-quatre heures, huit millions ſix cents quarante mille coups; ce qui eſt tout juſte le nombre de ceux qn'il faut pour ſe défaire dans un jour d'une nation entiere.

LETTRE XLV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL s'eſt élevé ici parmi les ſavants une diſpute qui fait beaucoup de bruits; car elle eſt compoſé de ſons; on demande ſi la muſique italienne eſt préférable à la françoiſe. Comme ce débat ne regarde que la maniere d'affecter l'air, les ſavantes diſſertations qu'on fait à ce ſujet, ne tendent qu'à l'agiter.

L'affaire s'engagea d'abord par des ariettes & des chanſons; on ſe battit long-temps par de petits détachements de vaudevilles; mais dans la ſuite des corps entiers de muſique nationale

s'engagerent dans la guerre générale. On ramaſſa de part & d'autre tant de *cromes* & de *ſemi-cromes*, qu'on fut en état de former des volumes remplis d'une érudition auſſi curieuſe qu'inutile.

Il paroît que les François ont perdu pluſieurs batailles rangées en muſique, & que les Italiens les ont battus à platte-coûture par un grand nombre de *ſolo* & de *concerto*. Il a été queſtion quelquefois de négociations pour terminer cette querelle à l'amiable; mais on n'a jamais pu parvenir à un accommodement. Le mal eſt qu'on en appelle toujours à des juges incompétents; je veux dire, aux nations étrangeres, qui n'entendent pas plus une de ces muſiques, que l'autre.

Un écrivain de Geneve, qui a donné d'abord au public des ouvrages dignes d'un philoſophe, qui a écrit enſuite des Romans, & qui finira peut-être ſa carriere de littérature pas des almanachs, prétend (malgré le bruyant de l'Opéra de Paris) que les François n'ont point de muſique. Ceux-ci, pour lui prouver démonſtrativement qu'il ſe trompoit, lui ont répondu par des chanſons.

Cette fameuſe querelle ſe réduit à ſavoir, ſi les Chinois doivent chanter comme les Allemands, ou les François comme les Turcs. On ne remonte point au principe. Il s'agit de ſavoir ſi la muſique italienne, à laquelle on eſt porté de donner la préférence ſur les autres, contient toutes les expreſſions & tous les accents de la nature.

LETTRE LXVII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

EN France, la religion ne met point de bornes au luxe : au contraire, elle en augmente les branches. La plupart des maiſons ſont meublées de vertus chrétiennes.

Il y a des gens ici, qui ont pour dix mille écus de crucifix, & d'autres chez qui on compte pour cent mille francs d'humilité évangélique. Les appartements ſont tapiſſés d'Apôtres, de Saints & de Saintes d'une grande valeur. Il y a telle Magdelaine, dont le

tableau forme un luxe d'autant plus grand qu'il n'a point de prix.

Je vis derniérement l'ameublement d'un Seigneur François, qui a mis toute la religion en luxe. Comme tous les tableaux ſont des originaux, les connoiſſeurs prétendent que ce luxe divin eſt magnifique; ils le regardent comme un chef-d'œuvre d'oſtentation chrétienne.

La création ſert d'ornement au premier appartement. D'un côté, on y remarque Adam & Eve dans le Paradis terreſtre; de l'autre, on voit la chûte de cette derniere, qui crée le péché originel. L'aventure de Caïn y eſt peinte avec autant d'art que de goût. On y voit le déluge & la terre noyée, par un très-habile maître. Toutes les bêtes de l'arche y font un grand étalage, & contribuent à former un bel ameublement. La tour de Babel y paroît, & la confuſion des langues y eſt peinte avec beaucoup d'ordre.

Le peuple de Dieu ſert de tapiſſerie au ſecond. On y voit le veau d'or, & toute la ſuite de l'hiſtoire de ſon idolâtrie y eſt diviſée en tableaux. Abraham & Moïſe font les honneurs de cet

appartement. Le paſſage de ce dernier en Egypte, pour y délivrer ſes freres de la captivité, eſt ſur-tout un meuble impayable.

Mais les loix du Décalogue, qui contiennent tout le plan du ſyſtême de l'humiliation du cœur humain, y ſont d'un goût & d'une oſtentation ſupérieure à celle de Moïſe même.

Le luxe du troiſieme eſt compoſé de l'arche de l'Eternel, du Temple de Dieu, & de l'hiſtoire de Salomon.

Le quatrieme eſt orné de la naiſſance du Chriſt, de l'adoration des Mages, de ſa mort & de ſa réſurrection. On remarque ſur-tout, dans ce dernier ameublement, une deſcente de croix, comme les Chrétiens s'expriment, qui forme un luxe d'une grande richeſſe. L'homme d'affaires de ce Seigneur me dit qu'on avoit voulu lui en donner cinquante mille écus.

Il y a tel *Ecce homo*, chargé de plaies, qui guériroit celles de l'indigence d'une famille, ſi on vouloit le vendre; mais dont on ne ſe défait point pour ne pas dégénérer du luxe de ſes ancêtres.

Il y a même des chefs de maiſon,

qui, en mourant, ordonnent, par leur teſtament, qu'on ne ſe défera pas de cete ſainte oſtentation, & qui perpétuent par-là le luxe chrétien, ainſi que la miſere domeſtique.

Ne crois pas que cette vanité religieuſe ne ſe trouve ici que parmi les gens qui ont des mœurs & de la morale; les débauchés de profeſſion l'employent également. Il n'y a point d'athée, qui ait un peu de bon goût aujourd'hui, qui ne ſe trouve, dans ſa maiſon, au milieu d'une foule de Patriarches, de Prophetes & des Bienheureux.

LETTRE LXVIII.

Le même, au Mandarin Kié-toù-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL eſt permis aux François d'avoir de l'eſprit; mais il leur eſt défendu d'être ſavants : leur plus profonde érudition ſe réduit à un ſavoir ſuperficiel.

Si un lettré s'aviſe d'avoir trop de génie, & de s'élever au-deſſus des

connoiſſances ordinaires, on le fait auſſi-tôt rentrer dans les bornes de l'ignorance générale. Il ne faut pas croire que ce ſoit par défaut de capacité. Les François iroient auſſi loin que leurs voiſins dans les ſciences abſtraites, s'ils n'étoient arrêtés dans leur courſe.

Cette ignorance vient de loin : elle tire ſa ſource de l'inſtitution même. Tout ſeroit perdu, ſi la nation penſoit une fois géométriquement. Elle acquerroit par-là un génie de démonſtration, dont ce Gouvernement n'a que faire. Son deſpotiſme s'eſt accommodé juſques ici de l'ignorance nationale, & il ne ſait pas comment il s'accommoderoit du ſavoir public.

Tout eſt de conſéquence dans un Etat où la puiſſance eſt arbitraire. Par exemple, il n'eſt pas indifférent à la France, que le ſoleil tourne autour de la terre, ou la terre autour du ſoleil, parce que ſes erreurs phyſiques ſont liées à ſon ſyſtême politique, & tiennent aujourd'hui à ſa conſtitution.

Quand un ſavant s'aviſe de faire ouvrir les yeux à ſes concitoyens, on a ſoin auſſi-tôt de lui fermer les ſiens. Un

de ſes philoſophes prouva qu'il y avoit des fautes dans la carriere du ciel, & on lui prouva qu'il ne devoit pas ſe mêler de les corriger : il fut exilé.

Les Bonzes & les Gens d'Egliſe, qui ſont les gardiens de l'ignorance publique, perdroient leur autorité, s'ils permettoient qu'on devînt ſavant. Ils ſont ſurtout attentifs à ce qu'on ne faſſe point de grands progrès dans la phyſique, qui mene à la connoiſſance de Dieu. La garde de cette porte eſt leur fort ; car ſi on venoit une fois à déchirer le voile, ils ſeroient très-foibles. On leur feroit la loi, au-lieu qu'ils la font aux autres ; ſans compter qu'il faudroit alors qu'ils devinſſent ſavants, & il leur eſt bien plus commode d'être ignorants. Les gens de cet état ſeroient obligés de fatiguer continuellement leur eſprit, au-lieu qu'il ne faut point de peine pour ne ſavoir rien. Il auroit fallu ſortir de cet état d'inaction qui fait les délices des Bonzes, & qui ne s'engageroient point dans cet état, s'il étoit une carriere d'étude & de travail.

Il eſt défendu aux écoles d'aller plus loin que la moitié du chemin des connoiſſances : leur inſtitution les réduit à

faire des demi-ſavants ; c'eſt-à-dire, de parfaits ignorants.

On dit que le climat, qui ſe mêle ici avec la politique & la religion, empêche que les François ne ſoient profonds. J'ai de la peine à le croire; car au travers de la gêne générale, il s'échappe de temps en temps des écrits qui décelent le Gouvernement & le Clergé. Ces écrits prouvent qu'il ne manque que la liberté en France, pour que la nation penſe profondément.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

APrès l'Opéra & les femmes, il me reſte à te parler des temples de Milan. Dieu eſt logé ici avec une magnificence royale ; on lui a bâti des palais ſuperbe ; mais c'eſt tout ce qu'on a fait pour lui. Il ſemble même qu'on ne l'ait logé ſplendidement, que pour le mépriſer ſouverainement. La plupart

des Egliſes ſont des rendez-vous d'amour, où on ne ſe raſſemble que pour ſe voir.

La religion, qui entre par-tout chez ce peuple ſuperſtitieux, lie les intrigues des amants. Le culte en Italie eſt ſi néceſſaire à la débauche, que, s'il n'y avoit point de dogme, il y auroit plus de mœurs : que deviendroient en effet les pauvres amoureux, ſans les Meſſes des Dimanches, & les anniverſaires des Saints des jours ouvriers ? L'ordre domeſtique, qui a pour fondement la jalouſie du climat, pourroit maintenir les filles & les femmes dans le devoir ; mais les peres, les meres & les maris ſont déroutés par les ſermons, les vêpres & les bénédictions.

C'eſt ainſi que la religion, le ſeul frein qu'il y ait pour prévenir la diſſolution des mœurs, eſt employée elle-même à les corrompre.

LETTRE LXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

J'Entrai derniérement avec le Chevalier dans une Pagode chrétienne, où la foule étoit des plus grandes; car c'étoit le jour de l'anniverſaire de l'idole du lieu.

Je faiſois réflexion ſur ce grand concours de peuple, lorſqu'un jeune homme, d'environ vingt-ſix à vingt-ſept ans, vêtu de noir, & qui portoit une chemiſe par deſſus ſon habit, fendant la preſſe, vint s'aſſeoir dans une petite niche de bois, qui étoit preſque à côté de moi. Son teint étoit vermeil, & il paroiſſoit fort & vigoureux.

Il ne fut pas plutôt aſſis, qu'une jeune Dame ſe leva de ſa place, & alla ſe mettre à genoux devant lui, & commença à lui parler à l'oreille. La Dame étoit très-jolie; & quoiqu'elle fut couverte, le jeune homme, avec

qui elle s'entretenoit tout bas, pouvoit voir une grande partie de ſa gorge, ſur laquelle ſon viſage appuyoit : de maniere que la Dame ne pouvoit reſpirer, ſans qu'il vît le mouvement de ſon ſein. Mon compagnon, qui s'apperçut de mon étonnement, me dit, je vois bien que vous êtes ſurpris de ce tête à tête; vous le ſerez bien davantage, quand vous ſaurez que ce rendez-vous eſt un des principaux myſteres de notre religion.

La loge que vous voyez-là, eſt un confeſſional; celui qui eſt dedans, eſt un confeſſeur; & la Dame, une pénitente. Elle va s'accuſer à lui de ſes foibleſſes, & lui parlera de ſes chûtes : le jeune homme lui demandera compte de ſes penſées, & s'informera de tous ſes deſirs. Cela s'appelle ici le tribunal de la Pénitence.

C'eſt un Sacrement nouveau chez les Chrétiens, qui ne date gueres que de cinq ou ſix cents ans; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit divin; car Dieu, dans ce moment, va deſcendre du Ciel ſur cette niche, en forme de colombe, ou St. Eſprit. Il déliera la langue du confeſſeur, qui abſoudra la pénitente

tente de tous ſes péchés ; & au cas qu'il ait des raiſons pour ne pas le faire, le St. Eſprit, qui aura fait un voyage inutile, retournera au Ciel juſques à nouvel ordre. On ne trouve dans aucune religion un acte plus prodigieux. Tout eſt ſurnaturel dans ce tribunal ; il faut que le confeſſeur oublie qu'il eſt homme, & que la pénitente ne ſe ſouvienne pas qu'elle eſt femme.

Voilà, lui dis-je, un Sacrement qui eſt en effet ſurprenant; car je ne croyois pas que cela pût s'oublier. Ce qui m'embarraſſe, ajoutai-je, ce ſont les détours que le confeſſeur eſt obligé de prendre, pour éviter de prononcer le nom de choſes indécentes. Oh ! il n'y a point d'embarras à cela; il n'en employe aucun ; car rien de plus indécent chez nous, qu'une confeſſion. Un homme qui, dans tout autre lieu que dans un confeſſional, oſeroit faire de pareilles queſtions à une femme, ſeroit regardé comme un libertin ; & une femme, qui y répondroit dans les mêmes termes, paſſeroit pour une proſtituée.

Par exemple, un confeſſeur, en demandant compte à ſa pénitente de ſes

tentations, s'informe exactement combien de fois elle a été tentée ; ſi, en y ſuccombant, il s'eſt fait chez elle une grande révolution dans la nature ; ſi, en voyant un beau cavalier, elle n'a pas été émue ; ſi cette émotion n'a pas produit un acte ; ſi cet acte a été bien ſenſible ; ſi la nuit, en dormant, elle n'a pas fait des rêves voluptueux ; ſi ces images ont cauſé en elle une grande impreſſion ; ſi elle ne s'eſt pas apperçue à ſon réveil, que ce ſonge avoit produit une réalité.

Si ſa pénitente s'accuſe d'une intrigue d'amour, où elle ait ſuccombé, il s'informe du temps, du lieu, des circonſtances ; ſi elle déclare avoir fait infidélité à ſon mari, il faut qu'il ſache combien de fois ; ſi le plaiſir qu'elle y a pris a été bien ſenſible ; ſi elle a toujours conſervé ſa raiſon ; ſi elle n'eſt pas tombée en pamoiſon ... le Sacrement continue, & Dieu acheve le reſte.

Monſieur, lui dis-je, eſt-ce que le diable ne ſe mêle pas de ce myſtere-là ? Et ne ſe fait-il pas lui-même confeſſeur chez les Chrétiens ? car il me ſemble qu'il a beau jeu dans ce Sacrement.

Les réflexions naiſſent ici de toutes part. Une religion, qui expoſe trop ſes Miniſtres, eſt mal combinée. Dans toutes les ſectes, ceux qui conduiſent les hommes, ſont eux-mêmes des hommes : le caractere qu'imprime le dogme, ne change point le cœur. Ceux qui ſont dévoués par leur état à la Divinité, n'ont point reçu de la nature un privilege de n'être point foibles. Tel ſaint que puiſſe être un culte, c'eſt préſumer trop de lui, que d'expoſer continuellement ceux qui le ſervent, à des tentations, & de prétendre qu'ils ſoient toujours victorieux.

La décence eſt d'un ordre ſupérieur à toutes les religions ; ou, pour mieux dire, ſans elle, il ne ſauroit y avoir de religion, parce qu'elle eſt la baſe ſur laquelle appuyent toutes les vertus morales. Lorſque l'expoſition des plaiſirs attachés à la volupté, réveille des ſenſations déshonnêtes, il vaut mieux les laiſſer enſevelir dans un éternel oubli. Ce ſont des cadavres pourris, qui, en corrompant l'air, infectent ceux qui les ſortent du tombeau. On peut dire que c'eſt pécher pluſieurs fois, que de révéler certains péchés.

L'innocence eſt preſque toujours expoſée à un danger évident dans ce Sacrement chrétien. Dix confeſſions en apprennent plus à une jeune perſonne du ſexe, que la corruption même du monde ; car il faut l'interroger, pour ſavoir ſi elle eſt ſuſceptible des tentations dont on la ſoupçonne ; & ce ſont ces interrogations qui lui apprennent ou qui lui font deviner ce qu'elle ne ſavoit pas.

On dit que la honte, qui eſt attachée à la confeſſion, retient les femmes ; on ſe trompe. Les moraliſtes chrétiens ne connoiſſent pas le cœur humain qui s'accoutume à tout ; il n'y a que le premier aveu qui coûte. Lorſqu'une femme a dit une fois qu'elle s'eſt livrée à ſes deſirs honteux, elle le dit enſuite cent fois, ſans aucune honte. On ajoute que cette humiliation forme elle-même un ſacrifice. Mais pourquoi choiſir préciſément la confeſſion auriculaire ? Ne peut-on pas s'humilier devant Dieu, ſans en rendre un mortel témoin ? Le confeſſeur n'a rien à faire dans la confeſſion ; car ſi c'eſt à un homme à qui on ſe confeſſe, la confeſſion n'a aucun pouvoir ; ſi c'eſt à Dieu, le confeſſeur eſt de trop.

Je ne connois rien de mieux imaginé que ce Sacrement, pour remplir la terre de ſacrileges. Les Chrétiens le regardent comme une éponge, qui, étant une fois paſſée ſur les péchés, les efface entiérement : ils oublient qu'ils ſont pécheurs, parce qu'ils ſe ſouviennent qu'ils ſe ſont confeſſés. La pénitence empêche qu'ils ne ſoient pénitents ; ils croyent la dette acquittée, dès-lors que la pénitence eſt faite.

Il y a plus de vanité dans le confeſſeur, qu'il n'y a d'humilité dans le tribunal : il s'annonce comme un homme qui a dans ſes mains les clefs du ciel, le pouvoir qu'il ſe donne eſt au-deſſus de tous les Monarques de l'univers. Les Rois ne peuvent faire le bonheur des hommes que pour un temps ; le confeſſeur les rend heureux pour toute une éternité. Comment peut-il jamais tomber ſous les ſens que Dieu ait communiqué cet attribut, le plus grand de tous, à un chétif mortel ? Les Mandarins de cette ſecte diſent pour raiſon que c'eſt un myſtere. Il l'eſt, ſans doute ; mais le plus grand myſtere que j'y trouve, c'eſt que des hommes raiſonnables l'ayent adopté.

Cette inſtitution chrétienne n'eſt pas cependant ſans utilité : elle ſert à maintenir cet empire que la pagode chrétienne a toujours voulu conſerver ſur les peuples & ſur les Souverains. Par elle, les Bonzes & les Prêtres connoiſſent les intrigues, & voyent à découvert toutes les foibleſſes du cœur ; par elle, tous les ſecrets des familles & des Cours ſont dévoilés.

Il y a un autre prodige dans ce myſtere ; c'eſt la métamorphoſe qu'il cauſe dans les Princes. C'eſt un ſpectacle des plus ſurprenant, de voir un Souverain aux pieds d'un de ſes ſujets, briguer la rémiſſion de ſes fautes, & mendier auprès d'un pécheur l'abſolution de ſes péchés.

LETTRE LXXI.

Le même, au Mandarin Miniſtre, á Pékin.

De Paris.

LEs mœurs des Princes d'Orient ſont ignorées de leurs ſujets. Il y a une barriere qui ſépare le ſerrail de l'Empire :

le Souverain peut s'y livrer tant qu'il veut à ſes ſales deſirs, ſans que ſon exemple produiſe aucun mauvais effet dans l'Etat. Des eunuques, vendus à leurs voluptés, & eſclaves de leurs deſirs, ſont ſeuls témoins de leurs déréglements.

En Occident, les mœurs des Rois ſont ſi près de leurs peuples, qu'ils les voyent à découvert : leur conduite eſt tranſparente. On ſait ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de la Maiſon royale. L'imagination vole dans leur lit, ſans s'arrêter dans l'anti-chambre. On fait voir à Marly l'appartement de l'eſclave favorite ; on montre l'endroit où elle habite avec le Roi. Tout le monde ſait celui qu'elle occupe à Verſailles ; c'eſt la premiere choſe que l'on montre ici aux étrangers.

L'hiſtoire des petits appartements, y compris les ſoupers avec ce qui s'enſuit, forme les mémoires du temps. Il n'y a point d'homme à Paris, un peu verſé dans les intrigues de la Cour, qui ne ſache ce qui s'y paſſe.

J'aſſiſtai Dimanche paſſé à l'ouverture du bulletin de Verſailles dans la grande allée de Tuileries, qui ſe fit en préſence

de deux ou trois cents perſonnes. C'eſt le journal hiſtorique d'une ſemaine entiere de ce qui doit ſe paſſer de plus important à la Cour. Un vieux Officier réformé, qui depuis vingt ans eſt chargé de ſa publication, nous le lut ainſi, après avoir mis ſes lunettes, & craché deux fois pour ſe rendre la voix plus ſonore.

» Demain Lundi, le Roi tiendra » grand Conſeil.

» Mardi, il paſſera en revue ſa Mai- » ſon.

» Mercredi, il donnera audience » aux Ambaſſadeurs des Cours étran- » geres.

» Jeudi, il ira à la chaſſe.

» Vendredi, il aſſiſtera à un grand » *Te Deum* ſolemnel, pour rendre gra- » ces à Dieu de la proſpérité de ſes » armes, tant par mer que par terre.

» Samedi au ſoir, il viendra chez » la M — à Bellevue, où il ſoupera » & couchera.

On peut appeller cela faire garder les manteaux à tout un Royaume.

Par la nature du Gouvernement monarchique, il eſt impoſſible que le Monarque ſe livre à ſes deſirs déréglés, ſans que ſes ſujets ne ſuivent ſon exemple.

C'eſt un centre où toutes les actions des particuliers ſe rapportent.

L'hiſtoire de la volupté des peuples François, eſt fondée ſur celle de ſes Rois. Avant François premier, les François étoient plus galants que débauchés. Ce Prince, qui eut publiquement des maîtreſſes, & qui mourut d'une maladie qu'on appelle honteuſe, parce qu'elle étoit la ſuite de ſes débauches, ouvrit la porte au libertinage. Cependant il y avoit encore de la retenue : car un peuple ne ſe corrompt pas tout d'un coup.

Henri IV, qui ne cachoit ni ſes goûts ni ſes fantaiſies pour le ſexe, échauffa les deſirs de la nation, & les dérangea.

Louis XIV, Prince voluptueux, ardent dans ſes paſſions, & qui enlevoit les femmes de ſes ſujets, avec qui il vivoit ouvertement, détermina la débauche; ſous ſon regne, elle fut preſque générale : ſon exemple, qui fut ſuivi dans le Gouvernement qui lui ſuccéda, acheva de tout pervertir.

Il n'y a point de femmes ici, je parle même de celles qui paſſent pour aſſez retenues, qui ne regardent comme un badinage celui de déshonorer

leurs maris. Elles s'y croyent autoriſées par l'exemple du Souverain, qui, dans un Etat monarchique, juſtifie tout, juſques au crime même.

LETTRE LXXII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA plus difficile de toutes les ſciences en Europe, eſt de ſavoir qu'on ne ſait rien : mais il y en a une autre qui l'eſt encore plus ; c'eſt de douter de tout.

On ſe moqueroit à la Chine d'un philoſophe qui voudroit s'aviſer de douter que nous exiſtons, & qui diroit qu'il pourroit arriver que cela fût ; mais qu'il ne ſeroit pas impoſſible que cela ne fût pas : car voilà le langage ordinaire de ces derniers ſavants.

Dans toutes les régions du monde, on convient que la lumiere eſt le jour : il y a des ſavants ici, qui ſont en état de vous prouver que la lumiere eſt la nuit.

Cette ſcience a cauſé bien des révolutions dans l'eſprit humain : on a fait des livres ſans nombre pour perſuader qu'il falloit douter de tout, & on eſt parvenu à la fin à ne s'accorder ſur rien.

Il a fallut un grand travail pour détruire tous les principes, & accoutumer l'imagination à flotter continuellement entre le vrai & le faux.

Cette ſcience influe ici ſur toutes les affaires de la vie civile. Une incertitude générale a gagné la nation, qui ne ſait jamais ce qu'elle veut. Elle a paſſé au cabinet du Prince, & préſide au Conſeil du Roi. Une délibération eſt toujours démentie par une autre délibération. On balance entre le ſyſtême de faire la paix, & le projet de continuer la guerre. On n'eſt pas bien d'accord avec ſoi-même là-deſſus. Les Miniſtres ſont toujours en ſuſpens ſur ce qu'ils doivent faire.

Cette indétermination deſcend dans les arts, & pénetre dans le domeſtique des maiſons particulieres. Un pere de famille ne ſait jamais ce qu'il fera de ſes enfants. Il les détermine d'abord à un état ; & dans peu, il leur en fait choiſir un autre.

LETTRE LXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

CHaque courier apporte ici la défaite d'une partie de l'armée françoiſe qui eſt maintenant en Allemagne : ce n'eſt pas que cette armée ſoit peu nombreuſe ; elle pourroit faire elle ſeule la conquête de l'Europe. Les diviſions des Généraux forment une guerre plus dangereuſe pour la France, que celle que lui font ſes ennemis ; leurs jalouſies, leurs piques, leurs haines déſolent cette Monarchie. Pendant que les Généraux châmaillent entre eux, & ſe livrent des combats particuliers, la nation perd des batailles générales. Les querelles politiques des Souverains ne ſont rien en comparaiſon de celles-ci ; il ſe trouve quelquefois des tempéraments pour concilier les intérêts des Princes : mais il n'en eſt point pour terminer les différends des Généraux. Lorſqu'on en envoye deux au loin pour combattre les

ennemis de l'Etat, la premiere choſe qu'ils font, eſt de ſe contrecarrer l'un l'autre ; il y en a toujours un qui veut être plus habile, & qui, par conſéquent, trouve toujours mauvais ce que l'autre fait : le grand point, c'eſt d'acquérir la ſupériorité ; voilà la grande affaire, celle à laquelle les intérêts de la Couronne ſont toujours ſacrifiés.

La plus mauvaiſe nouvelle qu'on puiſſe donner à l'un d'eux, c'eſt de lui apprendre que ſon collegue vient de remporter un avantage ſur l'ennemi ; mais il treſſaillit de joye, quand il eſt informé qu'il a fait quelque bévue qui l'a engagé dans un mauvais pas. On fait plus, on ſe tend réciproquement des embuſcades, & chacun, de ſon côté, tâche de faire tomber ſon rival dans quelque piege. Quelquefois ils ſe déchirent par des libelles diffamatoires, qu'ils rendent publics ; cette manœuvre ſe paſſe au ſu & au vu de la France & de toute l'Europe, ſans qu'aucun châtiment capital s'enſuive. On exécute ici un homme qui en a tué un autre, & on ne fait point mourir un Général, qui, dans une ſeule action, en aura fait aſſaſſiner vingt mille.

En Aſie, un Commandant répond ſur ſa tête des événements de la guerre; en Europe, il n'eſt pas même reſponſable de ſes mauvais deſſeins; s'il manœuvre mal, & qu'il faſſe périr une armée entiere, la ſeule punition qu'on exerce contre lui, c'eſt de le rappeller. La guerre ſeroit peut-être finie dans le nord, ſans l'avarice & les monopoles d'un Général François; les ennemis de cette Monarchie s'y étoient mis dans une ſi mauvaiſe poſition, qu'il ſuffiſoit de profiter de leur déſavantage pour parvenir à la paix; mais une armée d'Allemands acheta de lui ſa liberté, & recommença la guerre. A l'égard du Général François, après avoir vendu ainſi les intérêts de la Couronne, il ſe retira tranquillement avec pluſieurs millions, qu'il employa à payer ſes dettes, & à bâtir à Paris des hôtels ſuperbes. Il eſt maintenant dans une Province où il donne des fêtes continuelles, & fait le magnifique; il jouit paiſiblement des richeſſes qu'il a acquiſes aux dépens du ſang le plus pur des François.

Que dis-tu de la clémence du Roi de France, dont la modération va juſques à voir égorger impitoyable-

ment ſes peuples, ſans tirer vengeance de tant d'homicides volontaires ? A la Chine, cela s'appelleroit un Empereur cruel & barbare. Si on coupoit plus de têtes de Généraux en France, il y en auroit beaucoup moins d'abattues parmi les ſujets.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

JE ſuis maintenant à Veniſe, c'eſt-à-dire, au milieu de la mer, dans un grand navire fait de pierres, que l'art & la nature tiennent à l'ancre depuis plus de treize ſiecles.

Les Européens ſont ſinguliers en tout: on découvre ſous leur ciel des climats riches & féconds, qu'ils abandonnent aux oiſeaux de proie, ou aux bêtes carnacieres, pour habiter des marais malſains, où ils ne vivent que de coquilles.

Tu peux bien t'imaginer qu'on n'a pas ici toutes les commodités; car on

n'eſt jamais bien à ſon aiſe dans un vaiſſeau. Il manque à Veniſe la choſe la plus eſſentielle à la vie : je veux dire des ſources d'eau vive. On a beſoin d'un pilote pour parcourir cette Ville ; on ne peut aller dans les rues qu'en barque, à moins d'avoir le privilege de ce Saint, dont parlent les Chrétiens, qui marchoit ſur les eaux.

Si on a à faire ou à rendre quelque viſite, il faut avoir recours à la bouſſole, & conſulter les vents ; s'ils ſont contraires, on eſt obligé à différer de ſe voir juſques à l'eſpoir d'une plus heureuſe navigation. Il eſt vrai qu'on peut aller à pied dans preſque tout Veniſe par des quais établis pour cela ; mais c'eſt une commodité très-incommode ; car il faut continuellement monter & deſcendre des ponts.

Chacun tient ici ſon équipage à l'ancre, & cet équipage eſt une eſpece de tombeau tendu de noir, où l'on s'enterre réguliérement cinq ou ſix heures par jour.

On diroit que cette Ville eſt faite à reſſort. Ses pagodes & ſes palais rentrent & reſſortent continuellement de deſſous les eaux. Quelquefois Veniſe

eſt en pleine mer; il y a des temps où elle eſt preſqu'en terre ferme. Les Vénitiens ont ſi grand peur d'être unis au continent, qu'ils inventent tous les jours de nouvelles machines pour tenir leur Etat flottant.

En entrant dans cette Ville, on reſpire un air de volupté, dangereux pour les mœurs. Tout eſt ſpectacles, plaiſirs & divertiſſements frivoles.

Dans les autres Etats de l'Europe, la folie du carnaval ne dure que quelques jours; ici on a le privilege d'extravaguer ſix mois de l'année. La République en donne la permiſſion, & avec le privilege du déguiſement; ce qui eſt aſſez bien imaginé, pour que les peuples puiſſent ſe livrer à leurs vices ſans aucune honte.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL eſt malheureux pour le peuple que le Prince ait des paſſions ; mais encore plus que ſes Miniſtres les découvrent. Anſſi-tôt que le Roi régnant eut donné à connoître ſon goût pour les femmes, tous ceux qui étoient autour de lui, chercherent à louer ce penchant. Peut-être que ce Prince eût vu finir cette inclination dès ſa naiſſance, ſi ceux qui l'environnoient n'avoient employé toutes ſortes de moyens pour l'irriter. Dès que ſon choix fut fait, on le loua, la flatterie en fit l'apologie ; on trouva des vertus où il n'y avoit que des crimes ; il ne ſe trouva pas un ſeul honnête homme dans tout le Royaume qui lui repréſentât le danger où il s'expoſoit, lui, l'Etat & ſon peuple. Funeſte condition que celle des Rois ; être continuellement pouſſé au vice,

& n'avoir pas un ſeul ami qui leur montre le chemin de la vertu ! C'eſt que l'on profite de tout, lorſque le Souverain ſe livre à cette paſſion ; on le gagne par celle qui l'a déja gagné ; les graces & les faveurs coulent plus facilement par ce nouveau canal : on obtient tout ce qu'on veut, parce que la favorite peut demander tout ce qui lui plaît. A quoi il faut ajouter que les déſordres, qui, dans la ſociété, réſultent de la même paſſion, demeurent ſans châtiments ; car comment le Prince puniroit-il une licence, dont il donne lui-même l'exemple ? On n'a point tous ces avantages avec un Prince ennemi de la volupté, qu'on ne prévient pas de même, & qui punit d'autant plus ſévérement les déſordres de cette paſſion, qu'il n'en reſſent point les effets.

J'ai lu, avec attention, l'hiſtoire de la plupart des Gouvernements de l'Europe, & j'ai découvert que le déſordre & la confuſion s'y ſont introduits, dans la proportion que les Souverains ont ſuivi leur penchant pour les femmes.

LETTRE LXXVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL faut, cher *Kié-tou-na*, que je te communique mes craintes. Je tremble de me trouver dans un Royaume qui n'a rien de libre, où tout eſt eſclave juſques à la parole. Il n'eſt pas même permis ici de penſer.

Je dois m'inſtruire du Gouvernement de ces peuples, des mœurs de la nation, & de celles du Prince. Il faut pour cela que je me confie, que je demande, que j'interroge; & ce ſont ces queſtions que je crains. Elles peuvent me rendre ſuſpect; & de la ſuſpicion à la conviction, il n'y a ici que l'intervalle de l'accuſation.

La Chine n'a rien à démêler avec la France: ſes intérêts ſont diamétralement oppoſés aux ſiens. Cependant ſi on ſavoit que je viens prendre connoiſſance de ce Gouvernement, je ſerois arrêté & enſeveli pour toujours dans une obſcure priſon.

Je frémis quand je penſe qu'il ne faut qu'un ennemi ou un indiſcret pour me perdre. La liberté d'un homme, en France, tient à ſi peu de choſe, qu'un faux avis la balance toujours.

Cependant ce Gouvernement n'eſt pas comme celui de Turquie, où la volonté du Prince eſt la loi ſuprême. Dans ce Gouvernement, on fait le procès à tout le monde; mais on ne l'inſtruit qu'après qu'on a pourri en priſon: auſſi la ſentence d'élargiſſement n'eſt gueres ſignifiée qu'au cadavre. Ce n'eſt qu'après qu'on eſt mort en priſon, qu'on recouvre ſa liberté.

Je reviendrai peut-être à cette matiere; elle eſt de la derniere importance: car où la liberté du citoyen n'eſt pas aſſurée, il n'y a point de Gouvernement politique & civil: tout eſt tyrannie ou deſpotiſme.

LETTRE LXXVII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier, qui m'avoit promis depuis long-temps de m'introduire dans une ſociété de beaux eſprits de Paris, me préſenta en dernier lieu chez un homme de lettres, où s'aſſemblent ordinairement des ſavants, la plupart auteurs, ou qui ont envie de l'être. La compagnie étoit mêlée. Je remarquai qu'il y avoit autant d'hommes de lettres, que de femmes ſavantes; car il n'en eſt pas en Europe, comme dans notre Aſie, où nos Dames, renfermées dans leur ménage, ne peuvent ſe diſtinguer que par les vertus domeſtiques : ici elles ont la permiſſion d'aſpirer aux premieres places de la république des lettres, & de faire aſſaut de génie avec l'autre ſexe.

Nous nous rangeâmes le Chevalier & moi dans cette aſſemblée, de maniere que nous pouvions entendre tout

ce qui s'y disoit, sans qu'on pût faire beaucoup d'attention à nous.

Je m'attendois à une conversation distinguée, & je préparois d'avance mon esprit à recevoir les différentes impressions des traits brillants dont j'allois devenir l'admirateur; mais au-lieu de ceux-ci, l'assemblée ne s'entretint que de choses ordinaires, exprimées en termes communs, & en phrases assez triviales.

Après que ces gens à talents eurent parlé pendant une heure sans rien dire : Monsieur, dis-je, à mon conducteur; sont-ce-là vos grands esprits! à ce qu'il me paroît, le titre de beau génie ici n'est pas cher; on peut l'être à un prix raisonnable : il me semble qu'il ne tiendroit qu'à moi de le devenir.

Comme le Chevalier connoissoit presque tous ces gens de lettres de l'un & de l'autre sexe, je n'eus pas besoin de m'adresser à d'autres qu'à lui pour m'en former une idée. Monsieur, lui dis-je, qui est cette Dame qui a le visage long & les yeux assez beaux? C'est, me dit-il, la Princesse de R-b-c : elle protege les arts lyriques, la musique,

la déclamation, & à cauſe de cela elle paſſe pour une eſpece d'auteur; car à Paris la protection tient lieu de compoſition. Il me ſemble, repris-je, que cette Princeſſe n'eſt pas trop bien placée dans cette compagnie; cela eſt vrai, reprit-il; mais nos femmes de la premiere qualité s'imaginent que la fréquentation des gens à talents les fait paſſer dans le monde pour en avoir; ce qui fait qu'elles ſe dégradent ſouvent par la ſociété des gens les plus vils. Celle-ci eſt toujours fourrée parmi les comédiennes, les acteurs & les chanteurs; gens qu'on ne devroit voir que ſur le théâtre, mais qu'elle voit chez elle; ce qui fait dire ici aux eſprits malins, qu'elle paſſe avec eux les bornes de la repréſentation.

Quelle eſt cette jeune Dame, continuai-je, qui eſt à côté de la Princeſſe? C'eſt une femme de condition, qui a eu le malheur de faire un madrigal, que les connoiſſeurs ont trouvé bon; & depuis ce temps-là, la tête lui a tourné: elle croit ſurpaſſer en poéſie tout ce que l'antiquité a produit de plus célebre. Sa converſation, ſes diſcours, ſa correſpondance, ſont en

vers:

vers : elle n'écrit aujourd'hui à ſes amants qu'en forme de bouts-rimés ; ce qui les déſeſpere : car au-lieu de vers ambigus, ils voudroient d'elle une proſe claire.

Pouvez-vous me dire quelle eſt cette troiſieme qui eſt aſſiſe tout auprès ; c'eſt-à-dire, quel eſt ſon genre de littérature ? Elle eſt profonde, reprit-il, dans la ſcience abſtraite des hiſtoriettes galantes. Elle a acquis la réputation de bel eſprit dans le monde par la compoſition d'un Roman manuſcrit ; mais elle eſt à la veille de détromper le public ; car elle va le faire imprimer.

Et cette quatrieme, qui eſt près du maître du logis, lui dis-je, qui a l'air ſi penſif, qui eſt-elle ? C'eſt une femme, me répondit-il, qui a donné dans le Grec ; car nos Dames ici ſe piquent d'en ſavoir plus que les hommes : celle-ci eſt poſſédée du démon d'Homere, & elle menace le public d'en donner une nouvelle traduction : c'eſt pour cela qu'elle a étudié le Grec ; mais elle a oublié d'apprendre le Latin & le François.

Paſſons aux Cavaliers, interrompis-je ; car je ne ſuis pas fort ſatisfait

de vos Dames littéraires. Quel eſt cet homme penſif & rêveur qui eſt vis-à-vis de nous ? C'eſt un homme, me répondit le Chevalier, qui doit avoir du génie ; car il a fait l'Eſprit ; (*) mais cet eſprit lui a fait perdre le jugement : on l'a perſécuté à outrance : le Gouvernement a établi un Conſeil pour le juger. Ses amis lui conſeillerent de ſe déclarer contre des juges ignorants, qui, à cauſe de cela, étoient hors d'état de faire le procès à l'eſprit ; mais il s'eſt trouvé, malgré les loix du ſavoir, que l'auteur eſt financier, & que, contre toutes les regles de littérature, il a quatre-vingt mille livres de rente : or il eſt décidé en France qu'il n'y a point d'eſprit qui vaille ce revenu-là. Il fut obligé de faire amende honorable, & d'avouer, devant un grand tribunal, que ſon eſprit n'avoit pas le ſens commun ; & par-là il ſe ſépara de lui-même juridiquement.

Qui eſt cet autre cavalier qui eſt tout près de lui ? C'eſt encore un auteur, me dit-il. Celui-ci fit jadis une

(*) Un livre qui porte ce titre.

tragédie appellée Denis le Tyran qui eut quelque ſuccès. Cette piece le détermina à écrire. Depuis cette tyrannie en vers, il a donné pluſieurs tyrannies en proſe : & aujourd'hui il tyranniſe tous les mois le public par une brochure tyrannique. Voilà un écrivain bien tyran, lui dis-je ; je défie que ſon Denis le ſoit davantage.

Mais qui eſt ce petit homme froid & ſuffiſant, & qui a l'air d'un ſot, ici vis-à-vis de nous à notre gauche ? C'eſt, me répondit-il, un miſérable écrivain, dont les ouvrages ſont auſſi inſipides que la figure. Il a écrit l'hiſtoire des Rois de Rome, avec une puérilité incompatible avec la grandeur de ces premiers fondateurs des maîtres du monde. Depuis qu'il a fait fortune, il ne donne que des pieces fugitives auſſi froides que ſes Rois. Il s'eſt fait concierge des nouvelles politiques ; il a la clef des gazettes étrangeres : les Hollandois ne ſauroient faire entrer leurs menſonges périodiques en France, ſans lui en demander la permiſſion. Il tient ce droit de la Cour ; car ce Gouvernement met tout en parti. Il y aura bientôt chez nous un privilege pour le dé-

bit des chanſons & des vaudevilles.

Quel eſt cet auteur qui eſt aſſis derriere tous les autres? Ce n'eſt pas un auteur, me dit-il, c'eſt un journaliſte. Hé, qu'eſt-ce que c'eſt qu'un journaliſte? C'eſt un homme qui penſe après les auteurs, & qui imprime à la ſuite des Imprimeurs. Le ſavoir & l'eſprit ne ſont pas néceſſaires pour faire un journal; il ne faut que des livres nouvellement ſortis de la preſſe. Celui que vous voyez-là eſt un miſérable compilateur, qui donne une miſérable feuille littéraire.

LETTRE LXXVIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

TOut le monde ici parle morale; mais il y a fort peu de gens qui ayent des mœurs. On voit tout plein d'hommes à Paris qui diſputent continuellement ſur des choſes qu'ils ne croyent point, & font paroître un grand zele

pour des maximes qu'ils ne pratiquent pas. Les libertins ſur-tout ſont beaucoup de bruit, & ſe répandent le plus en raiſonnements moraux. C'eſt un ton maintenant, de parler vertu. La morale en France eſt à la mode comme les Romans. Il faut qu'un homme du bel air ſoit inſtruit de cette partie du ſavoir, & qu'il puiſſe tenir tête dans l'occaſion aux Docteurs de cette ſcience.

Mais cette mode ne ſe borne pas à l'emphaſe du raiſonnement : la morale ici eſt d'une toute autre utilité. Elle ſert elle-même à corrompre les mœurs : c'eſt aujourd'hui le chemin le plus court pour arriver au vice. Un libertin, qui veut ſéduire une femme, l'employe toujours à coup ſûr.

Ce n'eſt pas que celle qui ſe laiſſe tromper, ait plus de vertu que celui qui trompe ; mais on eſt convenu de part & d'autre de faire ſemblant d'avoir des mœurs, & de mettre ſur le compte de la ſurpriſe, ce qui eſt toujours l'effet d'une convention tacite préméditée.

Les ſéducteurs de bonne foi ſont ſi décriés aujourd'hui, qu'ils ſont hors d'état par-là de corrompre. Pour gagner du terrein ſur le vice, il faut ſe conſerver

une bonne réputation en morale. Il eſt rare qu'une femme ne ſe rende aux arguments d'un homme qui parle mœurs. Elle ne manque jamais de ſe laiſſer ſéduire, lorſqu'il lui prouve qu'il eſt ſi délicat en ſentiments, que ce n'eſt pas par débauche, mais par vertu, qu'il la déſhonore. C'eſt ainſi que la morale eſt changée en poiſon, & que le ſeul moyen qui reſte à la religion pour retenir les mœurs, eſt employé à les corrompre.

LETTRE LXXIX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a des gens ici qui font de l'or; mais ils ſont ſi pauvres, qu'on ne les ſoupçonneroit jamais d'exercer une profeſſion ſi lucrative. Cela s'appelle la pierre philoſophale, ou le grand œuvre.

Ses adeptes ſont dans la derniere indigence. Preſque tous ceux qui font de l'or à Paris, n'ont point de cuiſine. A l'égard de leurs uſtenſiles, ils ſe réduiſent à quelques baſſins de terre remplis de liqueur.

Il y a long-temps que l'on eſt convenu que cet art n'eſt autre choſe qu'un impoſture, & néanmoins il paroît tous les jours quelque impoſteur. C'eſt l'impatience où l'on eſt de jouir tout d'un coup d'une grande fortune, qui fait qu'on ſe livre à cette ſcience trompeuſe.

Les voies ordinaires de s'enrichir ſont trop longues. La pierre philoſophale promet des richeſſes immenſes. On va au plus preſſé; on cherche à convertir tout en or.

Cent chymiſtes ruinés à ſouffler, & qui ſont morts de faim, ne font, pour employer cette expreſſion figurée, que remplir les foſſes de la cupidité de ceux qui viennent après. On leur paſſe ſur le corps, pour parvenir à la même pauvreté.

On ne guérira jamais de la pierre philoſophale : c'eſt qu'elle promet de trop grands avantages. D'ailleurs, cette ſcience d'impoſture crée une ſorte de poſſeſſion. Elle donne l'eſpérance d'une richeſſe, qui, toute trompeuſe qu'elle eſt, forme une jouiſſance anticipée.

Tant que les hommes remettront leur bonheur à l'avenir, ſans s'embarraſſer du préſent, ils ſe livreront à cette

ſcience, parce qu'elle promet toujours, & que le caractere du cœur humain eſt de ſe livrer aux promeſſes.

LETTRE LXXX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs cheveux des femmes à Paris ſont bien malicieux. En naiſſant, ils étudient l'art de plaire. Ce ſont des filets où les hommes viennent ſe prendre. On m'a parlé d'une Dame, qui a fait beaucoup de conquêtes avec une treſſe.

Il faut un grand travail ici tous les matins, avant que la chevelure d'une femme ait reçu le degré de coquetterie dont elle eſt ſuſceptible. Je ne ſaurois cependant comprendre pourquoi la plupart prennent la peine de faire croître leurs cheveux juſques au-deſſous des talons, pour les retrouſſer juſques au-deſſus de la tête; ce qui forme un volume auſſi lourd qu'embarraſſant. Quand on y fait attention, on ne peut s'em-

pêcher d'être convaincu que la tête d'une Françoiſe eſt plus forte que celle d'un homme : car outre le poids d'un grand nombre de chanſons d'Opéra, de vaudevilles & d'airs à boire, pluſieurs volumes de romans, & un nombre prodigieux de noms d'étoffes de ſoie, de coëffures, de garnitures, de dentelles, de blondes, de palatines, de rubans, de pompons, &c. dont elle eſt chargée, elle porte encore celui de deux ou trois livres d'une pouſſiere blanche qu'on appelle poudre, & de cinq ou ſix onces d'un onguent qu'on nomme pommade.

A la Chine, les cheveux des femmes naiſſent par la pointe; en France, on diroit qu'ils ſortent de la tête par pelotons. Un homme, qui en a le commandement, les diviſe en deux ou trois cents portions égales qu'il empaquette, & brûle enſuite avec un fer rouge, pour les rendre plus ſouples & plus obéiſſants.

Il y a à Paris quatre ſortes de femmes, qui ſe diſtinguent par l'arrangement de leurs cheveux; *les bichonnées*, *les maronnées*, *les chignonnées* & *les barbettes*, du nom d'un petit dogue qui

a le poil tout friſé, & dont leur tête devient l'image. Je ſoupçonne aſſez la cauſe du *bichonnage* & du *maronnage*; & je devine aiſément la raiſon de celles qui portent les cheveux plats & relevés par derriere : mais je t'avoue que je ne ſaurois comprendre pourquoi il y a des femmes en France qui ſe coëffent comme des chiens, pour plaire aux hommes.

LETTRE LXXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

UN étranger qui voyage dans cette République, doit laiſſer ſa langue à Fouſine, (*) & arriver à Veniſe muet.

Le ſilence eſt l'emblême du Gouvernement : tout y eſt ſecret & myſtere. La politique s'y couvre d'une épaiſſe nuit.

(*) Le port où l'on s'embarque.

Les cauſeurs à Veniſe ſont enterrés vivants dans un tombeau couvert de plomb. Un homme, qui a parlé une fois, eſt condamné à un ſilence éternel. Il y a des gens qui, pour avoir dit un mot, ſont muets depuis trente ans.

C'eſt une grande tyrannie. La parole eſt une faculté de l'ame ſur laquelle la légiſlation n'a aucun droit, à moins qu'elle ne trouble l'ordre politique & civil; même dans ce dernier cas elle ne doit être ſujette qu'à la répréhenſion. On punit ici le citoyen qui a parlé, comme celui qui a agi; ce qui confond l'ordre des crimes, & celui des châtiments.

Un Sénat, qui craint les réflexions des particuliers, avoue par-là ſa foibleſſe.

On doit ſe former un plan; & quand celui-ci eſt établi, il faut laiſſer agir les cauſes ſecondes.

Jamais les bons Gouvernements anciens ne mirent d'inquiſition ſur la parole: il fut libre de réfléchir, & de prendre connoiſſance de ce qu'il importe le plus à chaque citoyen de ſavoir; je veux dire l'ordre de l'adminiſtration,

Comme l'inſtitution avoit pour objet le bien public, elle ne craignoit point les réflexions des gens oiſifs.

Le peuple à Rome avoit droit de dire ſon ſentiment ſur les affaires d'Etat ; & ce ne fut qu'après la perte de la République, que les Empereurs lui impoſerent ſilence.

D'ailleurs, un Etat, qui prévient les réflexions générales, ſe prive par-là d'un grand avantage ; car, parmi les peuples, il y a toujours des gens qui penſent ſenſément ; leurs réflexions ſont d'autant meilleures, qu'elles ſont dégagées des préventions ordinaires des gens en place : en un mot, le droit de l'homme eſt de penſer, & celui du citoyen eſt de parler.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin*

De Paris.

JE n'ai communiqué à perſonne le mémoire du Chinois qui ſe plaint à

notre Empereur de lui avoir enlevé ſa femme; cette piece ſeroit ridicule. La morale ici n'arrive point juſques à mépriſer la faveur du Prince; par-tout où cette faveur ſe manifeſte, la probité, l'honneur & la religion mettent pavillon bas. On ſeroit montré au doigt, ſi l'on s'aviſoit de pouſſer juſques à ce point la pédantérie des mœurs.

Bien-loin que les maris en France regardent cet enlevement comme un affront, ils l'enviſagent au contraire comme l'effet de la plus grande eſtime du Souverain. Une famille eſt bien illuſtrée ici, quand le Monarque veut la déshonorer par ſes voluptés. Les maris ſont preſque toujours à briguer cet honneur. A la derniere élection de la favorite qui regne aujourd'hui, il y eut plus de cent mémoires préſentés par des femmes mariées pour obtenir cette place; & l'on prétend que la plupart avoient été dictés par les époux. La piece ſuivante eſt bien différente de ton mémoire. C'eſt un mari lui-même qui invite ſa femme (qui dans ce temps-là étoit à la campagne) de ſe rendre à la Ville pour eſſayer ſi elle ne pourroit pas avoir le bonheur de ſe proſti-

tuer au Roi. La dépêche étoit conçue dans ces termes :

» Madame,

» Le Roi vient de rompre avec Ma-
» dame de *M*.... Il n'a point de maî-
» treſſe dans ce moment; la place eſt
» vacante. Vous avez de la beauté,
» de la jeuneſſe & de l'eſprit; je ne
» doute nullement que ſi notre Sou-
» verain vous voit, il ne fixe ſur vous
» ſes regards. Mon amour & ma ten-
» dreſſe vous ſont connus; il n'y a rien
» que je ne faſſe pour vous faire pa-
» roître devant lui avec éclat. Partez
» auſſi-tôt ma lettre reçue; nous irons
» enſemble à la Cour, & je vous pré-
» ſenterai moi-même à Louis XV. Rien
» n'égale le plaiſir que je reſſens, lorſ-
» que je ſonge que vous ſerez peut-
» être bientôt dans ſes bras. J'éprouve
» une joye inexprimable, en penſant
» au rang où la faveur du Prince va
» élever notre maiſon, & l'honneur
» qui en va rejaillir ſur toute notre
» famille. Ah, ma chere épouſe, puiſ-
» ſiez-vous dans ce moment goûter au-
» tant de ſatisfaction que j'en reſſens! »

RÉPONSE.

» Mon cher Epoux,

» J'ai reçu votre lettre qui m'a preſ-
» que fait mourir de joye. Je pars, je
» vole pour me rendre à Paris. La
» preuve que vous me donnez de vo-
» tre amour, m'enchante. On recon-
» noît dans votre ſtyle le tendre amant,
» le mari fidele, & ſur-tout un carac-
» tere de probité, digne des mœurs
» de notre ſiecle. Je ne veux point
» vous dérober la gloire de m'aider à
» faire la conquête de notre glorieux
» Monarque; je marcherai au lit de
» ce Prince ſous vos étendards. Pour
» qu'il ne manque rien à l'honneur au-
» quel vous aſpirez, je vous permet-
» trai de me déshabiller le ſoir que
» ce Prince achevera votre bonheur
» & le mien. Je ſens déja par avance
» le plaiſir que l'amour que j'ai pour
» vous me fera goûter dans ſes bras.
» Ah, mon cher Epoux, puiſſiez-vous,
» en liſant ces mots, reſſentir une joye
» auſſi pure que celle que je goûte
» dans ce moment! »

Tu comprends bien que chez une

nation où les maris & les femmes ſont d'une ſi heureuſe intelligence, ton mémoire ſeroit de trop.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

A Paris, mon cher *Kié-tou-na*, les tailleurs ſont des hommes importants. Ils diſtribuent la conſidération, & mettent des gradations au mérite. Tel homme qui brille & qui fait beaucoup de bruit dans le monde, ſeroit confondu dans la foule ſans ſon tailleur, qui l'a diſtingué dans les compagnies, & l'a fait paroître au grand jour.

J'aurai de la peine à te le perſuader peut-être; mais tu ne ſaurois croire combien un habit brodé peut donner de conſidération.

Je connois ici un homme qui, n'ayant pu percer la foule, ſe plaignit à ſon tailleur de l'injuſtice du ſiecle; celui-ci, qui avoit bonne envie qu'il ſe diſtinguât, lui fit un habit à habiller ſi ga-

lant, que depuis on parla toujours de lui.

Les qualités perſonnelles, faites ainſi à l'aiguille, ſont d'autant plus eſtimables qu'elles ſont plus variées. Par exemple, un tailleur peut, par le moyen des habits de deux ſaiſons, donner un eſprit d'été, & un mérite d'hyver; le tout à la mode & dans le dernier goût.

Les livrées galantes ſont ſur-tout des qualités diſtinctives. Un Seigneur, qui a ſix grands laquais bigarrés, eſt ſûr de faire du bruit dans la Ville, & d'avoir l'eſtime de toutes les ſociétés, où cette vertu eſt recommandable.

Les perruquiers ne ſont pas moins utiles. Le Palais leur eſt redevable d'une grande partie de ſon mérite. La plupart des graves Magiſtrats doivent, à leur grande perruque quarrée, tout le reſpect qu'on a pour eux. Sans les perruquiers, les petits-maîtres ſeroient des objets pitoyables. En effet, quel relief auroient-ils dans le monde, ſans leur perruque bichonnée ou maronnée?

Ils ont une autre qualité, qui eſt celle de rajeunir les vieillards. Deux onces de cheveux noirs mettent une tête de ſoixante années au niveau de celle de

vingt. On eſt friſé ici depuis le jour qu'on naît, juſques à la veille de ſon enterrement.

LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

EN fouillant en dernier lieu dans les archives d'un politique de Paris, mort depuis plus de quinze ans, on trouva le papier ſuivant, avec cette inſcription.

Prophétie politique ſur l'Europe.

» En vérité, en vérité, je vous dis » que l'homme du nord, qui eſt venu » de peu, ſera très-grand un jour.

» L'aigle qu'il dépouillera, jettera les » fondements de ſa puiſſance.

» Il s'unira d'abord avec le coq pour » diminuer la fierté du lion, l'allié na- » turel de l'oiſeau à deux têtes. On » le moquera, on le gloſera, on le » rira; mais bientôt les rieurs ſeront » pour lui.

» Ses ſoldats battront les armées d'ai-
» glons, qui ſe mettront en campagne
» pour s'oppoſer à ſes deſſeins. Ses vic-
» toires lui vaudront un grand domai-
» ne, qu'on lui laiſſera pour l'engager à
» s'en tenir-là.

» Mais dès qu'on le croira livré au
» ſommeil de la paix, il s'éveillera en
» ſurſaut. Ses géants ſe répandront de
» nouveau comme un torrent, & en-
» vahiront les Etats voiſins : ſes forces
» ſeront comme une mer orageuſe,
» qu'aucune digue ne peut arrêter. Il
» dira, pour excuſe de l'irruption, que
» c'eſt pour prévenir un complot fait
» contre lui; mais il n'y aura d'autre
» complot que celui qu'il aura formé
» lui-même.

» Cette ſeconde fois, il s'unira au
» lion pour diminuer la puiſſance du
» coq, qui, à ſon tour, ſe joindra à
» l'oiſeau à deux têtes.

» Alors l'Europe effrayée commen-
» cera à craindre. Les Germains, les
» Francs, les hommes du Pays des
» glaces, & pluſieurs petits peuples d'Al-
» lemagne, ſe ligueront contre lui; mais
» il les battra tous.

» Le coq, fatigué d'une guerre rui-

» neuſe avec le lion, fera ſa paix avec » lui, & l'aigle, prête à battre des ai- » les, demandera quartier à l'homme du » nord, qui le lui accordera, à con- » dition qu'en quittant les armes, il gar- » dera ce qu'il a. »

Juſques-là la prophétie politique pourroit être faite en partie après coup; mais voici où elle commence.

» En vérité, en vérité, je vous dis, » encore une fois, que l'homme du » nord, qui eſt venu de peu, ne s'en » tiendra pas-là. A la paix, il ne congé- » diera pas ſes géants; mais au con- » traire les exercera & les inſtruira pour » la troiſieme fois aux ſieges & aux ba- » tailles. Il fera des traités particuliers; » s'aſſurera des alliés; ſtipulera avec » eux ſur le nombre d'auxiliaires qu'ils » doivent lui fournir. Tout étant prêt, » il épiera le moment de l'aſſoupiſſe- » ment général, & alors il ouvrira de » nouveau les écluſes de ſa puiſſance. » Dans cette guerre, ſes deſſeins ſeront » plus vaſtes, & ſes vues plus éten- » dues. Son projet ſera d'attenter ſur » l'Europe.

» L'homme du nord paſſera un grand » fleuve avec une armée de géants pour

» attaquer le coq, tandis qu'il en laiſ-
» ſera une autre derriere lui pour con-
» tenir l'aigle. Alors les Francs ſe la-
» menteront d'avoir été les premiers
» inſtruments de ſa grandeur ; ils ou-
» vriront les yeux ; mais il ſera trop
» tard. »

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei , *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

CEtte République a un Souverain comme Gênes. Ce Souverain a le même diadême, excepté que celui-ci reſſemble plus à une corne. Ne t'imagines pas que ce ſoit celle d'abondance ; il n'y a rien de ſi pauvre que ce Prince. Le Séréniſſime eſt nourri, logé & vêtu aux dépens de la République. C'eſt un penſionnaire d'Etat à qui on accorde le néceſſaire phyſique. On lui entretient auſſi quelques domeſtiques pour le décorum : tout le reſte du luxe de la Royauté eſt à ſes fraix & dépens.

Les autres Princes de l'Europe s'enrichiſſent à être ſouverains ; celui-ci ſe ruine ordinairement à être Prince. Il y a à Veniſe pluſieurs familles qui ſont dans l'indigence, parce que leurs ancêtres ont monté ſur le trône.

Quoique le Doge de Veniſe ne ſoit gueres qu'une peinture cornue, tu ne ſaurois croire combien les Nobles ici aiment à ſe faire peindre en corne. Il y a autant de brigues pour ce tableau copie, que s'il étoit un original.

Ici le Prince a le droit de ne ſe mêler de rien, & on l'empêche bien de ne pas jouir de ſon privilege. Ce n'eſt qu'une figure ou une repréſentation du pouvoir de l'Etat ; car les Européens, qui aiment les images, les mêlent juſques dans les Gouvernements politiques. Je ne penſe pas que ce Souverain ſoit aimé de ſes ſujets : du moins à ſa mort perſonne ne prend le deuil. Ce jour, qui par-tout ailleurs eſt jour de larmes & de triſteſſe, eſt marqué ici par des réjouiſſances publiques : on ſe maſque, & on va au bal. On prétend cependant que l'allégreſſe qu'on marque dans cette occaſion, ne regarde pas tant le Doge qui vient de finir ſon re-

gne, que celui qui va commencer le ſien ; ce qui fait ſi bien oublier le Prince mort, qu'on ne s'occupe que du vivant.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

SI je ſuivois ici l'exemple de bien des gens, qui travaillent avec une peine infatigable a être oiſifs depuis le matin juſqu'au ſoir, je paſſerois ma vie dans les cafés, les promenades publiques, les ſpectacles ; je ſortirois nonchalamment d'un lieu pour me porter peſamment dans un autre ; & de cette maniere, je tuerois le temps à force d'ennui : mais pour moi, qui n'ai pas le loiſir de n'avoir rien à faire, je fuis ces lieux où l'eſprit n'a point d'occupation.

Ce n'eſt point que je m'accable à force de travail ; l'eſprit doit avoir ſes délaſſements comme le corps. Il faut lui donner le temps, pour m'exprimer ainſi, de reſpirer.

Le matin après m'être habillé, j'écris les endroits où je dois me porter dans la journée; & le ſoir avant que de me coucher, je mets ſur le papier tout ce que j'ai vu, lu & entendu, qui mérite l'attention de notre cour; mais je ne m'exclus pas pour cela de la ſociété civile. Je fréquente les promenades, & on me voit quelquefois aux théâtres.

Paris eſt la contradiction même. On voit ici des gens qui ſont une eſpece de vœu de paſſer leur vie à ne rien faire, & d'autres de s'accabler de travail; ceux-ci n'ont preſque pas le temps de s'appercevoir s'ils ſont au monde.

On me fit voir, ces jours paſſés, un homme de cabinet, qui travaille régulièrement dix-neuf heures dans la journée; le reſte des vingt-quatre heures il les donne au repos; il en employe une à manger, & les autres quatre à dormir. Son cabinet eſt ſon tombeau; il y eſt pendant ſa vie, & y travaillera encore après ſa mort.

LETTRE

LETTRE LXXXVII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

LEs Européens cherchent dans leurs écoles la Divinité qui ne ſe trouve que dans le Ciel. Ils font une ſcience de l'Etre ſuprême, & raiſonnent continuellement ſur ce qui eſt au-deſſus de tout raiſonnement.

Quand ils veulent définir la nature de Dieu, ils diſent que c'eſt un Etre parfait; & par-là ils dégradent cette même Divinité, dont ils veulent donner l'idée de perfection.

L'homme eſt fini, & Dieu eſt indéfini : or, il ne ſauroit y avoir aucun rapport entre deux êtres, dont l'un a un commencement, & l'autre n'a point de fin.

Toutes les qualités de l'homme ſont adhérentes au ſujet de ſon eſſence : il voit, penſe, & n'a des idées relatives qu'à celles-ci.

Quand on dit que Dieu eſt un Etre

parfait, on veut dire par-là qu'il a toutes les perfections dont l'esprit humain peut se former l'idée : or, cette idée de perfection, à l'égard de Dieu, n'est qu'une imperfection.

Les anciens couvroient d'un voile quelques-unes de leurs divinités. Ils vouloient donner à entendre par-là que leur nature étoit impénétrable ; & en cela, je trouve qu'ils marquoient une grande sagesse.

Je voudrois qu'on fermât les écoles qui traitent de l'essence de Dieu, c'est-à-dire, d'une science au-dessus de l'entendement humain, & que toutes les religions fussent réduites à la morale pratique.

A quoi sert de parler toujours de ce qu'on n'entend pas, & de vouloir définir ce que la foiblesse de nos lumieres met au-dessus de toute définition ? Ne vaudroit-il pas mieux adorer Dieu tel qu'il est, que de passer sa vie à étudier ce qu'il n'est pas ?

LETTRE LXXXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

IL y a ici deux ordres de citoyens; les nobles & les ignobles. Les uns & les autres tirent leur tige du même tronc; excepté que les premiers ont fait écrire leurs noms dans un livre d'or, & que les autres l'ont oublié; ainſi toute la différence eſt dans le livre.

Il en eſt qui, pour réparer ce défaut de mémoire, prennent le parti de s'y faire inſcrire; mais alors il faut payer une ſomme conſidérable à l'éditeur : de maniere que le livre d'or eſt devenu un livre d'argent. Ainſi, entre un citoyen noble & celui qui ne l'eſt pas, il n'y a d'autre différence que la ſomme.

Cependant les nobles de la nouvelle édition ne ſont pas ſi eſtimés que ceux de l'ancienne; on les mépriſe même au point de leur faire regretter leur argent.

Il n'y a que les anciennes familles qui jouiſſent de la diſtinction due a leur rang. Il faut convenir qu'elles la méritent bien. Un noble d'ancienne tige jouit de toute la conſidération qui eſt due à ſa naiſſance & à l'ancienneté de ſa famille, lorſqu'il s'eſt promené pendant trente ans au *Broglio*, qu'il a brigué les premieres charges de la République, qu'il a protégé beaucoup de femmes, & haſardé au jeu des ſommes conſidérables, qu'il a eu des maîtreſſes, des chiens, des chevaux, & des équipages ſur la *Brenta*, &c. &c.

Cependant toutes les vertus à Veniſe ne ſont pas entiérement éteintes; on trouve encore dans cette République de grands hommes, qui joignent aux qualités d'illuſtres citoyens les ſublimes vertus des Romains, dont ils ſont iſſus.

LETTRE LXXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL eſt heureux pour nous, cher *Kié-tou-na*, que cette grande partie de l'univers que nous occupons, ſoit ſous la domination d'un ſeul maître. Sans ce pouvoir abſolu, qui anéantit tous les autres, la Chine, comme la plupart des autres Empires du monde, ſeroit aujourd'hui le théâtre d'affreuſes guerres.

J'ai examiné la cauſe de ces batailles continuelles qui affligent l'Europe depuis pluſieurs ſiecles, & j'ai trouvé qu'elles naiſſent du partage de la puiſſance générale.

Chaque nation en Europe eſt une famille particuliere, qui a un intérêt perſonnel à en affoiblir une autre : c'eſt ce qu'on appelle les intérêts des Princes. Un Etat paſſe pour bien habile, quand il a ſu diminuer la puiſ-

ſance de celui qui l'environne, & enter ſa prope grandeur ſur la ruine de ſon voiſin. On abyme la grande famille, afin d'augmenter le pouvoir des petites ; & c'eſt parce qu'on déſole celle-là ; qu'on détruit celles-ci ; car les branches tiennent au tronc.

On a beau ſéparer les intérêts politiques du corps de l'Europe ; le déſordre générale revient toujours aux particuliers.

Je ſuppoſe que la puiſſance ſoit compoſée de cinquante degrés de force. Si, par les guerres & les diviſions, on en diminue dix, les nations particulieres qui la compoſent deviendront foibles dans la même proportion. Ce qui fait que cet affoibliſſement univerſel ne ſe fait pas ſentir, c'eſt qu'il eſt preſque inſenſible, & que le pouvoir général ſemble toujours le même.

Mais quand cet affoibliſſement ſeroit idéal, il y auroit toujours un mal réel, qui eſt la déſolation des peuples.

On lit dans la plupart des hiſtoires du continent, qu'un Prince chrétien, au milieu du ſiecle paſſé, menaça d'envahir l'Europe, ou, ce qui eſt la même choſe, de la réduire en une ſeule

domination, & que tous les peuples en furent effrayés ; c'eſt-à-dire, qu'ils eurent peur de devenir heureux.

Ce qu'il y a de bien étrange, c'eſt que preſque toutes les nations européennes gémiſſent ſous le joug qu'elles portent, & qu'elles aimeroient mieux périr, que de permettre qu'une grande Puiſſance les en délivrât.

LETTRE XC.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

J'Ai entendu comparer l'ame à une table ſur laquelle nos idées ſont écrites. Dans ce cas-là, il n'y a rien d'écrit ſur la table de l'ame de la plupart des François. Les trois quarts & demi de ceux qu'on appelle de ce nom, ſont des automates, doués d'une ame à la vérité, mais d'une ame ſtupide, privée de connoiſſances & de ſavoir.

C'eſt de l'éducation que dépend le génie, & il n'y a qu'un petit nombre d'hommes dans cet Etat qui ſoient édu-

qués. Tous les autres ſont livrés à leur groſſiéreté naturelle. On peut dire qu'il n'y a preſque point de François en France.

On m'a aſſuré qu'on compte actuellement quatre millions de ſujets du Roi Louis, qui ne ſavent pas lire; & plus de ſix millions qui ignorent l'art d'écrire. Les richeſſes ici ſont la meſure de l'éducation. Il n'y a que ceux qui les poſſedent qui ayent les moyens d'apprendre à être François.

Il eſt vrai qu'il y a des écoles publiques où il n'en coûte rien pour s'inſtruire; mais ces écoles, qui ſont le centre de l'ignorance, ſervent plutôt à gâter l'eſprit, qu'à le former. Les bons maîtres ne ſont que pour les citoyens opulents. Ici l'éducation ne donne rien à l'Etat. Sans le climat, le peuple François ſeroit le plus ſtupide de l'univers.

LETTRE XCI.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

LOrſqu'un Gouvernement ſe livre aux inquiſitions trop recherchées, il s'expoſe à la raillerie, & aux ſatyres les plus mordantes de ſes ſujets. Je t'envoye copie d'un mémoire qu'on fait lire ici ſous le manteau; c'eſt un libelle qui porte ſur cette même inquiſition.

MÉMOIRE

A Monſeigneur le Comte de St. F..... Miniſtre & Secretaire d'Etat, ayant le Département de Paris.

» Le zele de votre Excellence pour » ſoutenir l'honneur de la Couronne, » & la peine qu'elle prend d'exiler, » bannir & empriſonner les ſujets du » Roi, qui ſont aſſez indiſcrets pour » oſer ſe plaindre des maux qu'ils ſouffrent, a impoſé ſilence à tout le

» monde. Mais ce n'eſt pas aſſez, Mon-
» ſeigneur, d'avoir ôté au peuple l'u-
» ſage de la parole; l'ordre public &
» la bonne police demandent encore
» de prévenir certains diſcours muets
» contre l'adminiſtration, qu'on pro-
» nonce tous les jours, ſans parler.

» Par exemple, on voit des gens
» mal intentionnés dans Paris, qui cen-
» ſurent le Gouvernement par le ſeul
» ſecours des mines & des geſtes, &
» qui s'en plaignent amérement ſans
» rien dire. Il y en a d'autre plus cri-
» minels encore; je veux dire ceux
» qui, en dormant, font des ſonges in-
» jurieux à la gloire de la *M*... & à
» celle des Miniſtres d'Etat; car dans
» ces crimes de leze-Majeſté, vos eſ-
» pions ſont entiérement déroutés.

» Pour obvier à ces grands incon-
» vénients, dont les conſéquences peu-
» vent devenir funeſtes à la Monarchie
» Françoiſe, je propoſe à Votre Ex-
» cellence deux établiſſements.

» L'un, eſt un inſpecteur général des
» mines & des grimaces; & l'autre, un
» bureau des ſonges.

» J'ai, pour remplir le premier poſ-
» te, un Italien qui eſt lui-même un

» très-habile pantomime. Il connoît ce » qu'un homme a dans l'ame au ſeul » mouvement de ſes yeux : il poſſede » l'art des geſtes au ſuprême degré ; il » n'y a point de contorſions & de gri- » maces dans la nature, dont il ne dé- » couvre l'origine ; il peut pénétrer » ce qu'il y a de plus malicieux dans » un ſourire, & développer une idée » par la ſeule inſpection du plus petit » mouvement du corps ou des bras.

» Par exemple, ſi l'on fait dans un » café public le panégyrique de la » *M*...., & que, pendant ce temps-là, » quelqu'un éleve les yeux au ciel, il » l'arrêtera ſur le champ. Si on fait » l'éloge du Contrôleur-général des » finances, & qu'un particulier de la » compagnie ſe morde les levres pen- » dant ce diſcours, il ſe ſaiſira auſſi- » tôt de ſa perſonne. Si, en louant nos » campagnes d'Allemagne, & l'habileté » des Généraux qui y commandent nos » armées, un homme ſecoue deux ou » trois fois la tête, & quitte bruſque- » ment ſa place, il le fera ſon priſon- » nier.

» A l'égard du bureau des ſonges, » il faut que l'autorité ſuprême s'en

» mêle, attendu qu'un tel établiſſe-
» ment ne peut avoir lieu ſans un Ar-
» rêt du Roi, qui ordonne à tous ſes
» bons & fideles ſujets, de donner
» part au bureau de tous leurs rêves
» ſuſpects ou équivoques contre l'ad-
» miniſtration & les perſonnes en fa-
» veur. A cet effet, il faudroit créer
» un ſecond inſpecteur des ruelles dans
» chaque quartier, qui iroit tout les
» matins prendre un état des ſonges,
» & qui en rendroit compte à Votre Ex-
» cellence; afin qu'elle fût informée,
» avant dix heures du matin, comment
» le peuple a dormi la nuit paſſée ſur
» les matieres d'Etat. Ce bureau eſt
» d'une extrême conſéquence pour le
» ſoutien de la Couronne. Votre Ex-
» cellence eſt trop bien verſée dans
» l'hiſtoire ancienne, pour ignorer
» qu'un Empereur Romain fit mourir
» un citoyen, parce qu'il avoit ſongé
» qu'il lui coupoit la gorge; diſant
» pour raiſon, qu'il n'y auroit pas
» rêvé la nuit, s'il n'y avoit pas penſé
» pendant le jour.

» On pourroit, pour l'ordre de la
» République, diſtinguer ces derniers
» crime de leze-Majeſté, par les ſon-

» ges légers & volatils, qui ne peu-
» vent apporter aucun préjudice au
» trône. Par exemple, ſi un citoyen
» voyoit en ſonge la *M*.... avec un
» viſage pâle & flétri, & à côté d'elle
» le *R*...., étonné lui-même de ſon
» attachement après la perte de ſes
» charmes, il ſeroit puni ſeulement par
» un exil de trois mois : mais s'il ré-
» voit qu'elle a été diſgraciée, & que
» le *R*.... lui a donné ordre de ſe
» retirer de la Cour, le crime de leze-
» Majeſté étant alors capital, il ſeroit
» banni du Royaume à perpétuité, lui
» & ſes deſcendants. »

LETTRE XCII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

UN chacun ſe mêle ici de diriger les affaires de l'Europe. Il y a tout plein de gens à Paris qui ont la maladie des réglements.

On n'eut pas plutôt parlé d'un congrès général pour terminer à l'amiable

les querelles des Puiſſances belligérantes, qu'on vit paroître auſſi-tôt un plan pour prévenir les difficultés que les Plénipotentiaires des Cours ſouveraines pourroient faire naître dans cette aſſemblée. Je t'envoye cette piece, qui me paroît curieuſe : je m'imagine que c'eſt une ironie ſur les minucies des Miniſtres.

RÉGLEMENTS pour l'établiſſement d'un congrès.

ARTICLE PREMIER.

» Les cinq grandes Puiſſances bel-
» ligérantes, qui ſont actuellement en
» guerre, & qui ſouhaitent la paix,
» feront faire cinq fauteuils pour aſ-
» ſeoir leurs Plénipotentiaires au con-
» grès.

II.

» Afin qu'il n'y ait point de mépri-
» ſe, & que les *qui pro quo* des rangs
» n'accrochent point la paix générale
» d'Europe, les couleurs ſeront diſtin-
» guées. Le fauteuil de la France ſera
» en velours blanc ; celui de la Reine
» de Hongrie, verd ; & ainſi des au-

» tres, ſuivant les livrées des Couron-
» nes.

III.

» Ces fauteuils auront trois pieds de
» largeur, ſur quatre de profondeur,
» excepté le fauteuil du Plénipoten-
» tiaire de la Grande-Bretagne, qui en
» aura huit; attendu que le derriere
» d'un Ambaſſadeur Anglois eſt deux
» fois plus large que celui d'un Fran-
» çois, d'un Pruſſien ou d'un Moſ-
» covite.

IV.

» On placera, ſeulement pour la
» forme, un grand fauteuil garni de
» velours rouge pour le médiateur d'Eſ-
» pagne; mais ce fauteuil ſera vuide,
» & ne contiendra point de média-
» teur.

V.

Il y aura quatre chaiſes deſtinées
» pour les Ambaſſadeurs de Pologne,
» de Suede, de Danemarck, & de la
» République de Hollande.

VI.

» Tous les Envoyés des petits Prin-

» ces d'Allemagnes y auront des ta-
» bourets ; & au cas qu'ils s'opiniâtrent
» à vouloir des fauteuils ou des chai-
» ſes, on les bannira de l'aſſemblée ;
» attendu qu'on peut donner la paix à
» l'Europe ſans eux.

VII.

» La ſalle du congrès général ſera
» meſurée géométriquement, & divi-
» ſée en autant de portions différen-
» tes qu'il y aura de négociateurs.

VIII.

» Et afin qu'un Plénipotentiaire ne
» puiſſe point prendre ſur le terrein
» d'un autre, & débuſquer inſenſible-
» ment celui qui le précede, il ſera
» établi des bornes qui les ſépare-
» ront.

IX.

» Le Plénipotentiaire de la France
» aura le pas ſur tous les autres, &
» parlera le premier, non pas à cauſe
» de l'ancienneté de cette Monarchie,
» ou parce que la préſéance lui revient
» de droit, mais à cauſe qu'elle a plus
» ſouffert.

X.

» Celui de la Reine de Hongrie, » par la même raiſon, viendra après, » & ainſi des autres, juſques au Roi de » Pruſſe.

XI.

» Le Miniſtre de France parlera » d'un ton de ſuppliant; celui de la » Reine de Hongrie d'un air humilié; » l'Ambaſſadeur de Ruſſie ſoupirera; » celui de l'Electeur de Saxe pleurera; » mais la voix du Miniſtre du Roi de » Pruſſe ſera ferme & déciſive; celle » du négociateur d'Angleterre, ſonore » & difinitive.

XII.

» L'Agent de Verſailles ſera en petit » négligé; le négociateur de Vienne » n'aura point de parure; l'Ambaſſa- » deur de Pologne ſera en grand deuil; » le Pruſſien en uniforme; le Moſco- » vite en financier. Il n'y aura que » l'Ambaſſadeur d'Angleterre qui ſera » en grand gala.

XIII.

» On ne pourra parler à ce con-

» grès d'aucune autre affaire que de celle
» pour laquelle on eſt aſſemblé.

XIV.

» Il ſera défendu de nommer le trai
» té de Weſtphalie.

XV.

» Les termes d'indemniſation, de
» dédommagement ſeront bannis de la
» bouche des Plénipotentiaires.

XVI.

» On ſe défera ſur-tout de ces ex-
» preſſions : *Le Roi mon maître le veut*
» *ainſi ; telle ſont les dernieres inten-*
» *tions du Monarque dont je ſoutiens les*
» *droits ;* ou de ces mots : *Je me retire,*
» *ſi l'on inſiſte ; je proteſte contre cet ar-*
» *ticle ; je romps les négociations ; je*
» *ne ſaurois ſigner qu'à ces conditions.*

XVII.

» Les viſites & les conférences par-
» ticulieres ſeront interdites aux Mi-
» niſtres, pendant que durera la négo-
» ciation. Le Miniſtre d'Angleterre ne

» verra point celui du Roi de Pruſſe ; » l'Ambaſſadeur du Roi de France ne » viſitera point celui de la Reine de » Hongrie.

XVIII.

» Le vin de Bourgogne & de Cham- » pagne ſeront entiérement défendus ; » les négociateurs ne boiront que du » petit vin blanc du Rhin, dont les » fumées ne ſauroient porter préjudice » à la paix générale.

XIX.

» Il ne ſera point permis aux Am- » baſſadeurs de donner de grand re- » pas, de paſſer la nuit à jouer aux » cartes ou aux dez, ni de donner à » manger aux Dames, qu'après la ſigna- » ture du traité.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE
DES MATIERES.

LETTRE I.

LE Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Paris. Page 1

Tout eſt petit à Turin, hors l'ame du Roi. La famille qui y regne, paroît avoir toujours eu la manie des titres imaginaires. Elle n'eſt encore honorée que d'une commiſſion de Monarque : mais n'importe : le préjugé y attache des prérogatives. On voit un abrégé de l'hiſtoire de cette Maiſon, qui vient d'être inopinément arrêtée au milieu de ſes plus vaſtes projets.

LETTRE II.

Le même, au même, à Paris. 6

Les Princes de Savoie, maîtres des portes de l'Italie, les ouvroient & les fermoient aux autres Potentats ſelon leurs intérêts. L'Eſpagne y a mis un frein, en plaçant dans cette contrée un Prince qui, introduit aux portes de Turin, en a retréci les Etats. Le Monarque nouveau s'y eſt en vain oppoſé. L'ambition vouloit que les millions du Mexique acquiſſent un rien. Hiſtoire du Roi de Sardaigne actuellement régnant; ſes forces, ſes reſſources & ſes vagues projets.

TABLE

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 11

Contraſte entre l'habillement des Françoiſes & celui des Chinoiſes. Celles-ci, vêtues par la modeſtie, enflamment tous les deſirs d'un époux ; mais celles-là n'offrent a l'hymen preſqu'aucune nouvelle jouiſſance : auſſi ſa ſatisfaction paſſe-t-elle bien vîte.

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 13

Bonzes établis à Paris pour porter les hommes au parjure. Un de leurs chefs ſe préſente au Chinois ; ils travaillent de concert à ſe ſéduire mutuellement. Qui change de culte eſt un monſtre, contre lequel on devroit armer les loix les plus ſéveres.

LETTRE V.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin. 17

La croyance des autres a toujours influé ſur la maniere d'écrire l'hiſtoire des Papes. Leur Gouvernement paſſe de l'ariſtocratie à la monarchie. Ils firent plus par l'intrigue que les Céſars par les armes. Leur plan jetté, il fut ſuivi ſans interruption. Rien, leur propre impiété même ne put y nuire. Juges des ames & des corps, on donne les moyens merveilleux par leſquels ils monterent à un degré d'autorité qui ne peut paroître qu'un prodige. Ils font jouer le ciel & la terre pour ſoutenir leur

domination temporelle, & bientôt les Roi eux-mêmes doivent leur payer le tribut de leurs conquêtes.

LETTRE VI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 27

Les chefs en Europe décident la vertu des ſujets. Turin eſt une académie de jeu : chacun y fripponne à viſage découvert; ſi cela eſt remarqué, on n'inſpire que la pitié. C'eſt un point de la morale Piémontoiſe : entretiens ſinguliers à ce ſujet, dont le Roi, les Généraux, les hommes & les femmes du premier rang ſont les interlocuteurs. Jouez & perdez à Turin, & vous triompherez même en amour : qui ne joue pas, eſt indigne de la ſociété.

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 32

Le Miniſtériat eſt la ſeule ſcience qui n'ait point de College en France. La volonté du Prince & l'amour propre, voilà les degrés pour y parvenir. On y paſſe auſſi du ſein de la boue, lorſque ceux qui ont aſpiré par leur travail à cette grande charge, ne l'obtiennent preſque jamais.

LETTRE VIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 34

Les Princes d'Europe ſont mal élevés ; tout l'acceſſoire du trône leur eſt enſeigné, & on oublie le néceſſaire. Il leur faut peu de principes. Eſſai à ce ſujet, qui a réuſſi à la Chine.

TABLE

LETTRE IX.

Suite des grandes époques de l'Europe & de la Cour de Rome, à Pékin. 36

Moyens que les Papes ont employés pour affermir leur puiſſance, & les ſuccès qu'ils ont eus. Tréſors accumulés, agents dans toutes les Cours, humilité extérieure, titres orgueilleux, ornements faſtueux pour eux, aiſance, commodités, grandeurs pour leurs ſuppôts. Art de choiſir ceux-ci parmi les grands de tous les Etats, & de rendre des cadavres reſpectables pour s'en faire un rempart.

LETTRE X.

Le même, au même, à Pékin. 42

Il aſſiſte à un Conſeil particulier ſur les affaires d'Etat, où l'on décide & l'on motive les trois points ſuivant. 1. La France ne devoit point ſe mêler de la guerre d'Allemagne. 2. L'alliance entre la France & l'Autriche ne peut s'accorder avec les ſyſtêmes de ces deux Puiſſances. 3. La France devoit porter la guerre en Angleterre, & elle en eût tiré parti, même en échouant.

LETTRE XI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Paris. 47

Eloge de l'harmonie que le Roi de Sardaigne fait régner dans ſes Etats, tiré de celle qu'il entretient dans la muſique de ſa Cour. Parallele de ſon Opéra Italien & de l'Opéra François de Paris.

LETTRE

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 50

La divination, quoique reconnue pour une impoſture, a été long-temps cultivée & protégée en France, & a encore ſes maîtres & ſes diſciples. Les tribunaux, les Rois, les Papes ont admis leur exiſtence, quoiqu'ils viſſent que ces malheureux ne pouvoient ni prévoir, ni empêcher leur ſupplice. Détail des différentes eſpeces de magie.

LETTRE XIII.

Suite des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin. 57

Suite des maximes de Rome; elle peut ſeule taxer l'Egliſe: & pourſuit ou fait périr ſur un échafaud, les Princes qui s'oppoſent légitimement à ſes injuſtes attaques. Qui s'armoit contre elle, n'auroit oſé enfreindre ſa diſcipline. Les Papes élevent un tribunal ſuprême, & y aſſujettiſſent tous les hommes. Le Prince, qui refuſe de s'y ſoumettre, eſt dépouillé de ſes Etats; devient errant & vagabond. Ces Pontifes n'obéiſſent aux traités qu'ils font, qu'autant qu'ils leur ſont avantageux. Ils entrent par leurs Nonces dans la politique de toutes les Cours, pour aſſurer leurs uſurpations anciennes, ou en faire de nouvelles.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 68

Idée de la puiſſance des Princes Européens,

comparée avec celle de l'Empereur de la Chine. Application faite à la grandeur chimérique de la France, tant pour l'étendue de ſes Etats, le nombre de ſes ſoldats, & la valeur de ſes finances. La pauvreté de ſes ſujets la rend riche. Le Roi parle, & chacun lui porte ſon bien; car on aime plus le Roi que les tréſors.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, aû Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 71

Entretien du Mandarin avec divers joueurs de la Cour de Turin, ſur les effets du jeu, & les moyens encore plus dangereux de les prévenir.

LETTRE XVI.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 76

Conſeil particulier, où l'on développe les raiſons de la ſituation préſente de l'Europe. La mer dans l'origine n'entra pas dans les projets de la France. Elle eut peut-être alors raiſon; mais les tréſors de l'Amérique & les beſoins qu'on s'en eſt faits, ont tout changé. L'Angleterre l'a vu, & a encouragé la marine; ſon exemple n'a pas touché la France.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, à Pékin. 79

Pour être dans le goût du jour en France, tout doit être dévoué à la favorite du Monarque. Rien n'eſt digne de recherches, s'il ne porte ſon nom. Où eſt l'orgueil de la nation, lorſqu'elle ne paroît que ſous un nom qu'elle mépriſe ſouverainement? Quoi de plus contradictoire!

DES MATIERES.

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin ſur les Cérémonies, à Pékin. 81

On s'embraſſe continuellement en France, pour imiter ſans doute celui qui trahit ſon Meſſie; & on ne peut preſque pas en douter, en comparant les ſentiments des femmes avec les tranſports extérieurs d'amitié qu'elles ſe marquent.

LETTRE XIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 85

Etendue de la République de Gênes : ſa force & ſes finances. Sa puiſſance eſt entre les mains des Nobles, qui ne s'accordent que pour accabler le peuple, qui eſt eſclave malgré ſa faſtueuſe deviſe. On y voit une ſtatue de celui qui, à un joug domeſtique, a ſubſtitué un joug étranger.

LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 87

Les inconvénients qui réſultent en Europe de la liberté accordée aux femmes, doivent porter à admirer la conduite que tiennent à leur égard les Aſiatiques. Dans ces derniers climats, l'homme eſt toujours homme; un Européen, & ſurtout un François, n'eſt qu'une machine mue en tout temps par une ame féminine. Quel eſt le ſyſtême qui s'accorde le plus avec la raiſon?

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kiétou-na, à Pékin. 90

Perſonne ne ſait ici les devoirs de citoyen; ce qui fait qu'excepté les fautes groſſieres, un Européen a beſoin d'un autre, pour lui apprendre quand il a péché contre la loi civile. Il connoît ſon crime, & ſe voit puni dans le même inſtant. Quelle différence dans l'éducation Chinoiſe!

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 93

Carte topographique & deſcription hiſtorique de toutes les parties de l'Opéra de Paris. On s'y voit forcé de garder certain eſpiegle, qui ne ſe plaît qu'à la vue des maux qu'il cauſe de tous côtés.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Sin-ho-ei, à Pékin. 98

1. L'Europe, renfermée dans ſes bornes, ne ſeroit-elle pas plus puiſſante? 2. Le Pape & ſa religion ne s'oppoſent-ils pas à ſa force? 3. Ne ſeroit-elle pas plus peuplée, ſi les Princes avoient moins d'eſclaves & plus d'hommes? 4. Le commerçant lui eſt-il plus néceſſaire que les ſoldats? Les anciens tenoient la négative; doit-on les ſuivre? 5. L'Europe a-t-elle beſoin de la mer? 6. Qui l'emporte en puiſſance, de la Maiſon de Bourbon & de celle d'Autriche?

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 101

Commodité de la Religion chrétienne ; une goutte d'eau efface toutes les ſouillures de l'ame : & ſi celle-ci vient à en contracter de nouvelles, l'induſtrie du confeſſeur y met le taux, & chacun peut décider le ſuffrage de ce juge ſuprême. Quelle facilité !

LETTRE XXV.

Au même, à Pékin. 104

Tout ce que contiennent les différentes parties de l'univers, paroît en action ſur le théatre de l'Opéra. Parcourez en détail le ciel, la terre & la mer, & vous aurez une idée circonſtanciée de ce que doit contenir le magaſin de l'Opéra.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 109

Cinq Puiſſances ſont en guerre. Leurs occupations. Un combat avec une tranquillité qui tient de l'affection. C'eſt un guerrier, ſi ſa conduite eſt la ſuite de réflexions ſolides : mais ſi l'ambition ſeule le pouſſe, c'eſt un tyran.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, à Pékin. 111

Les attraits des femmes de France ſont l'objet d'un travail journalier. Elles les prennent le matin, & les ôtent le ſoir pour les recouvrer le lendemain. Détail de ces occupations pénibles.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 113

L'idiôme Génois inintelligible. Otez les édifices, tout dans Gênes annonce la petiteſſe & la léſine.

LETTRE XXIX.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin. 115

Anciennes Monarchies éclipſées : progreſſion ſurprenante & relative des Maiſons d'Autriche, de France & d'Angleterre. Apparition des Ruſſes. L'Eſpagne ſort de ſes rochers, & marche à l'opulence. Une foule de proſcrits forme la Hollande. La ſuperſtition empêche l'Italie de s'agrandir.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin ſur les Arts, à Pékin. 122

La France, pour entretenir les arts de luxe, abandonne ceux qui ſont néceſſaires pour augmenter la population, & entretenir l'abondance.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na. 124

Les Mandarins François ſacrifient tout à leurs paſſions & à leurs intérêts. Exemples affligeants à ce ſujet.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 126

Deſcription d'un *Sigisbée Génois* : animal ſingulier pour le repos des époux, & le plaiſir des femmes.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 129

Bonté de la Religion chrétienne. Elle a des points incroyables. Un être immortel prend un corps, & meurt pour un peu de pouſſiere. Il reſſuſcite, envoie par-tout ſes ambaſſadeurs, & enſuite doit condamner à la mort éternelle les peuples qui n'ont pas reçu ſes envoyés.

LETTRE XXXIV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 131

Les Libraires en France ſont des gens ſans eſprit. La futilité, l'obſcene & l'athéïſme, voilà leur plaiſir & leurs reſſources. Ils mépriſent cependant les auteurs qui entrent dans leurs vues; &, ſans eux, que deviendroient-ils?

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 135

A un Dieu, les Chrétiens joignent mille idoles. Corps à demi-pourris, placés pompeuſement ſur les autels; cadavres honorés du culte réſervé à l'Etre ſuprême.

LETTRE XXXVI.

Au même, à Pékin. 137

Les ſaints le deviennent par la grace du Pape, & non par celle de Dieu. Ils obtiennent des degrés par argent, & les miracles doivent ſuivre le degré obtenu. Il y a de ces ſaints de toute matiere.

TABLE

LETTRE XXXVII.

Au même, à Pékin. 137

Suite de la même matiere.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au même, à Pékin. 142

Suite de la même matiere. En voyant ce qu'on conserve des reliques du Christ, on diroit que chacun de ses membres étoit monstrueux, ainsi que chacune des choses qui lui ont servi.

LETTRE XXXIX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 145

Portrait de l'excès où les François ont porté l'ostentation de la table. Nécessité de multiplier les digestions dans un même repas.

LETTRE XL.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 148

Despotisme de Gênes; source de l'ignorance que l'intérêt personnel du Clergé & de l'Etat entretient.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 150

Les Fermiers généraux, monstres singuliers, qui nourrissent les Rois du sang des sujets. Petits Monarques, insolents & tyranniques.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 152

Détail auſſi circonſtancié que ſurprenant des occupations immenſes de l'eſclave favorite de France.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 157

Avantages & déſavantages du fard que les femmes Françoiſes employent dans l'arrangement de leurs charmes. Les moraliſtes s'élevent contre cet uſage : mais ils ont tort.

LETTRE XLIV.

Suite des grandes époques de l'Europe & de la Cour de Rome, à Pékin. 161

Rome marche toujours en négociant. Elle a des Pontifes guerriers, qui lui ſervent moins que les pacifiques. Elle établit un fiſc, ſe forme un domaine par les œuvres de la ſuperſtition.

LETTRE XLV.

Le Mandarin-Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 167

Commerce, avarice, léſine, voilà les premieres divinités de Gênes : le Chriſt a le ſecond culte ; & la crainte, le troiſieme. Trône emblématique pour le Doge.

LETTRE XLVI.

Au même. 170

Le Chinois eſt choiſi pour Sigisbée. Hiſtoire

ſinguliere de ſa promotion ; états des fonctions qu'il doit remplir ; portrait de ſon ajuſtement ; gravité de cet emploi.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 175

Ce qu'on entend par auteur en France, & de la maniere de réſoudre la diſpute ſur la préférence entre les anciens & les modernes.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 178

Dialogue entre le Chinois & deux Miniſtres de France, pour prouver que tout, même la religion, ordonne la guerre en Europe.

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au même, à Pékin. 181

Ces mêmes Miniſtres veulent lui prouver qu'il y a des guerres juſtes. Le peuvent-elles être, ayant pour principes les paſſions des Princes ?

LETTRE L

Le même, au Mandarin Rié-tou-na, à Pékin. 185

Variété des coteries différentes de Paris. Les Dames de la Cour ont ſeules le droit d'étaler par-tout la ſuffiſance, l'abſurdité & l'impertinence.

LETERE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au même, à Pékin. 187

Une bagatelle portoit autrefois au duel. Aujourd'hui la loi le défend, & l'uſage le preſcrit.

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 189

Les Bibliotheques conſtituent la ſcience des Européens. Chaque genre de ſavoir y a ſon diſtrict : qui s'en écarte, perd ſon jugement & ſon eſprit. Le préjugé & la ſociété nuiſent au ſavoir en Europe. Parallele de la doctrine des quatre parties du monde.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au même, à Pékin. 192

Les cris du peuple ne peuvent en France parvenir au trône. Hiſtoire à ce ſujet.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 195

La pompe de Milan décele ſon indigence. Sans les défauts de climats, on les confondroit avec les Pariſiens. Singularité de ſon Gouvernement.

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 196

La guerre d'Europe eſt l'effet d'un ſang âcre; articles imaginés par un politique, pour, en corrigeant ces acides inflammatoires, ramener tous les Princes à la paix.

TABLE

LETTRE LVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 200

Dissertation sur les différentes Académies qui sont à Paris; leur plan & leurs occupations journalieres.

LETTRE LVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 203

Fonctions pénibles en France des Ministres d'Etat : mais il manquent toujours leur but. Ils écrivent trop.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, á Pékin. 207

L'inquisition d'Espagne regarde la religion; & celle de France, le Gouvernement, le Monarque & ceux qui l'approchent. Exemple mémorable de la vérité de celle-ci. Plan singulier de prison.

LETTRE LIX.

Le même, au Mandarin sur la Religion, à Pékin. 212

Dissertation sur une compagnie de Bonzes, si fidélement attachés au commerce, qu'ils ne négligent pas même d'y faire banqueroute. Tout métier est de leur ressort.

LETTRE LX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 214

Contraſte entre le commun des François, & ceux de leurs Bonzes qu'on nomme Chartreux. Ces désordres naiſſent du Gouvernement.

LETTRE LXI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 216

L'âge & la laideur entretiennent à Paris quelques traces de vertu. Projet des moraliſtes pour les étendre.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 218

Milan, ſéjour de la ſuperſtition. Loges de l'opéra, plus propres à l'intrigue, que les maiſons. Avantages de la folie du carnaval.

LETTRE LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 220

Les plumes européennes déifient les vices de leurs Princes. Menſonge pour le temps, erreur pour la poſtérité.

LETTRE LXIV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 222

Théâtres établis pour la propagation du vice. Succeſſions des jeux qui s'y ſont établis; l'un eſt le temple de la terreur, & l'autre, l'école de la diſſolution.

TABLE

LETTRE LXV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 226

Les modernes ſupérieurs aux anciens dans l'art d'exterminer les peuples & de dévaſter un pays. Par lui, on peut calculer la fin du monde.

LETTRE LXVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 229

Qui doit l'emporter, de la muſique Françoiſe & de l'Italienne.

LETTRE LXVII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 231

La religion fait partie du luxe François. Appartements ornés des dogmes & des myſteres.

LETTRE LXVIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 234

Les François cherchent le ſuperficiel dans les ſciences. On arrête qui veut trop y pénétrer.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 137

Temples magnifiques à Milan, mais Dieu

y eſt peu honoré. Culte favorable aux amants, en déroutant la vigilance des époux & des parents.

LETTRE LXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 239

Situation d'un Prêtre dans la fleur de l'âge, confeſſant une jeune beauté. Réflexions ſur tous les points du Sacrement de pénitence.

LETTRE LXXI.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 246

Les Rois d'Orient dérobent au public leurs foibleſſes, lorſque ceux d'Occident les expoſent au grand jour. Hiſtoire de la volupté du peuple François, tirée de celle de ſes Rois.

LETTRE LXXII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 250

Les Européens doutent de tout. Ce pyrrhoniſme a gagné le conſeil, la Religion & le Gouvernement domeſtique des François.

LETTRE LXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 252

Les déſaſtres journaliers des armées françoiſes ſont le fruit de la rivalité de leurs chefs, & non des talents ou de la force de l'ennemi.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 255

Les palais, les maiſons, les temples de Veniſe ſemblent le jouet des eaux; & les peuples chériſſent cette ſituation. Veniſe, ſéjour de la volupté, de la folie & du vice.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 258

L'applaudiſſement a fomenté les paſſions du Roi de France. C'eſt la route à la faveur. L'amour des Princes eſt la cauſe de la confuſion des Etats.

LETTRE LXXVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 260

La parole même eſt eſclave en France. Il tremble pour ſa liberté, dont l'on n'obtient guere la reſtitution qu'après la mort.

LETTRE LXXVII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin 262

Idée des deux ſexes en France.

LETTRE LXXVIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, Cenſeur de l'Empire, à Pékin. 268

La morale eſt ſi fort aujourd'hui du bon ton, qu'elle ſert à corrompre les mœurs. La vertu tient peu contre ſon langage.

LETTRE LXXIX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 270

Les alchymiſtes ſont de l'or, & ſont dans la derniere pauvreté : mais ils inſpirent l'eſpoir.

LETTRE LXXX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 272

Avantages des cheveux des femmes. Elles les ont longs pour les porter courts. Leur tête doit être forte. Formes qu'elles y donnent.

LETTRE LXXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 274

Qui parle à Veniſe, devient bientôt muet. Foibleſſe dans le Gouvernement.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 276

La faveur étouffe en France l'héroïſme. Un mari ambitionne que le Roi déshonore ſa couche. Lettres à ce ſujet.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 280

Le talent d'un tailleur varie le mérite d'un homme : comme le perruquier établit la conſidération des magiſtrats & des petits-maîtres.

LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pékin. 281

Prophétie politique ſur l'Europe, & ſur les événements d'une guerre dangereuſe.

TABLE

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 285

Habillement, puiſſance du Doge de Veniſe. Il ruine ſa famille, a peu d'autorité; & cette place n'augmente en rien l'amour du peuple pour celui qui la poſſede.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin *Kié*-tou-na, à Paris. 287

Plan des occupations du Chinois à Paris. Cette ville renferme des gens qui languiſſent dans l'oiſiveté, & d'autres qui s'exténuent à force de travail.

LETTRE LXXXVII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin. 286

En vain en Europe traite-t-on de la Divinité; toutes les idées qu'on s'en forme ſont analogues à l'humanité. Il vaudroit mieux adorer que diſcourir.

LETTRE LXXXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 291

Deux ordres d'hommes partagent l'Etat de Veniſe. La nobleſſe eſt ou ancienne ou nouvelle. Il ſuffit de ſe faire inſcrire dans un livre. Plaiſanteries à ce ſujet.

LETTRE LXXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 293

Il ſeroit à ſouhaiter que chaque continent ne formât qu'une famille ſous un ſeul chef.

LETTRE XC.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 295

L'ame des François, s'ils en ont une, ſemble dépourvue de vie; ſans le climat, ils ſeroient tous ſtupides.

LETTRE XCI.

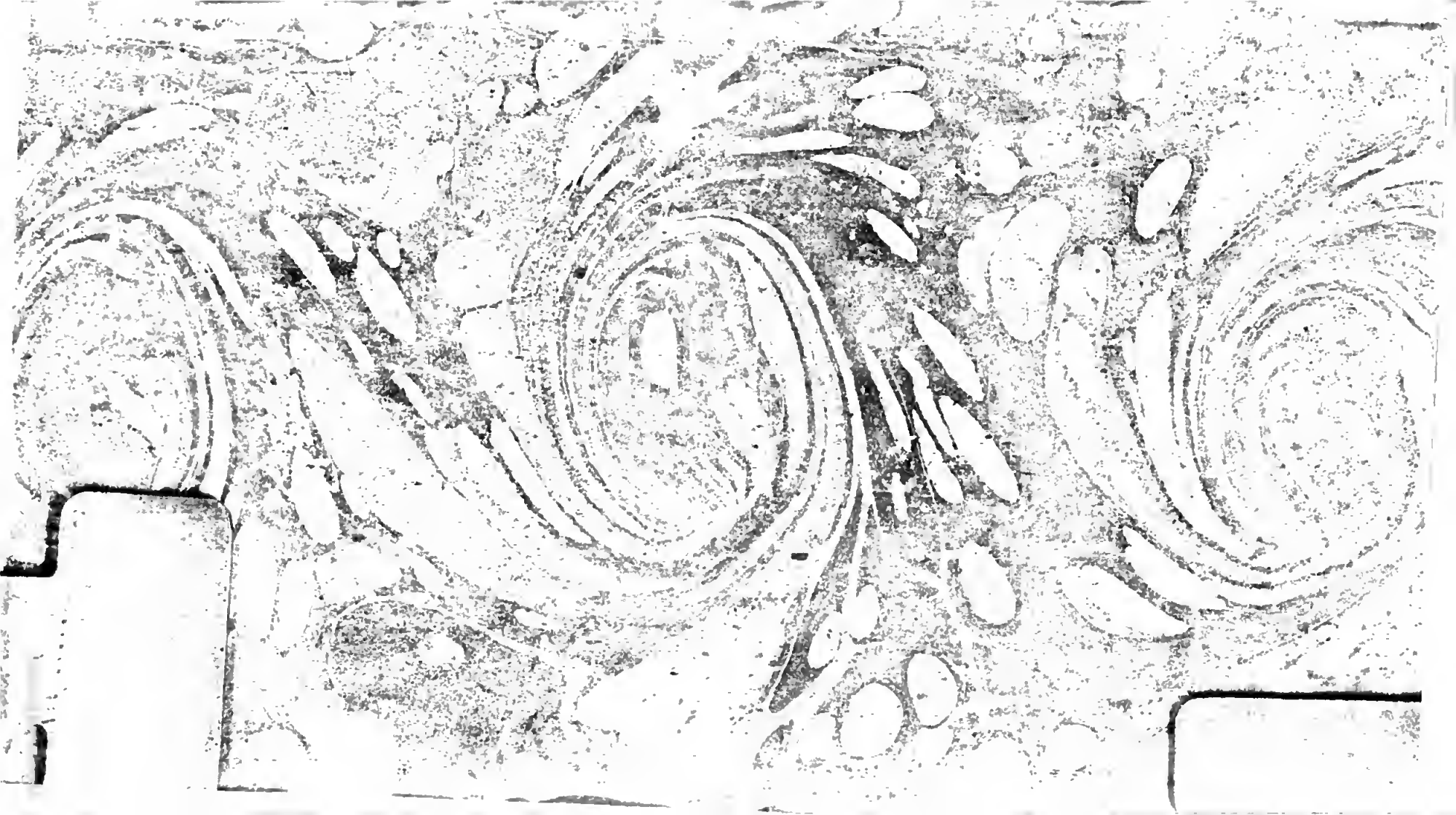
Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 297

Plan pour aider l'inquiſition Françoiſe.

LETTRE XCII.

Le même, au même, à Pékin. 301

Dix-neuf articles propoſés par un politique pour le congrès.

Fin de la Table du Tome ſecond.

MAG 20193